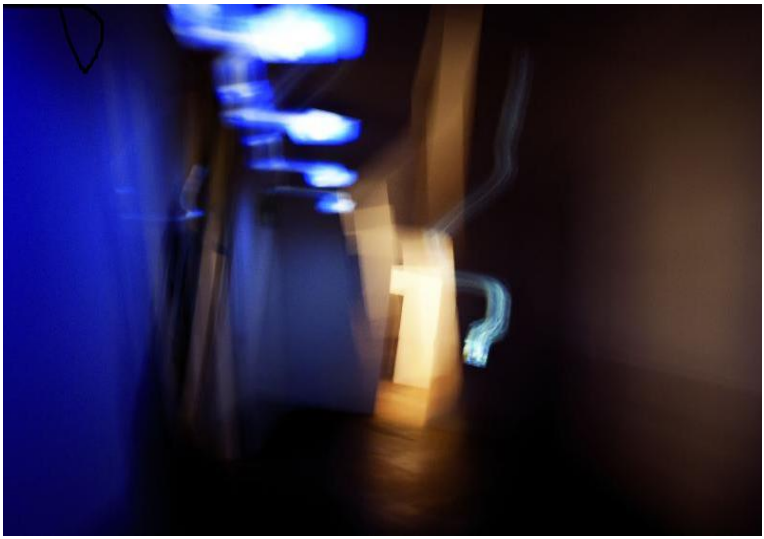
Les Cahiers Cliniques de Nice



Une pratique éclairée
Après Freud et Lacan

N° 19
Décembre 2018

Sommaire **N° 19 – Décembre 2018**

Argument 5

Le séminaire théorique

Aragon ou Le vivre double, Ph. De Georges 9
Une clinique du sujet, incomparable, F. Rollier 23
L'invention de la psychose « ordinaire » et ses conséquences, F. Bony 41
***Aragon le vertige* (entre symptôme et sinthome)**, Ph. De Georges 59
Transfert et « Présence de l'analyste » à la lumière d'un cas clinique, Ch. Bonneau 71

En ateliers

Commentaire de la « Note sur l'enfant », Ph. Lienhard 83
À propos de « L'enfant et le savoir », E.-S. Hayat 89
Notes de lecture du texte de Jacques-Alain Miller : « Enfants violents », Ch. Foulley 95
« S'orienter du fonctionnement de l'autisme », N. Delzors 99
« De la surprise à l'énigme », S. Haug 109
Présentation du texte de J.-A. Miller : « Effet retour sur la psychose ordinaire », Ph. Giovanelli 115
« Effet retour sur la psychose ordinaire », P. Joly Saporta 121

Les travaux du Séminaire de Psychanalyse Appliquée : L'addiction et la répétition

Ce qui ne cesse pas de nous éclairer dans le champ des addictions, S. Maugeri 129
Une certaine clinique de l'addiction, N. Seban 143
Références psychanalytiques sur l'addiction, S. Maugeri 155

Les travaux du CERCLE : Le « pousse à la femme »

« Féminisation de la civilisation contemporaine », A. Courbis 171
Prendre des gants, F. Rollier 177

Silvia, Ph. Giovanelli **181**
Hypothèse d'un pousse-à-la-femme chez une femme, A. Prévot **185**
Le « pousse-à-la femme » dans l'œuvre de l'écrivain François Augeras, A. Courbis **189**

Conférences

Le *parlêtre* adore son corps, M. Serra Frediani **197**
L'inconscient est ce qui se lit, E. Solano-Suarez **219**

Argument

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? C'est quoi, notre clinique, aujourd'hui ? Comment vit-on l'analyse ?
Aujourd'hui, les concepts fondamentaux de la psychanalyse ne cessent d'évoluer, de s'enrichir et de se transformer, du fait de l'expérience cumulée comme du fait des changements profonds du monde. Comment pensons-nous aujourd'hui notre pratique, comment l'orientons-nous et la vivons-nous, après Freud et Lacan ?
L'analyse est une expérience. Chaque cure est sans pareil. Le savoir qui s'y révèle procède de la venue au jour de ce qui constitue l'inconscient d'un sujet unique en son existence. Il est question de choses vues, entendues, perçues par un individu qui parle, de ce qui lui a été transmis, de ce qui l'a marqué au cours de son histoire, faits, signifiants, traumatismes comme bonnes rencontres…
Cette vie, dont les associations libres permettent d'élaborer les lignes de destinée, recèle ce qui lui est le plus intime, qui se mêle inextricablement avec ce qui, de l'Autre, a fait trace et s'est inscrit dans son esprit et dans sa chair. Du flot de paroles dites, quelques formules peuvent s'extraire, qui constituent ce que l'analysant a de plus singulier, qui lui est le plus propre, mais qui lui apparaît en même temps comme le plus étrange et le plus étranger.
Cette expérience est possible depuis que Freud en a ouvert la voie. Cela fait plus de cent ans, donc, que des personnes en font l'épreuve. Comme Freud nous y a invités, chaque analyste se dépouille autant que faire se peut de tout savoir préalable, afin d'aborder chaque cure comme si elle était la première, sans antécédent, sans point de comparaison et sans préjugé. L'accueil de chaque discours analysant suppose cette fraîcheur naissante qui seule permet la surprise et la découverte à partir de la contingence et de l'indéterminé. Le savoir dans une analyse n'est pas préalable : il est à advenir. Sa source est ce que le sujet dit de lui-même et qui se met au jour pas à pas, mot à mot, comme s'il ignorait ce qu'il sait : le savoir supposé de son inconscient.
Les cas se sont multipliés de par le monde et les concepts qui permettent à l'analyste de s'offrir comme instrument du travail

analytique ont cheminé au gré de leurs multiples usages. Ils étaient suffisamment ouverts au départ pour se modifier et s'enrichir avec le temps. À mi-parcours, Lacan en dénombrait quatre dans l'œuvre freudienne et dans les récits de cures qu'il nous avait légués, dont il faisait « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » : l'inconscient, la pulsion, la répétition et le transfert. Ce sont les repères essentiels, en effet, de la clinique qu'ils éclairent. Tel est le savoir indispensable pour tout analyste, toujours réactualisé et enrichi, qu'il doit avoir et qu'il doit mettre aussi de côté.

Cet éclairage ne porte pas seulement sur ce que l'on appelle l'analyse pure, mais aussi sur la psychanalyse appliquée : aux institutions, à la psychothérapie et sans doute à la politique. Partout où des personnes, qui se sont analysées, s'en servent pour être au plus près du désir des sujets qu'ils rencontrent dans leurs pratiques diverses et qu'ils se gardent de suggestionner, normaliser, éduquer ou redresser, comme trop souvent la société le souhaite.

Quels sont nos repères dans la pratique d'aujourd'hui ? Qu'est devenu le binaire névrose/psychose, depuis que l'on parle de psychose ordinaire ? Comment la clinique dite borroméenne, celle des nouages et des débranchements, modifie-t-elle la direction des traitements et des cures ? Que sont l'orientation vers le réel, l'accent mis sur la jouissance de l'être parlant, sur ses défenses et leur ébranlement ? C'est ce qui sera le thème de notre session de formation.

Le séminaire théorique

Philippe De Georges

Aragon
ou *Le vivre double*

« Il n'est plus terrible loi qu'à vivre double »[1].

I. Raisons d'un choix

▪ Le projet : Inscrire mon travail dans notre thème. Montrer comment nous nous servons de nos concepts concrètement et aujourd'hui. Donc, partir de *cas*. En l'occurrence, non pas un cas clinique, mais une personne que l'on peut aborder par sa biographie, son histoire – ou sa place dans l'histoire culturelle et politique de notre époque –, et surtout par son œuvre colossale. D'où le choix de Louis Aragon. Limite : hors de la « clinique sous transfert ».

▪ Le cas : Nous avons développé une pratique des cas qui a pour discipline de mettre en évidence la singularité absolue de chacun. Cela nous éloigne de l'accent mis autrefois sur le diagnostic et l'effort classificatoire. Freud a toujours montré son attention extrême à ce qui rend une personne, analysante ou non, incomparable à toute autre. Lacan l'a suivi en ce sens. Faire de chacun un(e) *sans-pareil* est une éthique. Elle conduit à essayer d'élever le cas au paradigme. C'est dans cette veine que Freud construit sa théorie de la paranoïa (une classe diagnostique) à partir de ce que nous enseigne le témoignage d'un sujet hors-pair, le Président Schreber. Et Lacan fait de même (c'est à dire différemment) avec James Joyce, de qui (de sa vie et de son œuvre mises en tension) il tire le concept de *sinthome*.
La logique de Lacan avec Joyce, à l'époque d'une clinique des nœuds, est de montrer comment un sujet extra-ordinaire peut produire une solution, qui lui est propre et ne vaut que pour lui-même, pour pallier le défaut de sa structure. Comment tenir quand-même…

[1] Aragon L., *Œuvres poétiques complètes,* La Pléiade, Gallimard, Tome II, p. 147.

- Le contexte : je me suis intéressé à l'étude du cas Aragon dans le même fil qui avait amené Jacques-Alain Miller à nous inviter à travailler sur *Les cas rares*, puis *les inclassables* de la clinique. Il nous avait alors invités (à Angers, Arcachon puis Antibes) à travailler sur des exemples devant lesquels les catégories diagnostiques et les volontés classificatoires échouaient. Il devait s'agir de personnes pour lesquelles les notions bien codifiées de névrose, psychose et perversion ne collaient pas vraiment. Faudrait-il les considérer comme des singletons, des idiosyncrasies ? Ou fallait-il revoir nos ensembles et les remanier, en maintenant une logique structurelle à trois termes ? Cette élaboration menée dans le cadre d'Uforca (c'est à dire de l'ensemble des sections, collèges en antennes cliniques) a conduit à la notion de *psychose ordinaire*. Soit une nouvelle entité qui dérange un binaire simple névrose-psychose. Ce n'est pas une psychose extra-ordinaire, mais c'est une psychose quand même. Il y a donc à la fois binaire et ternaire…

- La problématique : La distinction tranchée entre névrose et psychose n'est pas toujours évidente chez – et pour – Freud. Par exemple, son cas de l'homme-aux-loups le conduit à nous parler d'une névrose, pour un patient qui apparaîtra clairement paranoïaque lors des tranches qu'il fera après-coup avec deux autres analystes. C'est que ce patient n'a en effet déclenché sa psychose qu'après son traitement par Freud et un peu du fait de celui-ci. Après-coup, il est possible de voir dans le récit de cure de Freud les éléments qui démontrent à partir d'un phénomène élémentaire hallucinatoire (le doigt coupé) que la structure était déjà là en puissance, l'élément étant homogène à celle-ci comme la graine est homogène à la structure de l'arbre qui la porte. Mais il y a des déclenchements qui n'ont jamais lieu et des sujets qui trouvent, dans la contingence de leur histoire et leur inventivité propre, les moyens de pallier le défaut du Nom-du-Père. Ils trouvent ailleurs et autrement des signifiants qui suppléent et arrivent à faire tenir en un nœud inédit, réel, symbolique et imaginaire par raboutage et bricolage. Les *cas rares* et les *inclassables* peuvent compter des sujets qui arrivent à tenir dans le monde sans que l'on puisse diagnostiquer positivement pour eux ni structure œdipienne ni psychose répertoriée. Cela suppose que leur solution soit opératoire et réussie. C'est semble-t-il ce qui a amené Jacques-Alain

Miller, dans la série Angers-Arcachon-Antibes, à proposer soit de substituer une clinique *continuiste* à la clinique *discontinuiste*, soit à proposer une logique *nominaliste* par opposition à la logique *réaliste*. Rappelons que pour la deuxième, le concept, de psychose par exemple, renvoie réellement à des faits : il y a réellement des cas de psychose, que l'on peut subsumer dans l'ensemble qui porte ce nom et dont ils sont autant d'éléments et d'échantillons. Pour la première, le concept est toujours et seulement une fiction, un objet mental qui essaie de rendre compte de la réalité, mais ne le recouvre qu'intellectuellement. Du coup, chaque individu (au sens propre) doit être pris dans son exceptionnalité : *Une rose est une rose est une rose*, et *Une rose est sans pourquo*i. Bien évidemment, chaque fois que nous posons un diagnostic (Joyce est psychotique), nous sommes réalistes. Mais chaque fois que nous prétendons, avec Lacan, que le désir de l'analyste vise la différence absolue, nous sommes nominalistes. Il y a d'un côté des classes, et de l'autre des singularités.

- Mes pistes : Lors de son cours inédit « Vie de Lacan », Jacques-Alain Miller a soutenu que Lacan se définissait dans sa vie et son œuvre par ses « affinités » paranoïaques. C'était sa pente. Mais son travail et son enseignement étaient les armes avec lesquelles il s'était efficacement défendu contre elle. Je retiens comme à la fois subtile et pertinente cette notion d'*affinité* (ici pas dans le sens des affinity-thérapies) que j'entends utiliser pour Aragon. Notons que Jacques-Alain Miller a travaillé dans le même sens dans son cours en posant la question suivante : comment le sujet humain, dont l'entrée dans le monde a tout d'une paranoïa native (méchanceté de l'Autre, détresse et haine) passe-t-il au-delà et échappe-t-il à celle-ci ? Ce travail de JAM a porté sur ce qu'il appelle plaisamment le « Tout premier enseignement de Lacan », pendant du TDE, constitué par : la thèse sur Aimée, « Le stade du miroir », *Les complexes familiaux* (le « complexe d'intrusion » essentiellement et « L'agressivité en psychanalyse »).

- Ma deuxième piste m'est venue en écoutant Éric Laurent lors de sa venue récente à Nice. Commentant un passage de *Télévision*, il relevait la remarque de Lacan selon laquelle le rejet de l'inconscient pouvait aller

jusqu'à la psychose. S'il peut y aller, c'est qu'il peut aussi ne pas aller jusque-là. Autrement dit, **il peut y avoir rejet sans psychose**. Le passage de *Télévision* est le suivant : « Ce qui s'ensuit pour peu que cette lâcheté, d'être rejet de l'inconscient, aille à la psychose…/…c'est le retour dans le réel de ce qui est rejeté du langage ». Cette phrase est bien connue et je l'ai déjà méditée pour ce qu'elle éclaire de la clinique de la dépression. Lacan traite celle-ci, en tant qu'affect de « tristesse », sous l'angle éthique comme : « lâcheté morale ». La jouissance de la tristesse est en effet corrélative du fait de ne pas s'intéresser à ce qui s'agite alors dans l'inconscient du sujet et qui concerne son désir, sur lequel il cède. Mais il y a « dépression » et « dépression » ; Freud a voulu distinguer la mélancolie comme versant psychotique de celle-ci. C'est alors que le « rejet de l'inconscient » va à la psychose et que ce qui n'est pas symbolisé fait retour dans le réel.
Mais ces phrases de Lacan sont ciselées et elles tressent en une seule formule plusieurs idées qui se trouvent compactées. "Comprendre" suppose de délinéer le texte, de séparer les différents fils et de les suivre séparément, puis ensemble. Ainsi peut-on, comme le fait Éric Laurent, détacher ce brin qui dit, sans que l'accent soit mis dessus, que le rejet va ou non jusqu'à la psychose.
Or c'est, en 1973, une formulation qui nous éloigne beaucoup du binaire mis en place dans le *Séminaire* III : *Bejahung* (consentement, affirmation) → névrose / *Verwerfung* (rejet, traduit par Lacan : forclusion) → psychose. Le choix du mot forclusion supposait explicitement pour Lacan, à l'époque, une non-inscription radicale, définitive et irréversible au champ du symbolique. Revenir à la signification usuelle du mot *Verwerfung* comme rejet, et dire « pour peu…/…aille » est un changement profond de perspective qui relève de la logique continuiste !
Cela ouvre à la possibilité que des sujets s'appuient sur d'autres signifiants (pluralisation des noms du père), assurent la signification phallique autrement que sur P, et nouent les trois registres de façon inédite et non-standard. Est-ce du coup « ordinaire » ou, au contraire, sur des modes qui relèvent de l'exception assumée ?

- Ma thèse : est que le cas d'Aragon relève en effet d'un rejet du Nom du père, qui ne mène pas à la psychose, parce que le sujet construit et bricole un certain nombre de semblants qui lui permettent de tenir.

II. Résumé de ma construction :

L'œuvre d'Aragon est un fleuve tumultueux. Son bouillonnement impétueux donne facilement le vertige. C'est en fait une écriture *du* vertige. Celui du sujet Aragon, dont c'est l'affect majeur. Du fait du vacillement de ses repères et de sa jouissance qui vise l'infini, l'illimité, la démesure et le sans loi. Cette œuvre est protéiforme. Elle mêle les procédés les plus classiques, les élans romantiques assumés et les innovations et ruptures de l'époque. On passe sans transition du roman au poème, et la dimension philosophique est revendiquée au moins dans les premiers travaux. Cette philosophie s'écrit en première personne. Il ne s'agit pas de poser des questions théoriques ou abstraites, mais de dire "Je". La première personne est le problème lui-même : car tout y revient, tout ramène au narcissisme triomphant et menacé, au risque du sans-Autre. Le narcissisme est sans au-delà autre que la mort.

Les interrogations ont elles-mêmes la couleur du vertige, puisque tout dualisme est refusé. Toutes les dualités clivantes, les logiques binaires qu'impose le registre symbolique, sont autant d'enfermement qu'il faut défier ou rompre : il n'y a ni bien ni mal, ni vrai ni faux, ni homme ni femme… « Cette cage des mots, il faudra que j'en sorte »…

- Le tournant que je propose de retenir est la période qui va de 1918 à 1927. Quelques mois avant la fin de la guerre, Aragon (âgé de 21 ans) se porte volontaire pour le front. Sa sœur (Marguerite Toucas) lui avoue alors qu'elle est sa mère, que sa mère légale est donc sa grand-mère, et que son parrain et tuteur (Louis Andrieux, homme politique en vue, proche de Clémenceau, Préfet de Paris) est en fait son père biologique. C'est ce dernier, saura-t-on plus tard, qui a exigé cette « vérité », puisque Louis à la guerre peut aussi bien mourir…
- L'origine et sa fausseté – l'Autre faussaire et son mensonge –, c'est ce qui fera trace indélébile : « Ce que je sais le moins, c'est mon commencement ».

- On peut considérer que le monde imaginaire dans lequel il a grandi jusqu'ici, où il a été l'enfant-roi, au cœur d'une tribu de femme entretenue par un homme influent mais absent, s'écroule. Le petit monde clos et socialement honorable était réglé par une série de mensonges (sur qui est qui) dont on se faisait la dupe. Témoignages et propos d'Aragon seront d'ailleurs contradictoires sur le fait de savoir s'il croyait à la farce familiale ou s'il percevait quelque chose des faits. En tout cas, on feignait de croire…
- Même les papiers étaient menteurs : à l'état civil, l'enfant était supposé être né à Madrid ; orphelin de parents dénommés Aragon, il passait pour le fils adoptif de celle qui était sa grand-mère. Son certificat de baptême, le 3 novembre à Neuilly, le déclare né le 1° septembre 1897 (il est né le 3 octobre) à Madrid (il est sans doute né à Toulon), de Jean Aragon et Blanche Moulin qui n'ont jamais existé. Le parrain est en fait son père, qui lui lègue son seul prénom (Louis) et emprunte le nom d'Aragon à… son secrétaire. Un jugement de 1914 établira qu'il est né dans le XVI° arrondissement, de parents non dénommés… On notera comme essentiel, pour la suite comme pour la personnalité de Louis Aragon, qu'il écrit très tôt des "romans". Dès 5 ans, écrire est une passion solitaire et secrète (Cf. *Je n'ai jamais appris à écrire ou Les incipit*)[2].
- La période du front est vécue comme une découverte de la liberté : « une délivrance »[3], « il me fallait à tout prix cet air pur » ; et une expérience enivrante et trouble : « Nous avons aimé cette guerre comme une négresse ». « Cette vie, cette guerre, je n'ai jamais été aussi heureux ». Il y fait montre d'un grand courage et d'une indifférence certaine au danger. Enseveli sous des obus, il passe pour mort… « Je suis mort en août dix-neuf-cent-dix-huit ». Sur la guerre elle-même, y compris dans les correspondances, Aragon fait silence : « Notre silence nous semblait un moyen de rayer la guerre ». Volontaire au feu, Aragon ne participe pas à l'élan patriotique et au discours antiallemand. Dans Strasbourg repris à l'ennemi, il se rue dans les librairies pour acheter les livres originaux des poètes romantiques qu'il adore et des philosophes germains, Kant et Hegel

[2] Aragon L., *Je n'ai jamais appris à écrire ou Les incipit,* collection « Les sentiers de la création », Skyra éditeur.
[3] Aragon, L., *Lettres à André Breton* (1918-1931), Gallimard 2011.

particulièrement. Cela choque. Comme il choquera Barrès, lorsqu'il aura avec lui un entretien, en soutenant que « l'histoire est toujours écrite par les vainqueurs »…

- Dès le lendemain de la guerre, alors qu'il fait partie des troupes d'occupation en Allemagne, il écrit son premier roman, *Anicet*. Cette période est riche de la découverte de la vie sexuelle, notamment auprès des prostituées qu'il doit sélectionner pour les troupes. Ce qu'il écrit traduit la frénésie de découverte. « Je n'ai pas faim. Je *suis* la faim ! ». Il est avide, rapace, ogre de chair fraîche et d'expériences. Léo Ferré a mis en chansons quelques belles pages érotiques et canailles de ce moment. L'excitation s'affole, que l'on retrouve dans le côté « perversion polymorphe » de ce que vivent ses personnages, chez qui domine le voyeurisme. Ses grandes correspondances ont commencé avec André Breton et Pierre Drieu La Rochelle, qui sont ses *alter ego*.
- De retour du front, il essaie de se faire publier, commence à l'être, et tâche de se faire reconnaître comme poète et écrivain. C'est une période de très grande fécondité intellectuelle et de création, en même temps qu'un moment de désarroi et d'égarement. « Je ne suis qu'un moment d'une chute éternelle ». Ses repères ont vacillé, il s'éloigne de son milieu et interrompt les études de médecine vers lesquelles on le poussait. Parrain-papa cesse de payer… Les enjeux de ses textes sont cruciaux et structurent son œuvre du moment : « Suis-je seul ? ». La question est à prendre au pied de la lettre. Y a-t-il de l'Autre est, en effet, le corollaire d'une authentique et profonde tentation solipsiste. « Chaque jour je m'estompe / En moi-même / Et je désire enfin si peu / Qu'on me comprenne »[4]. Tout est vécu sur ce mode où rien ne permet d'échapper à la relation au double, à quoi tout et tous se réduisent, et au fait que, dans l'amitié comme dans l'amour, « La deuxième personne, c'est encore la première ». « Le langage quoiqu'il en paraisse se réduit au seul Je ».
- La logique spéculaire des relations amicales a un tour passionnel et clairement homosexuel. Miroir aussi dans les relations aux femmes, chez lesquelles on retrouve au mieux son idéal de soi. « Une glace lui présentait comme son reflet le fantôme d'autrui ». Le double conduit inévitablement à la

[4] Aragon, L., *Le paysan de Paris*.

tension rivale et à la jalousie. Les objets de l'autre (ses femmes entre autres) sont convoités, mais l'affrontement menace toujours dans lequel l'autre peut vouloir votre mort ou vouloir qu'on le tue ; à moins que les objets en tiers s'évanouissent et qu'il n'y ait qu'à « conclure » ; « Il faut en finir », « une ceinture se défit ». Dans le miroir, l'image de l'autre peut se dissoudre, et soi-même, lorsqu'en toute logique on ne finit que par y rencontrer la mort : « Ravages dans la pose classique de la mort qui vient de faire tomber son suaire. Ô mon image d'os, me voici ».

- L'amitié amoureuse envers Breton (« Mon ami et mon horizon ») déroute ce dernier, qui plus que tout abhorre l'homosexualité : « Je t'aime tant que tu ne sais pas à quoi tu t'engages ». « Je ne suis pas cet être sans sexe qu'un autre rêvait ». Les tiers sont une menace et un objet de jalousie féroce : « Je suis jaloux même des morts » ; « Je voudrais te battre comme l'ont fait les femmes rebelles ». L'aimant est prêt au sacrifice de soi et l'aimé a tous les droits, même de vie et de mort : « Je sais bien que tu peux me tuer. Je voudrais que cela te fût encore plus aisé ». Cette touche masochiste se trouve aussi engagée dans les relations amoureuses féminines. Breton, comme Drieu, y voient l'identification féminine d'Aragon, ce que Drieu appellera méprisamment « cette chose femelle ».
- Cette période aboutit à deux passages à l'acte dramatiques. D'abord Aragon détruit le volumineux manuscrit d'un livre auquel il tient par-dessus tout : *Défense de l'infini.* Il le brûle à Madrid, et seule une partie (publiée longtemps après) est sauvée des flammes par Nancy Cunard. Puis il tente de mettre fin à ses jours à Venise.
- Les choses sont lucidement énoncées : « Je suis le suicide vivant ». « Le long désir de désirer m'accable » (notons la consonance avec ce qu'Eluard appellera plus tard « Le dur désir de durer »). Mais alors, comment vivre ? Deux voies se dessinent, qui apparaissent comme des horizons, des au-delà du duel et de la solitude : l'engagement politique et l'amour. Les deux sont des moyens de donner consistance à l'Autre et de rompre par une médiation tierce ce qui est une solitude désespérante et mortelle : « Croire à l'existence d'une femme / Il n'y a pas que moi au monde ». À l'engagement - après les agitations nihilistes et anarchisantes qui colorent de radicalité un fond de dandysme bourgeois et de mépris du prochain : « J'aime infiniment mieux le jeu que les gens » -, Aragon est poussé par Breton qui veut s'ériger en

mentor et en maître. À cette volonté de domination explicite et tyrannique, Aragon oppose un refus résolu quant à ce qui soutient son être : l'écriture et la littérature. « Écrire est ma seule méthode de pensée ». Breton demande s'il est prêt à le suivre. « Soupault dit oui. Moi, non ». Mais la pression vers l'engagement communiste est forte. Il est très douloureusement vécu. Aragon écrit à Simone Breton : « Ce que je tue de moi »… « Il n'y a plus qu'une idée là où j'étais assis ». Se conformer au groupe est une amputation.

- Du côté de la recherche de l'amour, on ne peut que penser qu'Aragon essaie désespérément de retrouver quelque chose du bain d'amour inconditionnel et sans limite qui était celui de son enfance. Ce qu'il y a de puissant dans son narcissisme, et qui alimente la séduction irrésistible qu'il exerce sur tout le monde, trouve là son origine. Être aimé d'une femme qu'on adore est une aspiration massive. Le désir est violent, teinté de transgression nécessaire et jamais sans ravage : « Il y a dans l'amour un principe hors la loi, un sens irrépressible du délit, le mépris de l'interdiction et le goût du saccage ».
- Trois femmes viennent s'y inscrire successivement, trois femmes aimées dont on peut dire qu'elles ont des points communs : Eyre de Lannux (maîtresse de Drieu), Nancy Cunard et Elsa Kagan sont des « Maîtresses ». Il s'agit à chaque fois d'une femme étrangère, qui prend clairement l'initiative et garde la tête froide. Nancy le « viole » dans un taxi. Eyre le « déshabille ». Leur apparition est à chaque fois presque irréelle et idéalisée. Elles ont quelque chose de divin, comme « la Reine blanche » où se retrouve la déesse et la mort. Elles sont érigées comme des idoles, des figures de *La Femme*. Leur regard est le support de ce qu'il y a d'hypnotique et de fascinant dans la relation. Aragon est subjugué et soumis : « J'étais son chien, c'est ma façon ». Il est crucifié, offert en croix et meurt d'aimer. Mais l'objet aimé, comme le sujet, sont menacés dans la surface spéculaire : « elle part dans le miroir » et l'être se dissout. Comme on l'a dit dans l'amitié, la composante de masochisme érotique est ici bien présente : « Que je m'écroule, bats-moi, effondre-moi. / Je suis ta créature, ta victoire, bien mieux ma défaite ».
- Cette double quête (engagement et amour) aboutit, en 1927, avec l'adhésion au Parti communiste (celle de Breton est refusée) et, en 1928,

avec la rencontre d'Elsa Kagan à la Coupole (Maïakovski y est présent). Aragon fixe dans son ciel les deux repères qui l'ancrent au-delà de l'axe imaginaire. C'est, d'un côté, une figure de père de qui il se fait adopter, qui jouera pour lui le rôle d'un surmoi féroce jusqu'au bout. En 1954 il écrira encore « Salut à toi Parti ma famille nouvelle / Salut à toi Parti *mon père désormais* ». Thorez sera son mentor et sa parole sera pour lui indéfectible, comme son soutien. « Je me suis toujours demandé : que penserait Thorez ? ». Il fallait « Être digne de lui ». Il couvrira allégrement tous les crimes du stalinisme, dont il sait tout ou presque : apologie du pacte germano-soviétique, idéalisation de l'URSS comme construction dressée vers le ciel, excitation de l'ambiance de Moscou lors de son séjour de 1925 : « Moralement, il y a quelque chose d'exaltant, dans l'air d'ici, de très Fouquier-Tinville ». Il souhaite une « Grande Terreur ». Exultation devant les chasses à l'homme : « On est en train de détruire vraiment, de traquer » ; « La dictature du prolétariat commence. Au loin retentit le bruit de la fusillade : ce sont les saboteurs qui crèvent ».

- Cet aveuglement, si c'en est un, continuera presque sans fin. En 1930-1931, il dénonce le freudisme et fait son autocritique ; il écrit « Feu sur Léon Blum » et appelle à tirer sur la police et les socialistes. En 32-33, période des grandes famines et de crise, il vente le « rêve de rééducation » (c'est-à-dire le Goulag !) et, en 1972, dans son histoire de l'URSS, il soutiendra encore la « foi bouleversante dans les infinies possibilités de l'homme » que représentait l'époque stalinienne. Elsa lui ouvrira les yeux sur les grandes purges : ce sont les juifs qu'on assassine ! Dont le Général Brick, mari de Lili, la sœur d'Elsa… Plus tard, Simone Signoret dira sa souffrance devant le refus d'Aragon d'intervenir contre les ignobles procès de Prague (voir *L'aveu*, de Costa-Gavras, et *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, de Simone Signoret), où sont liquidés massivement les combattants de la guerre d'Espagne, les anciens résistants, les juifs, et tous les témoins gênants. Aragon justifie le pire et s'assure, dans la glace du salon, du maintien impeccable de sa belle apparence…
- En filigrane, on aura droit à quelques regrets de s'être tant trompé –au moment de Budapest et du rapport Kroutchev : « Un poignard sur mes paupières / Tout ce que je vois est ma croix / Tout ce que j'aime est en danger » – et d'avoir tant joué avec la vie des autres : « On sourira de nous

comme de faux prophètes / Qui prirent l'horizon pour une immense fête / Sans voir les clous perçant les paumes du messie »…

- De l'autre côté, Aragon voit dans l'Autre féminin la possibilité d'une sorte de rédemption et de renaissance. L'élue (ou celle dont on est l'élu ?) a nécessairement une nature exceptionnelle, à l'égal de soi-même. Les grandes figures de l'amour sont présentes, sur fond de légendes et de fables. Car ce qu'on écrit avec sa vie a la force du mythe : « Je me mis à concevoir une mythologie moderne ». Beaucoup ont interrogé, voire douté, de la sincérité et de la réalité de ce couple ou de l'intensité de cet amour. Drieu - qui a beaucoup plus à se faire pardonner alors, ou qui se sait impardonnable -, écrira encore en 40 qu'il pardonne tout à Aragon parce que c'est un amoureux. Tristan et Iseult, comme toute la légende celtique, rejoignent ici les personnages de l'amour courtois, et Laure et Béatrice sont convoquées par « Les yeux d'Elsa », comme Dante et Pétrarque auprès de leur frère en poésie. Le beau roman à l'eau de rose, les effusions lyriques et l'amour éperdu, ne dissimulent cependant jamais que « l'amour est à douleur », qu'on aime « à perdre la raison », que « la vie est un étrange et douloureux divorce » ; soit que puisse être « heureux celui qui meurt d'aimer », soit qu'« il n'y (ait) pas d'amour heureux ». Car : « On vit ensemble séparés »…
- Elsa et le Parti sont deux termes de la constellation mise en place par Aragon à partir de 1927, qui dominent cet incessant travail d'invention de soi dont l'écriture est, depuis l'âge de 5 ans, le principe et l'outil. Il ne s'agit pas d'être un homme parmi les hommes (malgré le bavardage pseudo-prolétarien et les lendemains qui chantent), de rejoindre ses semblables et de faire humanité. Car les semblables sont précisément ceux par qui on est toujours ramené au duel : « Abel et Caïn, le sabre toujours levé des guerres de cent ans », à la solitude de soi et au maître absolu qu'est la mort.
- C'est le hors-pair qui est visé, quelle que soit la facticité (dans tous les sens du terme) de cette composition : comme Aragon l'écrira deux fois : **« Je suis un personnage hors-série »**. Phrase où il faut entendre l'artificialité que désigne le mot personnage, comme sur une scène et dans une fiction, et le statut *extra-ordinaire* que définit le hors-série…
- La constellation (ou la tresse) permet aussi de soutenir un nom, Aragon, qui est sa signature, sans prénom ; ce nom, pure invention arbitraire de

l'Autre parental, qui est le nom-de-l'auteur d'une œuvre magistrale, d'une œuvre qui s'inscrira résolument dans une tradition où elle revendiquera sa filiation : la longue lignée des poètes français, depuis les troubadours et l'amour courtois, avec le sonnet, la rime, les vers pairs, l'alexandrin. Toutes ces formes classiques, rejetées depuis Mallarmé, Lauréamont et Rimbaud, par tous les modernes dont il se réclame en même temps. L'invention stylistique trouve à se loger dans ce moule, dans cet ensemble de codes et de signes qui fait une généalogie et une chaîne.

- Une clé du rapport d'Aragon à son œuvre et à l'écriture, trouvera sa définition rigoureuse dans un texte tardif qui dit en même temps son rapport à l'origine et à la vérité, à la réalité et à la fiction : *Le mentir-vrai*. Ce titre est à lui-même une méthode et un principe éthique. Sa logique est celle de la « vérité menteuse » de Lacan, de la « varité », de la « vérité qui a structure de fiction ». Aussi, on ne parle jamais de soi tel que l'on est, des faits tels qu'ils sont, ou ont été : on construit une fiction, qui est le seul moyen possible d'approcher un vrai qui se dérobe et qu'on peut au mieux faire exister par l'imagination. « J'imagine à plaisir », tel est le programme du personnage qu'on se fait exister. Aussi, pied de nez au réalisme socialiste qu'on a voulu lui imposer et qu'il a fait mine, contre toute évidence, d'adopter : « Les réalistes de l'avenir devront de plus en plus mentir pour être vrai ».
- Le « mentir-vrai » s'est imposé à Aragon. C'est la solution qu'il a trouvée pour traiter le mensonge familial, la tricherie permanente de son enfance, la légende des origines dans laquelle on l'a emprisonné et où rien n'était dit vraiment. « Tout serait / Mensonge illusion moi-même / et toute mon histoire après ». Aussi, le choix forcé pour faire avec cet Autre « biaisé, faussé, truqué », postiche, conduit à broder infiniment un mensonge plus vrai que le vrai.
- Le « mentir vrai » est la clé, aussi fictive que tout le reste, de ce qu'Aragon appelle sa théorie des « hommes-doubles ». Sa capture incessante, et jamais totalement réglée, dans la relation à ces doubles comme autant d'objets de passion, se reflète à nouveau dans la duplicité de son être. C'est bien la dure loi d'être double qui règle son destin. Quant au goût de la souffrance et aux affinités indélébiles, il en sera question jusqu'au bout ; comme en octobre 1972, dans *La valse des adieux*, alors que le Parti

le prive des *Lettres françaises,* son journal sacrifié : « Je crois au pouvoir de la douleur, de la blessure et du désespoir ».

Au-delà de ce chantier ouvert, nous pourrons dans un second temps revenir sur les pistes que j'ai écartées par ma thèse initiale : psychose ordinaire, psychose compensée par des suppléances – comme on le disait « avant », perversion… Les indices multiples permettent ce débat.

Bibliographie

- C'est dans *Télévision*, que l'on trouve la phrase de Lacan sur le rejet et la psychose, page 39.

- Comment se défendre de la paranoïa originelle est l'un des thèmes du séminaire de Jacques-Alain Miller où il commente « Le tout-premier enseignement de Lacan ».

- C'est dans « Vie de Lacan » qu'il évoque les affinités paranoïaques de Lacan.

Les biographies essentielles d'Aragon sont :

- Daix P., *Aragon : une vie à changer*, Flammarion, 1994.

- Daix P., *Aragon retrouvé*, Tallandier, 2015.

- Forest Ph., *Aragon*, Gallimard, 2015.

D'Aragon, j'ai lu ou relu en vue de cet exposé :

- *Œuvres romanesques*, Tome I, La Pléiade, Gallimard :
« Anicet ou le Panorama », « Les aventures de Télémaque », « La défense de l'infini », « Le con d'Irène ».

- *Œuvres poétiques complètes*, Tome I, La Pléiade, Gallimard :
« Le Paysan de Paris », « Hourra l'Oural », « En étrange pays ».

- *Œuvres poétiques complètes*, Tome II, La Pléiade, Gallimard :

« Le Roman inachevé », « Le Fou d'Elsa » (dont il faut noter qu'il est écrit comme un long fleuve incandescent, de 1956 – invasion de Budapest – à 1961, parallèlement et comme contrepoint à la monumentale Histoire de l'URSS).

- *Œuvres romanesques complètes*, Tome IV, La Pléiade, Gallimard :

« Le mentir vrai ».

Frank Rollier

Une clinique du sujet, incomparable

Le fondement de notre pratique est qu'elle n'est pas envahie par l'imaginaire et dévoyée par lui. Ce qui permet de limiter, autant que possible, l'incidence de ce registre, c'est d'abord et avant tout notre psychanalyse personnelle, menée aussi loin que possible, ainsi que le recours au contrôle (ou *superaudition*) de notre pratique clinique qui, sans être obligatoire, est nécessaire et relève d'une formation qui est « infinie »[1].

Sur le plan théorique et politique, ce que l'on a coutume d'appeler le premier enseignement de Lacan, durant les années 50, a été marqué par sa remise en question de la psychologie du moi**,** ce qui a pris la forme d'un combat résolu et implacable. L'*Ego Psychology* est le nom de la pratique inventée par les analystes dits postfreudiens, des émigrés européens ayant fui le nazisme en s'installant aux États-Unis, qui développèrent avec succès une psychanalyse conforme aux idéaux puritains des descendants des pionniers, dégagée du « pessimisme du maître viennois »[2] et centrée sur l'adaptation du patient à son entourage. Le moi y était considéré comme éducable et n'ayant « besoin que d'être fortifié »[3] pour rétablir son intégrité et devenir « maître de la réalité ». À l'envers de Freud, les théories sexuelles infantiles et la pulsion de mort y étaient rejetées et la théorie analytique se ramenait tout uniment à la succession des trois stades - l'oral, l'anal et le génital.

Lacan a interprété comme un symptôme l'avènement de cette psychologie qui faisait fi de l'inconscient et prétendait au « dressage du moi dit faible » par l'être de l'analyste[4], entendons qui avait pour idéal une identification du patient à l'analyste. Et il a dénoncé « la

---

[1] Miller J.-A., « La confidence de contrôleurs, suivi d'un débat », *La Cause freudienne* n° 52, p. 152.

[2] King P., *L' American way of life, Lacan et les débuts de l'Ego Psychology*, Lussaud, 2013, p. 21.

[3] Freud A., *Le moi et les mécanismes de défense*, PUF, Paris, 2009, p. 62.

[4] Lacan J., « La direction de la cure *», Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 588.

rééducation émotionnelle du patient » comme une « imposture que nous voulons ici déloger »[5].

Tout ceci reste parfaitement d'actualité, même si les appellations changent. Aujourd'hui, les thérapies comportementales et cognitives (TCC) ou la psychologie dite positive proposent des techniques de conditionnement, des "procédures" qui ne veulent rien savoir de l'inconscient et s'apparentent au dressage. Un patient, étudiant en informatique, rapportait qu'on lui apprend qu'*il y a une procédure pour tout*, ce dont il espérait faire une loi universelle et bien sûr un usage pour son mal-être particulier. Un autre, mal orienté, est venu me demander de le *reprogrammer pour* le *débarrasser de son complexe* (ce qu'il appelait sa *croyance d'être un incapable*). Le prochain congrès de l'ECF traitera justement de ces questions. L'époque des psychothérapies en quête de sens paraît même dépassée ; de nos jours, l'homme bien formaté par le discours capitaliste cherche sur internet des techniques qui seraient efficaces sur son trouble (*disorder*). Il ne croit plus guère aux vertus de la parole, car c'est l'objet plus-de-jouir qui est au zénith (comme le formulait J.-A. Miller dans « Une fantaisie »[6]). Aussi, de clics en coaches, de désensibilisation par les mouvements oculaires en « transes hypnotiques »[7], il cherche à gommer son mal-être au plus vite, sans qu'il soit nécessaire d'engager vraiment sa parole dans l'affaire, de façon à pouvoir continuer à « jouir sans entraves » (comme cela s'écrivait déjà sur les murs en 1968), c'est à dire sans angoisse, sans que son narcissisme soit entamé, sans que « l'adoration de son corps »[8] soit remise en question.
Aussi, les assauts du Lacan des années 50 gardent-ils une fraîcheur certaine, lorsqu'il raillait « l'obscurantisme sans précédent » d'une « orthopédie psychique qui s'acharne avec une obstination gâteuse à un renforcement du moi »[9] devenu la « théologie de la libre

[5] *Ibid*., p. 585.
[6] Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental* N°15, pp. 9-27.
[7] Cf. <Hypnose | Psychologies.com>
[8] Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XXIII, « Le Sinthome », Seuil, Paris, 2005, p. 66.
[9] Lacan J., « La psychanalyse vraie, et la fausse »*, Autres Ecrits*, Seuil, Paris, 2000, p. 168.

entreprise »[10]. Mais, en ce siècle passé, la référence à Freud restait centrale, même si elle était foncièrement subvertie par une pratique qui fixait « l'harmonie du génital » comme la promesse d'une cure réussie. Dans le discours courant contemporain, les impératifs du capitalisme copulent avec le savoir universitaire, les prouesses de la technologie et les chimères scientistes. Si Freud a été envoyé aux oubliettes, la psychanalyse en tant que pratique de parole au un par un reste pourtant bien vivante ; ainsi fait-elle symptôme dans un univers voué au Un, à la norme qui serait valable pour tous.

Lacan s'était engagé dans une relecture minutieuse des textes freudiens à partir desquels il allait, selon l'expression de J.-A. Miller, « tout repenser »[11]. C'est ce chemin que nous poursuivons, car la clinique de nos patients ne cesse de nous enseigner et de faire évoluer nos concepts, même ceux qui paraissaient les plus assurés, comme celui du *Nom-du-Père* ou la dichotomie névrose-psychose, que nous imaginions inébranlables. C'est ce que nous devrons cette année tenter d'éclairer.

Lorsque Lacan a abandonné la théorie des stades « en donnant son statut à l'inconscient à partir de la structure du langage telle qu'elle a été posée par Saussure et développée par Jakobson »[12], il s'est employé aussi à restituer la place du sujet. Ce concept s'oppose à celui d'*individu* – lequel renvoie au Un – ou à celui de *personne* qui, lui, se réfère au masque ; il s'agit ici du sujet de l'inconscient, concept qui renvoie à « une béance, un trou, un vide », « constitutifs de l'expérience »[13] (ces différents signifiants sont utilisés par Lacan). Le *sujet* est un « effet du signifiant »[14]. En fait, il est une pure coupure entre deux signifiants ; il est *représenté* par eux mais, en tant que tel, il apparaît comme « je ne suis pas ». C'est ce que nous appelons le sujet *divisé* – qui se manifeste quand notre savoir vacille – et, ce sujet

---

[10] Lacan J., « Variantes de la cure-type », *Ecrits*, *op. cit*., note p. 335.

[11] Miller J.-A., *Éloge des hérétiques*, Conférence prononcée à Turin, congrès SLP, 23 mai 2017, audible sur Radio Lacan.

[12] Miller J.-A., « J. Lacan et la voix », *Quarto* N°54, p. 47.

[13] Miller J.-A., « Tous lacaniens ! », *Almanach de la dissolution*, Navarin, 1986.

[14] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », Paris, Seuil, p. 188.

ponctuel et « évanouissant »[15], est le « seul où accède notre expérience »[16].

Au fil de ses *Séminaires* et de sa relecture de Freud, Lacan a entrepris de revisiter les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse que sont : l'inconscient, la pulsion, la répétition et le transfert. Quelle est aujourd'hui l'actualité de ces concepts ? Comment nous permettent-ils de « lire un symptôme » et d'orienter une analyse ou un traitement orienté par la psychanalyse ?
Comment entendre ce qu'au-delà de Freud Lacan a appelé « la réalité sexuelle de l'inconscient », dans son *Séminaire XI* ? Cette « vérité insoutenable » est-elle d'actualité alors que le sexe s'expose sur tous les écrans et que la jouissance est « libérée »[17] ? Qu'en est-il du transfert, de cet « amour vrai », comme le disait Freud ? Comment soutenir sa nécessité à l'heure où le discours scientiste séduit le Maître qui veut imposer ce qu'il appelle des « bonnes pratiques » qui reposent sur les « recommandations » et les « évaluations » des bureaucraties sanitaires et sociales ? Et aussi, comment envisageons-nous ce que les postfreudiens nomment le contre-transfert ? Le concept de répétition permet-il d'éclairer l'addiction, qui est devenue un style de vie[18] ? Quant au concept de pulsion, qui s'origine dans la libido freudienne, nous verrons qu'il a quitté le statut de mythe pour devenir la clef d'une psychanalyse qui s'oriente sur la jouissance d'un sujet.

Quelles sont les caractéristiques de cette clinique, après Freud et Lacan ?

1. Une clinique du sujet

La *praxis*[19] analytique lacanienne – *praxis* et non pratique car, dans l'Acte de fondation de l'École, Lacan parle de « la praxis originale que Freud a instituée sous le nom de psychanalyse », terme qui renvoie à

[15] Miller J.-A., « Tous lacaniens ! », *op. cit.*
[16] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, « L'angoisse », Paris, Seuil, p. 135.
[17] Miller J.-A., « Une fantaisie », op. cit.
[18] Rollier F., « L'addiction comme style de vie », *La Cause du désir* N° 88, pp. 21-25.
[19] Lacan J., « Acte de fondation » (1964), *Autre écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 230.

l'idée d'un acte et s'oppose aux actions réalisées par une pratique – cette *praxis* analytique est donc d'abord une clinique du sujet, ce qui implique qu'elle ne peut se réaliser qu'au cas par cas, au un par un. Par-delà les grandes formes symptomatiques que sont névrose, psychose et perversion, pour prendre cette référence classique, chacun est radicalement particulier, incomparable à tous les autres[20]. Pour le dire avec Lacan, il s'agit d'abord, par l'effet du transfert, de prendre « son analyse en première personne, c'est *je* qui parle et non plus *moi* »[21], et de laisser advenir les « formations de l'inconscient », cet inconscient dont nous sommes le sujet[22] et qui se manifeste précisément par des formations – lapsus, actes manqués, rêves, mots d'esprit – qui surgissent d'un trou, d'une béance « toujours prête à se suturer »[23] puisqu'en effet le rêve s'oublie, le lapsus glisse... Et c'est dans cet instant fugace d'ouverture qu'il y a du sujet.
Dans son *Séminaire* charnière sur « Les quatre concepts... », le XIème, Lacan a opposé « l'inconscient freudien » – qui suppose un message enfoui, endormi, qui est à déchiffrer –, et « le nôtre » (celui que Lacan conceptualise) qui se manifeste par la survenue dans l'analyse de quelque chose de nouveau, de « non né », sous la forme d'une surprise, voire d'une trouvaille (c'est-à-dire ce quelque chose qui surgit d'un trou).

C'est à partir de sa division, de sa béance, que le sujet va tenter de prendre appui sur le fantasme – qui s'écrit ($ <> α), construction qui vise à « compléter le sujet avec un élément corporel »[24] « pour « retrouver sa jouissance »[25] et qu'il puisse ainsi se soutenir comme désirant[26]. Aussi cette clinique du sujet est-elle, logiquement, une

---

[20] Cf. Miller J.-A., «La signature des symptômes », *La Cause du désir* N°96.
[21] Lacan J., *Séminaire sur L'Homme aux loups* (1952), notes d'un auditeur rédigées par J.-A. Miller (inédit).
[22] Cf. Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, p. 64 : « […] tirer au clair l'inconscient dont vous êtes le sujet ».
[23] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *op. cit.*, p. 26.
[24] Miller J.-A., « Biologie Lacanienne », *La Cause freudienne* N°44, p. 48.
[25] Laurent E., « Semblants et sinthome », *Quarto* N°97.
[26] Cf. Rollier F., « Le sujet entre irreprésentable et représentations », *Cahiers Cliniques de Nice* N°18, p. 31.

clinique du désir, pour autant que le désir est un autre nom du manque, de ce qui ne cesse pas de manquer et que Lacan a lié explicitement à la notion de trou « où beaucoup de choses viennent à tourbillonner… »[27].

2. Une clinique orientée non *par l'imaginaire*, mais *sur le réel*

Lacan n'a pas toujours mis le réel au cœur de la praxis ni de son enseignement. C'est la vérité qui a longtemps été sa boussole, jusqu'à son *Séminaire* sur « L'envers de la psychanalyse », dans lequel il a opposé les différents visages de la vérité à ce qui se rencontre dans une cure comme « impossible à démontrer vrai »[28]. C'est précisément cet impossible qui définit la place du réel. Là où Freud établissait une équivalence entre vérité et réalité – écrivant à la fin de son œuvre que « la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de la réalité »[29] – Lacan, lui, « moque la dimension de l'amour de la vérité »[30]. La vérité se place, dit-il, « entre nous et le réel » et il la qualifie de « chère petite sœur de l'impuissance »[31]. Il illustre ce point en reprenant la célèbre trilogie freudienne des métiers impossibles : gouverner, éduquer, psychanalyser[32], où le sentiment d'impuissance fleurit chez ceux qui les exercent. Et c'est parce qu'il y a un impossible au cœur de notre praxis que le contrôle de celle-ci est une exigence.

Il s'agit donc d'une clinique qui, au-delà de la « vérité-menteuse » et de l'impuissance, s'oriente sur l'impossible. Plus tard, Lacan ira jusqu'à dire que « la clinique est le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter »[33].

---

[27] Lacan J., « Des religions et du réel », (Journée d'étude des cartels de 1975), *La Cause du désir* N°90, p. 10.

[28] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, « L'envers de la psychanalyse », *op.cit.*, p. 201.

[29] Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, Paris, 1985, p. 263.

[30] Miller J.-A., « L'expérience du réel », *L'orientation lacanienne,* cours du 20 janvier 1999.

[31] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, « L'envers de la psychanalyse », *op. cit.*, p. 202.

[32] Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *op.cit.*

[33] Lacan J., « Ouverture de la section clinique », 1977, *Ornicar ?* N°9.

3. Une clinique qui vise la jouissance

Le statut que Lacan a donné à la jouissance a évolué. Je ne traiterai pas comment s'est imposé à lui de recourir au concept de jouissance à partir de celui de pulsion, du *trieb* freudien – nous pouvons nous référer aux nombreux travaux de Ph. de Georges sur ce sujet.

Au début de son enseignement, la jouissance est essentiellement imaginaire, c'est la jouissance narcissique de l'image au miroir. Puis, Lacan s'interroge sur la jouissance du symptôme et sur comment le langage peut agir dessus. C'est à cette époque qu'il invente un troisième terme qui se situe entre inconscient et jouissance : l'objet petit α qui, dit J.-A. Miller, « est en rapport avec le champ du langage et en même temps il condense la jouissance »[34]. Lacan fait alors de la jouissance, sous la forme de cet objet petit α qu'il appelle *plus de jouir*, l'un des quatre éléments d'un discours (discours qui, lui-même, peut prendre quatre formes). Il fait donc de la jouissance l'un des éléments du lien social, chaque discours étant une modalité de celui-ci.

Ce que Lacan va montrer de nouveau, c'est que le signifiant n'a pas seulement des effets de sens, comme Freud l'avait démontré avec les hystériques, mais que « le signifiant a des effets de jouissance » (Miller). Le symptôme n'est alors plus compris comme effet de sens, mais comme émergence de jouissance dans le corps, comme « événement de corps ». Il n'est plus un message à déchiffrer, mais un signe à prendre en compte. Lacan, alors, ne parlera plus de symptôme de l'inconscient, mais de sinthome d'un *parlêtre.*

Les conséquences pour la pratique clinique sont importantes car cette nouvelle conceptualisation du symptôme va permettre de surmonter une impasse rencontrée dans l'expérience, à savoir que le déchiffrage par le sens est insuffisant à réduire le symptôme et, qu'au contraire, celui-ci se nourrit du sens tel un poisson au bec vorace, dit Lacan[35]. La psychanalyse lacanienne se démarque ainsi non seulement de l'analyse freudienne, mais de toutes les thérapies par le sens – entre autres des TCC qui sont des thérapies par le bon

---

[34] Miller J.-A., « L'être et l'Un », *L'orientation lacanienne,* Cours N°6 du 09 mars 2011.

[35] Lacan J., «Troisième », *La Cause freudienne* N°79, p. 17.

sens, des thérapies par le discours du maître, par le S_1. Il s'agit au contraire d'une clinique centrée sur le symptôme dans sa nouvelle conception, que J.-A. Miller a appelé le « symptôme-jouissance »[36], une clinique qui s'intéresse au « divin détail » (Miller) plus qu'au classement et qui vise à « réduire le symptôme à sa forme initiale » – ce que J.-A. Miller a appelé « lire un symptôme »[37].
Cet accent mis sur la jouissance n'est pas une pure spéculation théorique ; elle répond à la prévalence de celle-ci dans la clinique. C'est ce que nous observons par exemple au CPCT : l'angoisse et un trop de jouissance occupent le devant de la scène, souvent sous la forme d'un rapport au corps déréglé.

Vignette : Anaïs, âgée de 12 ans, est amenée par sa mère, sur le conseil de l'infirmière du collège qui l'a surprise en train de se scarifier avec un rasoir.
Les parents sont séparés et la mère évoque un conflit entre Anaïs et son père qui, dit-elle, *ne se sent pas responsable de ce qui arrive à sa fille*. Reçue seule, Anaïs précise que cet acte se répète depuis que son père l'a insultée, lui a dit qu'elle *n'est qu'une conne* et qu'il *se foutait* d'elle. Avec un grand sourire (c'est un détail précieux), elle dit que se scarifier lui donne *l'impression d'exister*, que quand elle le fait, elle *contrôle* sa vie. Les séances amèneront un apaisement ; à défaut d'une fonction paternelle qui régule la jouissance, elles permettront de faire exister le père dans le discours de la mère et, à Anaïs, de dire sa peur d'être abandonnée par sa mère qui avait, depuis peu, un nouvel ami.

Notre orientation repose sur l'idée simple et subversive que chaque être parlant ne peut pas vivre sans symptôme. Ceci va à l'encontre de l'attente des évaluateurs et du maître moderne hygiéniste qui veut faire croire que l'harmonie, le silence des organes et des pulsions, est à portée de main, de manipulations ou de traitements divers. Pour nous, le symptôme n'est pas un accident, mais une nécessité ; il est la façon dont le sujet traite ce qui reste de jouissance insatisfaite,

[36] Miller J.-A., « Une fantaisie », *op.cit.*
[37] Présentation par J-A Miller du thème *Comment la psychanalyse opère,* « Lire un symptôme », Londres, avril 2011, Mental N°26.

après que la pulsion ait été refoulée. En ce sens, l'hyper-normalité peut même constituer un symptôme. E**.** Laurent, dans un livre récent, écrit que « c'est le symptôme qui devient l'unité élémentaire de la clinique et non plus ce qu'on appelait la structure clinique, qui était une classe. […] (Dans) cette clinique, l'absolu, la substance, c'est la jouissance »[38].

Ce qu'il s'agit alors d'atteindre dans la cure c'est la jouissance du symptôme – ce noyau réel qui échappe au sens, qui se situe même hors du sens – pour qu'à la fin d'une analyse, le sujet sache acquière un *savoir-y faire* avec son symptôme inéliminable. C'est ce dont les analystes de l'École, les AE, peuvent témoigner.

Dans cette logique, une analyse lacanienne ne vise pas la guérison[39] mais des effets subjectifs et, dit J.-A. Miller, elle « ne peut pas aller plus loin que de réconcilier le sujet avec son mode de jouissance »[40]. Les modes de jouissance sont divers, ils résultent des montages « baptisés par Freud du nom de pulsions… [ces] êtres mythiques »[41]. Or « la jouissance n'est jamais comme il faut », elle est « *disparate* », dit J.-A. Miller, « dysharmonique... ». Il donne l'exemple de l'hystérie, avec « toutes les modalités de l'insatisfaction ». Cette jouissance disparate est aussi, dit-il, au principe de « la laborieuse obsession ». Cette praxis soutient donc qu'une analyse peut avoir une fin logique, qui n'est pas le renforcement du moi, ni l'identification à son analyste, mais qui vise un savoir-y-faire de l'analysant avec son symptôme.

4. Une clinique aussi fondée sur l'amour, pour autant que l'amour peut justement venir faire suppléance à ce qui fait trou chez le *parlêtre*.

Il faut rappeler que l'histoire de la psychanalyse est une histoire d'amour qui commence avec la rencontre, par Breuer, de l'amour d'Anna O ; ce qui le fera fuir. C'est à partir de là que Freud pourra

---

[38] Cf. E. Laurent, p. 223 de *L'envers de la biopolitique,* cite : J.-A. Miller, « Intuitions milanaises », *Mental* N°12, pp. 23-25.

[39] Cf. Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *op.cit.*

[40] Miller J.-A., « La disparate », *Quarto* N°57, p. 24.

[41] *Ibid*.

commencer à penser le transfert comme un « amour véritable » (*wirklich*) et avancer dans sa conception et son maniement.
Notons que l'amour, dans l'enseignement de Lacan, ne se limite pas à l'amour de transfert. Il est présent dans toutes formes de l'amour que nous rencontrons dans la clinique. Dans la rencontre de l'enfant avec son image dans le miroir, sous la forme d'une adoration. Dans l'amour qui s'adresse au semblable, dont Lacan, suivant l'expérience des cures, montre qu'il est indissociable de la haine – il forge à ce propos le célèbre néologisme d'*hainamoration.* Dans l'amour mystique. Dans la certitude de l'érotomane que l'autre l'aime, ce que Lacan aborde dès sa thèse avec le cas Aimée.
Si l'installation du transfert est déjà l'expression d'un nouvel amour[42], on peut se demander ce que devient l'amour à la fin d'une analyse ? Certains Analystes de l'École en ont témoigné. Lacan a parlé d'*a-mur*, pour mettre en valeur l'isolation de l'objet de jouissance – petit α. Nous pourrons interroger les AE sur ce passage de l'amour à l'*a-mur*.
L'expression « nouvel amour » provient d'une citation de Rimbaud, prélevée dans son poème « A une raison », que Lacan cite à propos de l'acte[43] :
« Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.
Un pas de toi c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.
Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne, – le nouvel amour ! […] »[44].

5. Une clinique qui ne recule pas devant la psychose

« La psychose, c'est ce devant quoi un analyste, ne doit reculer en aucun cas »[45], énonce Lacan lors de la séance d'ouverture de la Section Clinique en 1977. Ce qui sous-tend cet impératif, c'est que l'abord lacanien de la psychose marque une rupture avec les conceptions purement déficitaires qu'en donne la psychiatrie. Freud

---

[42] Laurent E., 4ème de couverture, *La Cause freudienne* N°22.
[43] Lacan J., *Séminaire sur l'Acte analytique*, séance du 10 janvier 1967 (inédit).
[44] Rimbaud A. « A une raison », *Illuminations*.
[45] Lacan J., « Ouverture de la section clinique », *op.,cit,* p. 12.

déjà, parlait du délire du président Schreber en notant que « ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction »[46]. Cet intérêt pour la psychose, bien qu'elle ne fût pas l'indication première de la psychanalyse, qui s'est inventée et développée avec des sujets névrosés, a incité nombre d'analystes à rencontrer et à traiter des patients à l'hôpital, ainsi que dans les institutions[47]. C'est dans ce champ – que Lacan a défini comme relevant de la « psychanalyse appliquée » – que s'inscrit aujourd'hui un certain nombre d'institutions, dont les CPCT et les associations qui en dérivent.

- Lacan a montré que c'est une logique signifiante qui opère dans la psychose. En posant, dans son *Séminaire* III sur « Les psychoses », puis dans son article sur la « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (dans ses *Écrits*), qu'au fondement de celle-ci existe une forclusion du signifiant du *Nom-du-Père*, et en construisant le mathème de la métaphore paternelle, où père et mère sont, non pas des personnages, mais des signifiants, le père est passé du mythe à la structure ; il est devenu une fonction, plus ou moins performante.
- Lacan franchit un pas de plus quand, à partir des années 1970, il construit son nœud borroméen, qui noue les trois registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique, ce qui suppose au départ de les considérer séparément, comme distincts[48]. Ceci donne une tonalité nouvelle à la clinique qui, dès lors, n'est plus sous la domination exclusive du symbolique. Le statut unique du *Nom-du-Père* s'en trouve remis en cause. J.-A. Miller a récemment formulé que cette catégorie clinique formée à partir de : disposer ou non de ce signifiant du *Nom-du-Père,* relevait d'une orthodoxie dont le soubassement est théologique[49].

---

[46] Freud S., *Cinq psychanalyses*, PUF, p. 315.
[47] Par exemple, le film de M. Otero : *A ciel ouvert*, témoigne du traitement d'enfants autistes par des psychanalystes dans l'institution « Le Courtil ».
[48] Miller J.-A., L'orientation lacanienne, cours du 8 décembre 2004.
[49] Miller J.-A., *Éloge des hérétiques*, *op.cit.*

▪ Ce qui fait tenir ensemble les trois brins, ce qui assure leur nouage, ne repose pas nécessairement sur le *Nom-du-Père* et sur l'Œdipe, qui a bercé nos études de Freud. Le *Nom-du-Père* n'est plus qu'une modalité de nouage parmi d'autres, même s'il est un prêt-à-porter commode. Dans cette clinique au-delà de l'Œdipe, il y a une pluralité possible de *Noms-du*-Père. Chaque sujet peut s'efforcer de trouver sa solution, qui sera unique, sur mesure : « Les noms du père il y en a 1 003 », a pu dire J.-A. Miller en commentant le *Séminaire* de Lacan sur Joyce (« Le Sinthome ») – « pas de père standard, étendard, mais un père singulier »[50]. Cette lecture reflète bien notre époque où « le *Nom-du-Père* en tant que nom du *Pater familias* est en train de dépérir »[51] disait Miller ; ce qui vient à la place du signifiant *Nom-du-Père*, c'est un chiffrage, un « nommer à » une fonction (être nommé syndic d'une petite copropriété permet par exemple, à un patient, de faire tenir le nouage RSI).

▪ Ceci confirme que la clinique d'aujourd'hui ne peut être qu'une clinique du un par un.

▪ La rencontre d'un analyste peut être déterminante pour que, sous transfert, le patient construise ce qui lui permettra de tenir la route : qui une métaphore délirante, qui un symptôme, qui une œuvre qui lui donnera un nom, fera tenir son corps, le fera exister dans le lien social. Je pense à des personnages célèbres : J-J Rousseau, J. Joyce, G. Chaissac – à propos duquel M. Amirault a récemment écrit un livre[52]. Ainsi le sujet peut-il parvenir à réparer, desserrer ou resserrer le nœud qui tient ensemble les trois registres, I, R et S, et ainsi trouver une solution qui s'avèrera plus ou moins solide et durable.

▪ Cette représentation borroméenne transcende la distinction névrose-psychose, une distinction que Lacan avait déjà radicalement mise à mal lorsqu'à la faculté de Vincennes, en 1968, il avait énoncé que « tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant ». On ne cesse pas de rêver, car on ne se réveille du sommeil que pour continuer à

[50] Parlement de Montpellier, UFORCA, Mai 2011.
[51] Miller J.-A., *Feuillets du Courtil*, N°28, pp. 15-16.
[52] Amirault M. *Bricoleur de réel. Gaston Chaissac, épistolier,* Navarin, 2017.

rêver [53]; c'est là « une folie universelle » dit J.-A. Miller, une folie qui commence avec le savoir, dès qu'un S_2 s'accroche à un S1, ce qui apparaît dès que l'on raisonne. Notons que, selon M.-H. Brousse « tout le monde délire » sauf les autistes, parce qu'ils ne sont pas du côté du sens.

- Avec cette proposition, Lacan quitte l'orthodoxie du *Nom-du-Père* pour une forme d'hérésie dans laquelle chacun choisit, choisit son mode de folie (étymologiquement l'hérésie, c'est le choix).
- J.-A. Miller, lui, parlera de « forclusion généralisée » dans laquelle c'est un quatrième élément – le *Nom-du-Père* ou, à défaut, le symptôme ou encore une métaphore délirante – qui peut faire tenir les trois registres ensemble.
- Évoquons enfin l'expression de « psychose ordinaire », inventée par J.-A. Miller il y a presque 20 ans, pour tenter de mieux cerner les cas rares de la clinique qui ne rentrent pas dans la classification binaire névrose-psychose. Cette proposition nous invite à réfléchir autrement que sur un mode binaire – oui ou non, présence ou absence du signifiant du *Nom-du-Père*.

6. C'est une praxis qui ne se base pas sur des normes établies.

Elle ne repose pas sur des standards auxquels le sujet devrait se plier, mais elle n'est pas pour autant sans orientation ni sans principes. Elle n'est ni une magie – qui demande une mise en jeu du corps, réellement –, ni une psychothérapie qui vise toujours à tamponner le réel par du sens et provoque des effets d'identification.

D'une part, elle veille à ce que les débordements de jouissance soient limités : les murs des institutions y contribuent, de même que les paroles qui sont adressées aux patients – même s'ils ne parlent pas (cf. Lacan qui disait que « les autistes, nous avons quelque chose à leur dire ») – ou le maniement des séances qui sont de durée variable et peuvent être levées selon différents modes.

D'autre part, ce qui vient à la place de la norme, c'est ce qui fait la singularité absolue de chaque sujet, son symptôme – ou son sinthome – et c'est ce que l'analyse vise, pour autant que ce

[53] Rollier F., « Puis-je espérer me réveiller un jour ? », *Cahiers Cliniques de Nice* N°16, p. 13.

symptôme résiduel permet au sujet de vivre avec les autres dans un lien apaisé. Il ne s'agit donc pas d'un dysfonctionnement à éliminer, ni d'une norme à viser, mais de consentir, voire de soutenir la solution symptomatique du sujet, celle qui parfois lui permettra de faire face à la ségrégation ou à l'exclusion.
Nous travaillons donc :
– à partir de ce que chaque patient dit ; de ce qu'il énonce de son mal-être et de son désir, avec ses mots à lui, qui ne sont pas ceux de son entourage (l'Autre familial ou social) et qui ne se conforment pas à ce que le maître évaluateur peut attendre en termes de diagnostic et de traitement, par des protocoles qui ont surtout pour effet de destituer l'acte du clinicien et d'éteindre son désir (comme le pointait É. Laurent lors de PIPOL 5), ce qu'on peut observer dans les institutions auprès d'intervenants qui sont contraints de suivre ces programmes ;
– et, dans les cas de psychose ou d'autisme, à partir de ce que le sujet peut inventer, que ce soit un bricolage avec des objets ou avec des mots, que l'analyste va soutenir.

Par exemple :
▪ Un enfant autiste réalise des montages étonnants avec des ficelles, des fils électriques, ou bien il fait des trous dans les murs de l'institution. L'intervenant commence par accompagner l'enfant dans ce travail de bricolage, dans ces activités hors norme, tout en tentant de le limiter à certains moments de la journée. Le collègue qui présente le cas indique qu'apparaitront ensuite des moments de tendresse, que des sourires commenceront à émerger. Puis l'enfant s'intéressera à d'autres objets, en particulier à ses vêtements, puis dans une étape suivante à son look, et plus tard encore il fréquentera un atelier cinéma. Au fil d'un travail sur plusieurs années, la relation devient donc plus élaborée, l'enfant supporte que ses demandes ne soient pas toujours satisfaites (cas Kev, présenté par Fred Bourlez à PIPOL 8).

▪ Une jeune femme vient consulter dans les suites d'un attentat survenu en face de chez elle à Paris. Le travail avec l'analyste ne sera ni l'application de protocoles standards, ni l'encouragement à

s'identifier à une victime, mais au contraire de prendre le temps de travailler sur ce qui est au plus intime d'elle-même, sur un traumatisme vécu dans l'enfance et qui a laissé une marque de jouissance qui modèle son fantasme et sa souffrance d'aujourd'hui. C'est par ce travail sur sa jouissance qu'elle peut commencer à se détacher de sa fascination pour l'horreur et retrouver une vie apaisée. Cette clinique s'oppose bien sûr aux recommandations de « bonne pratique » auxquelles la victime devrait se conformer (cas Emma, présenté par Vanessa Wroblewski à PIPOL 8).

7. Une clinique qui se renouvelle, qui est en résonnance avec l'évolution des symptômes et avec ce que Lacan a appelé « la subjectivité de l'époque ».
Jeune psychiatre, publiant sa thèse sur le cas Aimée en utilisant les concepts de la psychanalyse, Lacan se démarquait de la psychiatrie classique, à savoir de la clinique de l'observation de Kraepelin. Que dit Lacan à propos d'Aimée ? : « Ce qu'il importe de faire préciser au malade, tout en se gardant de rien lui suggérer, c'est non pas son système délirant, mais son état psychique dans la période qui a précédé l'élaboration du système »[54]. Ceci marque une rupture radicale avec ce que les psychiatres estiment être « l'observation objective » du malade, soit la classification symptomatique qui, seule, assurerait la scientificité.
Les avancées de Lacan sont ensuite directement liées à la subjectivité de son époque[55]. Après la guerre, son texte sur « la psychiatrie anglaise et la guerre »[56] met en valeur l'orientation du peuple anglais sur le réel, alors que les français se réfugiaient volontiers dans l'imaginaire. Il s'enseignera en particulier de l'innovation de deux psychiatres militaires et analystes, Bion et Ryckman qui, dans un service de réhabilitation psychiatrique, inventent des petits groupes de soldats où chacun choisit sa tâche à

---

[54] Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Seuil, Paris, 1975, p. 208.
[55] Lacan J., *Ecrits*, p. 321.
[56] Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, pp. 101-120.

accomplir afin de réveiller leur désir, voire leur volonté de combattre. De cette expérience, naitra son idée du cartel, petit groupe de travail dont il fera « l'organe de base » de sa nouvelle École en 1964.
De nos jours, le réel auquel les analystes sont confrontés est celui de la faillite du *Nom du père* et de tous les idéaux. La dictature du discours capitaliste écrase le désir sous des impératifs de jouissance immédiate. On assiste à un retour du religieux et à un attrait renouvelé pour le sacrifice purificateur. Ce « malaise » dans la culture, comme disait Freud, ou cette « impasse[57] » de notre civilisation comme a pu le dire Lacan, ne se résolvent pas par un appel vain à un Autre qui n'existe plus, à plus de père, comme le voudraient certains qui ne se remettent pas de ce bouleversement, mais par une prise en compte de ce réel de notre temps, qui produit de nouvelles expressions du symptôme : « symptôme-jouissance » nous l'avons dit, mais aussi formes nouvelles du délire ou encore, dans un autre champ, ce qu'E. Laurent appelle le « symptôme migrant »[58], cette formulation impliquant qu'au-delà des chiffres, chacun est à considérer au « cas par cas ». J'ai lu récemment une parole d'un artiste qui, comme c'est fréquent, nous devançait d'une bonne longueur : Ariane Mnouchkine, directrice du théâtre du Soleil, disait en 2002 que les réfugiés « c'est un des graves *symptômes* de la maladie de notre siècle. Et la façon dont notre société en répondra déterminera notre Histoire. Cette société aura-t-elle été ignominieuse ou humaine ?»[59].
L'analyste, loin de la position passive, voire mortifiée et mortifiante, dans laquelle il a pu se complaire à une certaine époque, sait aujourd'hui qu'il a à s'impliquer, à y mettre de son corps, pour soutenir le sujet à la recherche d'une solution singulière au trou sur lequel il est posé. Mais l'analyste lacanien ne reste pas non plus enfermé dans le silence de son cabinet, dans une tour d'ivoire ; il est actif, présent et aussi de plus en plus connecté avec la cité. Si le discours qu'il soutient le confronte à la solitude, il en sort pour

---

[57] Lacan J., « La psychanalyse, raison d'un échec », *Autres Ecrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 349.
[58] Laurent E., « Nouvelles incarnations du désir de démocratie en Europe (II) », *Lacan Quotidien* N°747.
[59] Mnouchkine A., *L'art du présent*, Paris, 2005, pp. 73-74.

s'enseigner et s'exposer dans des colloques et congrès. Il tisse un réseau d'institutions où une clinique du sujet peut se pratiquer, sans avoir à se soumettre aux diktats ou aux « recommandations » d'un Autre tout puissant : je fais référence à la création des CPCT et autres institutions de psychanalyse appliquée, mais aussi à la reconquête du Champ freudien, en particulier sous l'impulsion de Judith Miller, et aussi aux efforts de formation et de transmission dans des pays qui s'ouvrent à la psychanalyse – c'est le travail de la New Lacanian School (NLS).

Récemment, « chez nous » (pour reprendre le titre d'un film de Lucas Belvaux), en France, le risque d'un retour au pouvoir des néo-fascistes a déterminé un acte : celui pour notre École, de prendre publiquement parti lors de l'élection présidentielle, ce qui, a dit J.-A. Miller « n'avait jamais été fait dans l'histoire de la psychanalyse ». Ce fût, dit-il, « un acte en tant qu'Ecole-sujet » (il parle aussi de « la passe de cette Ecole-sujet »[60]). C'est pourquoi il a parlé d'année zéro, de même que la fondation de l'ECF en 1981 en fût une. Cet engagement, qui s'est traduit par la tenue de nombreux Forums dans toute la France, ce choix, J.-A. Miller l'a soutenu comme étant la position de l'hérétique *:* « Favoriser le choix au quotidien, c'est notre politique »[61], et J.-A. Miller de rappeler que la position de Lacan lui-même était celle d'un hérétique par rapport à la doxa psychanalytique postfreudienne[62]. C'est une position qui s'oppose à la supposée « neutralité bienveillante » de l'analyste (qui était la traduction par Strachey du signifiant *indifferenz,* utilisé par Freud dans son texte « Observation sur l'amour de transfert »[63]), elle est en fait une « attention égale » ; Miller précise que l'analyste « n'est pas indifférent » parce qu'il a une éthique.

---

[60] Miller J.-A., Cours de psychanalyse, 24 juin 2017, visible sur Lacan TV https://www.lacan-tv.fr/videos_categories/les-cours-de-jacques-alain-miller/

[61] Miller J.-A., *Éloge des hérétiques*, *op.cit*.

[62] Laurent E., « Lacan, hérétique », *La cause freudienne* N°79, pp. 197-204.

[63] Freud S., « Observations sur l'amour de transfert » (1915)*, La technique analytique*, Paris, PUF, 1999.

8. Une pratique qui s'oriente d'une École

La création par Lacan d'une École de psychanalyse, d'abord l'EFP en 1964, puis l'Ecole de la Cause freudienne (ECF) en 1981, avait pour mot d'ordre de restaurer la vérité freudienne et le retour à la clinique. Cet acte était la conséquence logique de sa dénonciation de la priorité accordée à l'imaginaire, tant dans la conduite des cures que dans la formation des analystes ; la passe, par sa proposition dite d'octobre 1967, fut une réponse à la crise de la formation des analystes, et le cartel une réponse aux effets imaginaires du travail en groupe, effets imaginaires qui ont longtemps aussi prévalus dans le fonctionnement de l'institution analytique, minée par les effets de prestance et de maitrise.

Pour conclure, je vous propose qu'à l'heure où les docteurs Knock prospèrent en prétendant « faire le bien » du genre humain, notre pratique, que nous voulons éclairée, ne cède pas sur ce que chaque sujet a d'incomparable, et sur l'éthique du bien-dire.

François Bony

L'invention de la psychose « ordinaire » et ses conséquences

Historique : De l'invention d'un terme, à la naissance d'une catégorie clinique

« Psychose ordinaire » est un terme et non un concept ; J.-A. Miller nous dit en 2008 : « j'ai inventé un mot, pas un concept […] terme donc qui désigne une catégorie davantage épistémique qu'objective »[1]. « La psychose ordinaire n'a pas de définition rigide. Tout le monde est le bienvenu pour donner son sentiment et sa définition de la psychose ordinaire »[2].

Dans *La convention d'Antibes* (1998), J.-A. Miller raconte que lorsqu'il était sur la Croisette, l'un de ses éminents collègues parlait d'une patiente « un peu psychotique ». Si J.-A. Miller nous transmet cela, c'est parce que, dit-il, nous sommes dans la pratique « condamnés à la pensée approximative »[3]. Et c'est justement parce que nous sommes condamnés à cette pensée dans la pratique qu'il faut, nous dit-il encore, « maintenir notre postulation vers le mathème, durcir notre connaissance »[4].

Miller s'est interrogé sur le titre à donner à *La convention d'Antibes* ; les cas y étaient ordonnés par les syntagmes : néo-déclenchement, néo-conversion, néo-transfert – avec comme sous-titre : la manœuvre du transfert dans les néo-psychoses. Ce terme de néo-psychose ne lui plaisant pas, « tout s'est simplifié lors des échanges pour laisser place à un titre unique : la psychose ordinaire »[5] par

---

[1] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto* 94-95, Ecole de la Cause freudienne en Belgique, 2009, p. 41.

[2] Miller J.-A., « La psychose ordinaire, une catégorie épistémique », *Hebdo-blog* N°109.http://www.hebdo-blog.fr/la-psychose-ordinaire-une-categorie-epistemique1/

[3] Miller J.-A., *La Psychose ordinaire : La convention d'Antibes*, Le Paon, IRMA, AGALMA-Le Seuil, 1999, p. 233, et « Psychose ordinaire et clinique floue »,*Ornicar ? Digital*.

[4] Miller J.-A., « Psychose ordinaire et clinique floue », *op.cit.*

[5] Miller J.-A., Préface à *La Psychose ordinaire : La convention d'Antibes*, *op.cit.,* p. 7.

opposition à la psychose extraordinaire d'un Schreber. Il s'agit donc d'une invention lors d'une conversation.
Invention qui fait référence aux conversations précédentes : d'un côté, donc, la psychose bruyante qui « casse la baraque », qui saute aux yeux pourrait-on dire, de l'autre des « psychotiques plus modestes, qui peuvent réserver des surprises (*Conciliabule d'Angers*) mais qui, on le voit, peuvent se fondre dans une sorte de moyenne »[6]. Ils ne sont donc pas si rares que ça et, d'une certaine façon, ces « inclassables » (*Conversation d'Arcachon* – cas rares et inclassables) vont venir se ranger sous ce terme de psychose ordinaire. Terme qui vient désigner : « La psychose compensée, la psychose supplémentée, la psychose non-déclenchée, la psychose médiquée, la psychose en thérapie, la psychose en analyse, la psychose qui évolue, la psychose sinthomée »[7]. J.-A. Miller fait ensuite référence à Joyce dont, dit-il, la psychose est « discrète » contrairement à l'œuvre. C'est ce même terme " discret" que l'on retrouve dans le titre du congrès de la NLS : *Signes discrets dans les psychoses ordinaires*[8]. « Qu'essaie-t-on d'épingler en parlant de psychose ordinaire ? », s'interroge à ce propos J.-A. Miller, et il poursuit « c'est-à-dire quand la psychose ne va pas de soi et […] quand cela n'a ni la signature de la névrose, ni la stabilité, ni la constance, ni la répétition de la névrose »[9].
Donc, d'abord, deux diagnostics négatifs : nous ne sommes ni dans la psychose extraordinaire, ni dans la névrose. Alors, vous « devez rechercher de tous petits indices […] qui vous orientent vers ce que Lacan appelle « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet »[10] »[11] nous y reviendrons.

---

[6] Miller J.-A., *La Psychose ordinaire* : *La convention d'Antibes*, *op.cit.*, p. 230.
[7] *Ibid.* Notons ici que dans l'article d'*Ornicar ? Digital*, les psychoses médiquée, en thérapie et en analyse ont disparu de la liste.
[8] Collectif, « Signes discrets dans les psychoses ordinaires », Congrès de la NLS, Dublin, 2 et 3 juillet 2016, EFP, *Mental* N°35, Janvier 2007.
[9] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.*, p. 44.
[10] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.
[11] Miller J.-A., « *Effet retour sur la psychose ordinaire* », *op.cit.*, p. 44-45.

Avant d'être un levier, les psychoses ordinaires se sont donc présentées comme une zone d'ombre[12]. Cas, donc, plus ou moins rares, dont la fréquence augmentait et qui ne paraissaient entrer ni dans l'une ni dans l'autre des catégories de la clinique binaire. Ces cas occupaient la zone frontière du binaire structural, en l'élargissant. Une zone d'ombre que J.-A. Miller – à la différence de la catégorie d'état limite ou *borderline* utilisée à l'IPA – a éclairée par le terme de « psychose ordinaire », l'ouvrant ainsi à la mise au travail.

La psychose ordinaire n'est donc pas, pour Miller, une nouvelle catégorie clinique, mais une « catégorie épistémique »[13]. Les psychoses ordinaires, d'emblée, ne se laissent pas circonscrire. Pour autant, elles ne se situent pas dans un *no man's land* ; ce sont bien des psychoses (pas des "états limites") « et à les situer dans ce champ, tout l'ensemble s'en trouve interrogé »[14]. Dix ans après, J.-A. Miller nous dit qu'il a ressenti en 1998 l'urgence d'inventer ce syntagme pour esquiver la rigidité d'une clinique binaire névrose ou psychose[15].
Syntagme qui est, en 2016, selon Miquel Bassols, « devenu un concept clinique établi, un concept d'une énorme effectivité »[16]. Une catégorie qui est presque devenue l'« ordinaire » de notre pratique. En effet, à partir de ce terme, J.-A. Miller « a proposé, une nouvelle élaboration clinique et théorique, à partir du constat que ces cas, n'étaient pas si rare que ça mais au contraire très fréquents »[17].

Voilà, j'ai donc choisi la psychose ordinaire comme thème car, par l'intermédiaire de cette catégorie épistémique, elle participe de l'éclairage d'une zone d'ombre et permet d'affiner la clinique. C'est, d'autre part, un thème d'actualité puisque vous savez que ce thème a

---

[12] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.*, p. 40-51.
[13] Miller J.-A., « La psychose ordinaire, une catégorie épistémique », *op.cit.*
[14] Aromi A., Esqué X., « Les Psychoses Ordinaires et les Autres, sous transfert », *Dedalus* 01, *https://congresoamp2018.com/fr/textos-del-tema/presentacion-tema/*
[15] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.*, p. 41.
[16] Bassols M., « Psychose, ordonnées sous transfert », *Mental* N°35, p. 43 et https://congresoamp2018.com/fr/textos/psicosis-ordenadas-transferencia/
[17] Brousse M.-H., « La psychose ordinaire à la lumière de la théorie lacanienne du discours », *Quarto* 94-95, Ecole de la Cause freudienne en Belgique, 2009, p.10.

fait l'objet de l'avant-dernier congrès de la NLS (2016) *Signes discrets dans les psychoses ordinaires*, et que le prochain congrès de l'AMP s'intitulera : *Les psychoses ordinaires et les autres, sous transfert*.
Ce syntagme "psychose ordinaire" nous montre aussi que la clinique ne doit pas ignorer l'époque où elle s'inscrit. Car la psychanalyse « change de fait, en dépit de notre accrochage à des mots et à des schèmes anciens. C'est un effort continué que de rester au plus près de l'expérience pour la dire, sans s'écraser sur le mur du langage »[18].

De la rigidité de la clinique structurale binaire, à la souplesse du « Tout le monde délire » et du nouage

Nous sommes partagés entre deux points de vue contrastés qui ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. « Si nous mettons l'accent, par exemple, sur la clinique continuiste, il s'avère impossible de la définir et de la situer sans tenir compte – et sans repenser depuis une perspective actuelle – des discontinuités qu'en son temps la théorie considéra comme décisives, devenant ainsi l'essence même de ce que nous pouvons appeler de façon approximative la doctrine classique de la psychose »[19], précise E. Berenguer dans sa Préface au dernier Scilicet.
Du côté de la discontinuité, il y a une frontière tranchée entre névrose et psychose qui part de l'idée d'un Autre préalable, vis-à-vis duquel le sujet a à trouver son inscription. Du côté de la continuité, on part d'un « tous égaux dans la condition humaine. Le psychotique n'est pas une exception, et le normal n'en est pas une non plus. Cette égalité, Lacan l'a accentuée lorsqu'il était existentialiste, dans ses « Propos sur la causalité psychique », en rappelant au psychiatre qu'il n'est pas d'essence différente du fou, puis à la fin de son enseignement »[20].

---

[18] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *Scilicet*, *Le corps parlant, Sur l'inconscient au XXIe siècle,* Paris, Coll. rue Huysmans, 2016, p. 28.
[19] Berenguer E., « Le mot qui manque », Préface, Scilicet : https://congresoamp2018.com/fr/el-tema/scilicet/
[20] Miller J.-A., *La Psychose ordinaire* : *La convention d'Antibes*, *op.cit.*, p.231

1) Les conséquences théoriques de l'invention du terme de psychose ordinaire ne seront pas les mêmes si l'on se situe dans la logique de la discontinuité ou dans celle de la continuité.

– Dans le registre de la discontinuité, cela conduit à un affinage du concept de névrose. C'est-à-dire que, pour dire c'est une névrose, il faudra certains critères du type : une relation au Nom-du-Père et non pas à un Nom-du-Père ; des preuves d'un rapport à la castration, à l'impuissance et à l'impossibilité[21]. La psychanalyse s'est soutenue longtemps d'une clinique structurale qui permettait de répartir les cas en deux champs différenciés : la névrose et la psychose. La coupure de cette clinique était nette. La présence ou l'absence du signifiant du Nom-du-Père au lieu de l'Autre[22], traçait la ligne de partage des eaux : d'un côté les uns, de l'autre côté les autres. La primauté du symbolique octroyait au signifiant le pouvoir de la différence et de l'ordonnancement.

– Dans « un autre registre, on est conduit à une *généralisation du concept de psychose* »[23]. J.-A. Miller nous indique que c'est là la direction suivie par Lacan. C'est, d'une certaine façon, « la psychose comme statut originel » avec des solutions plus ou moins névrotiques ou pas. C'est-à-dire que tout humain part du statut d'*infans*, où prédomine l'expérience d'un corps désuni entièrement soumis aux forces pulsionnelles et aux significations hors sens. Monde où le moi du sujet et l'Autre sont peu distincts ; monde sans loi qui sera ordonné (ou non) par la métaphore paternelle ; monde que le sujet d'une certaine façon « retrouve » après le déclenchement d'une psychose typique.
À partir de ce statut originel, chacun a sa façon originale, singulière, de faire sens, d'ordonner ce chaos qu'est le réel. Chez Lacan c'est la métaphore paternelle qui amène la signification phallique ; l'opérateur en est le Nom-du-Père. Mais la « généralisation du concept de psychose signifie qu'il n'y a pas de vrai Nom-du-Père. Le Nom-du-

[21] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », op.cit., p. 47.
[22] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op.cit*.
[23] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.*, p. 47

Père est toujours un prédicat […] C'est toujours un élément spécifique parmi d'autres qui, pour un sujet spécifique, fonctionne comme un Nom-du-Père. Donc, si vous dites cela vous effacez la différence de la névrose d'avec la psychose »[24], dit J.-A. Miller. C'est une perspective en accord avec le « tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant », précise-t-il. À partir du : « tout le monde délire », on est certes dans une moins grande ségrégation que dans la clinique binaire (puisque l'on part d'un "tout le monde"). J.-A. Miller nous dit que sa création langagière, la création de ce terme de psychose ordinaire, est extraite de ce temps-là. Temps où l'on s'aperçoit que la grande xénopathie de l'automatisme mental d'un de Clérambault n'est autre que le fait de structure qui veut que toute parole se forme dans l'Autre. « La question n'est plus dès lors « qu'est-ce qu'un fou ? » mais comment ne pas être fou ? »[25]. Temps où, comme le précise P. Skriabine, « si la psychose est notre statut originel, chaque sujet, un par un, n'a d'autre choix que d'inventer sa propre solution »[26]. Psychose du temps où le Nom-du-Père est toujours un prédicat spécifique pour un sujet, où il n'y a pas **Le** Nom-du-Père.

« Tout le monde délire » veut dire que « tout le monde est dans une réalité qui est une construction métaphorique »[27], comme l'énonce M.-H. Brousse. « Tout le monde délire », « sauf l'autiste », a-t-elle précisé lors de notre dernier colloque. Cela s'appuie sur la clinique des discours et l'on voit que la ségrégation entre névrose et psychose est rapidement rétablie par la manière de se défendre du réel. On voit que c'est aussi un temps où l'Autre n'est pas préalable, il n'existe pas et doit être élaboré à partir du Un.

On s'intéressera donc ici à la façon de faire sens d'un sujet. On se posera la question du S_1 qui permet la lecture de son texte. Il s'agit d'isoler « de saisir la manière particulière, insolite [Qu'un sujet a] de

---

[24] *Ibid.*

[25] Miller J.-A., « Enseignements de la présentation de malade », *Ornicar ?* N°10, p. 21.

[26] Skriabine P., « La psychose ordinaire du point de vue borroméen », *Quarto* 94-95, p. 18.

[27] Entretien de Marie-Hélène Brousse avec Jean-Daniel Matet pour *Les formes contemporaines des délires,* UFORCA - PIDF, https://www.youtube.com/watch?v=uYWVpqwC8Eg

donner sens aux choses, de redonner toujours le même sens aux choses, de donner sens à la répétition dans sa vie »[28]. J.-C. Maleval note bien que « le S_1 qui est au principe du symptôme névrotique ne possède pas les mêmes propriétés que celui du sinthome d'un psychotique ordinaire tel que Joyce »[29]. En effet, Joyce est désabonné de l'inconscient, son sinthome relève de l'Un – du S_1 tout seul, non articulé à un S_2 qui permettrait des effets métaphoriques interprétables. C'est ainsi que la forclusion du Nom-du-Père, nous dit J.-A. Miller, peut se traduire par « la forclusion de ce S_2 qui permet au névrosé de tout déchiffrer sans perplexité »[30]. On peut ajouter que dans une version paranoïaque, c'est un S.D, un signifiant délirant qui permet une métaphore délirante. « La métaphore délirante aussi bien que l'identification qui soutient le sujet psychotique avant le déclenchement, sont autant de versions du Nom-du-Père non standard »[31], précise Dominique Laurent.

On voit bien que la discontinuité est rétablie, mais ce n'est pas encore la clinique du nœud borroméen. Miller parle d'ailleurs de « *Compensatory make-believe* du Nom-du-Père »[32], pour bien marquer la différence entre névrose et psychose ordinaire.

Névrose	Psychose	Psychose ordinaire
NdP	P_0	Compensatory Make-believe

J.-A. Miller nous dit aussi : « je réussis à avoir une clinique binaire, une clinique ternaire, et une clinique unitaire. Tout en un ! Comme la sainte Trinité »[33]. Trinité qui n'est pas encore tout à fait celle du nœud borroméen, puisqu'elle s'appuie sur les discours, mais qui en constitue les prémices. Nous le verrons, les signes cliniques de la psychose ordinaire peuvent se décliner sur un mode borroméen.

---

[28] *Ibid.* p. 44.

[29] Maleval J.-C., « Discontinuité-Continuité », *PAPERS* 3 https://congresoamp2018.com/fr/papers/papers-no-3-traduit/

[30] Miller J.-A., « L'invention du délire », *La Cause freudienne* N°70, décembre 2008, p. 92.

[31] Laurent D., « Les nouvelles normes et l'ordinaire de la psychose », *PAPERS* 2 https://congresoamp2018.com/fr/papers/papers-no-2-traduit/

[32] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.*, p. 48.

[33] *Ibid.*

2) Parmi les causes, plus que les conséquences, de l'invention de cette catégorie, on peut dire avec Anna Aromi que « le Nom-du-Père « s'*ordinarise* » ». « Le père se fait ordinaire lorsqu'il est un rafistolage parmi d'autres possibles. Lacan avait déjà éclairé le chemin quand il présenta le père père-versement orienté, c'est-à-dire en tant qu'il vient affronter la mère en tant que femme. Si le père de la tradition perd de son hégémonie, c'est qu'il ne parvient pas à traiter cette jouissance, féminine. Cette jouissance fait que tout le symbolique se « *semblantise* » […] puisqu'il révèle sa limite à traiter le Réel »[34].
Sur son chemin vers le réel Lacan, dans *Encore*, a découvert que pas toute la jouissance ne se laisse *négativer* par la signification phallique. La psychanalyse devait se passer du père, en tant qu'opérateur unique, pour répondre aux défis d'une *praxis* qui se doit de cerner le réel, qui s'oriente du réel. Avec la pluralisation des Noms-du-Père d'abord, puis par la considération de solutions singulières ouvertes avec *Joyce le sinthome*, la fonction du Nom-du-Père perdait son exclusivité comme traitement de la jouissance et devait s'inclure à titre de symptôme, dans une perspective plus large. S'en passer n'empêche donc pas de s'en servir. À partir de là, le point de départ est redéfini : dorénavant la névrose sera relue à partir de la psychose et non l'inverse.

Alors, la forclusion se généralise : forclusion du signifiant de La femme pour tout être parlant, forclusion restreinte du signifiant du Nom-du-Père pour la psychose. À chacun sa forclusion, à chacun sa solution, de solution unique il n'y a pas. Ce qu'il y a, c'est la clinique du *sinthome* généralisé. D'où l'ironie de Lacan : « tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant »[35], ce qui ne signifie pas que nous soyons tous psychotiques, mais que « tous nos discours sont une défense

---

[34] Aromi A., « Anatomie du titre pour un congrès », *Dedalus* 06 : https://congresoamp2018.com/fr/textos-del-tema/las-psicosis-ordinarias-las-otras-transferencia-anatomia-del-titulo-congreso/

[35] Lacan J., « Transfert à Saint-Denis ? - Journal d'Ornicar ? - Lacan pour Vincennes ! » *Ornicar ?* N°17-18, 1979, p. 278.

contre le réel »[36]. Ce qui veut dire aussi que choisir pour guide la singularité de réponses *sinthomatiques*, ne nous dispense pas de préciser la différence entre névrose et psychose.
Il convient de préciser avec Anna Aromi et Xavier Esqué que « les psychoses ordinaires ne dissolvent pas le champ de la névrose mais d'une certaine façon le résolvent, puisqu'elles dégagent la névrose de toute prétendue équivalence avec l'idée de "normalité".

3) « L'idée de normalité n'est plus soutenable dès lors que la norme phallique perd son hégémonie traditionnelle, en se trouvant incluse comme une solution parmi d'autres pour orienter la jouissance »[37].
En effet, dans le tout premier temps de l'enseignement de Lacan, temps de la binarité névrose / psychose, on peut faire une différence nette entre la psychose et le "normal". Le "normal" incluant, si l'on veut, "névrose ordinaire" et la "névrose normale", bien que Lacan n'ait jamais fait lui-même référence à cette idée de normal, la tordant plutôt du côté de la « norme mâle ». C'est le complexe d'œdipe qui est la connexion entre normalité et névrose.
Dans le second temps de l'enseignement de Lacan, on enlève la discontinuité (tout en la maintenant, mais d'une autre façon). La psychose, comme le normal, la névrose normale, deviennent des variations de la situation humaine, de la position du *parlêtre*.

4) La psychose ordinaire est la psychose qui fait suite à la montée au zénith social de l'objet α et au déclin des idéaux. La déchéance du Nom-du-Père de sa place d'unique signifiant organisateur, s'accompagne de son retour dans le réel sous la forme des normes sociales, sous la forme du consensus.
Si bien que les psychotiques modernes, les psychotiques ordinaires, ceux de notre temps, ne se vouent plus à incarner eux-même la fonction d'exception qui manque à l'ordre symbolique, à « devenir

---

[36] Miller, J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne* N°23, février 1993, Paris, Navarin Seuil, p. 7.
[37] Aromi A., Esqué X., « Les Psychoses Ordinaires et les Autres, sous transfert », *op.cit.*

extraordinaires », comme l'a très bien remarqué M-H. Brousse[38]. Bien au contraire, ils se moulent dans une fonction de la façon la plus « normative » possible (le « nommer-à »). « Quand nous parlons de psychose ordinaire, il s'agit de comportement super social. Il s'agit d'une soumission absolue, métonymique bien sûr et non métaphorique, aux usages communs à la banalité tels qu'ils sont définis par la médiane de la courbe. Les statistiques ne sont plus envisagées dans le cadre de la probabilité, mais prennent valeur de certitude »[39].
C'est « l'adaptation de la psychose au temps où le Père, l'exception, a été remplacé par le nombre. Psychose du nombre et non du nom »[40]. Car, si la psychanalyse change, nous dit J.-A. Miller, c'est qu'elle « doit prendre en compte un autre ordre symbolique et un autre réel que ceux sur lesquels elle s'était établie »[41]. Il ajoute que : « La mutation majeure qui a touché l'ordre symbolique au XXIème siècle, c'est qu'il est désormais très largement conçu comme une articulation de semblants. Les catégories traditionnelles organisant l'existence passent au rang de simples constructions sociales, vouées à la déconstruction »[42]. Le rôle de la psychanalyse dans cette déconstruction ne semble d'ailleurs pas négligeable.

5) Dans la pratique, « il s'agit toujours de trouver l'étrangeté du trait clinique dans son détail le plus singulier »[43]. C'est « une clinique constituée de traits discrets, […] si subtiles qu'ils disparaissent aux yeux de tous et apparaissent dans la singularité de chaque cas, à chaque fois de manière différente »[44]. « La psychose ordinaire n'est (donc) pas une catégorie clinique homogène, son champ n'est pas

---

[38] Brousse M.-H., « La psychose ordinaire à la lumière de la théorie lacanienne du discours », *op.cit.*, p. 12.
[39] *Ibid.* p.13.
[40] *Ibid.* p.14.
[41] Miller J.-A., *L'Inconscient et le corps parlant*, http://www.wapol.org/fr/articulos/Template.asp?intTipoPagina=4&intPublicacion=13&intEdicion=9&intIdiomaPublicacion=5&intArticulo=2742&intIdiomaArticulo=5
[42] *Ibid.*
[43] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.*
[44] *Ibid.* p. 45.

cernable avec précision »[45]. D'une certaine façon, la psychose ordinaire semble « manquer de manifestations, de symptôme, de délire […] beaucoup de ces sujets ont la normalité comme symptôme »[46], nous indique J-P. Klotz.

Miller lui, au point où nous l'avions laissé, nous précisait avoir à rechercher « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet »[47]. La première fois que cette expression est utilisée, c'est dans la « Question préliminaire… ». Lorsqu'Un père est appelé en opposition symbolique, dans la psychose, du fait de la forclusion du signifiant du Nom-du-Père, il y a dans l'Autre « un pur et simple trou, lequel par la carence de l'effet métaphorique provoquera un trou correspondant à la place de la signification phallique […] Il est clair qu'il s'agit là d'un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet »[48], dit Lacan. Ce désordre, véritable indice diagnostique, affecte le sentiment de la vie en tant qu'effet de la non-inscription de la signification phallique. Dans les psychoses déclenchées, ce désordre est évident ; mais qu'en est-il dans les psychoses ordinaires ? Il s'agit d'une clinique fine, d'un tissage subtil, qui tient compte de la tonalité et de la gradation, orientée vers la recherche des effets de la forclusion. Il s'agit de rechercher des « signes discrets »[49]. Ce désordre est à rechercher au niveau de ce que J.-A. Miller définit comme « trois sortes d'externalités : l'externalité sociale, corporelle et subjective »[50].

---

[45] Maleval, J.-C., « Phénomènes élémentaires et signes discrets dans la psychose ordinaire », *Rivages* N°24, Bulletin de l'ACF-ECA, Oct.2017, p.120.
[46] Klotz J.-P., « Psychose ordinaire et symptômes modernes », *Quarto* 94-95, Ecole de la Cause freudienne en Belgique, 2009, p. 75.
[47] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op.cit*. p. 558.
[48] *Ibid.*
[49] Collectif, « Signes discrets dans les psychoses ordinaires », *op.cit.*
[50] Miller, J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.*, p. 45.

- **L'externalité sociale :**

La question est de savoir si l'identification d'un sujet avec une fonction sociale lui confère une place, un soutien ; ce peut être, par exemple, une identification professionnelle. J.-A. Miller précise que : « le plus clair des indices se trouve dans la relation négative que le sujet a à son identification sociale. Quand vous devez admettre que le sujet est incapable de conquérir sa place au soleil, d'assumer sa fonction sociale. Quand vous observez une détresse mystérieuse, une impuissance dans la relation à cette fonction. Quand le sujet ne s'ajuste pas, non pas dans le sens de la rébellion hystérique ou à la façon autonome de l'obsessionnel, mais lorsqu'il y a une sorte de fossé qui constitue mystérieusement une barrière invisible. Quand vous observez ce que j'appelle un débranchement, une déconnection »[51]. Ce fossé, cette barrière invisible nous la repérons fréquemment dans la clinique. Si un sujet se trouve dans une identification sociale négative ou, à l'inverse, bien trop intense, c'est-à-dire s'il surinvestit son travail, ce peut être l'indice d'une psychose ordinaire. La perte de ce travail peut d'ailleurs être un facteur de déclenchement, car cette position sociale faisait fonction de Nom-du-Père qu'il n'y a pas. On retrouve là toute la problématique du "nommer-à".

- **La seconde externalité est l'externalité corporelle :**

Comme le dit Lacan « nous ne sommes pas un corps, nous avons un corps ». Cela situe le corps comme Autre pour le sujet, clairement repérable dans l'hystérie où « le corps n'en fait qu'à sa tête », mais aussi dans le corps mâle ou tout du moins dans une partie… Miller souligne que la différence d'avec les névroses réside dans le fait que « dans la psychose ordinaire il faut qu'il y ait quelque chose de plus, un décalage. Le désordre le plus intime c'est cette brèche dans laquelle le corps se défait et où le sujet est amené à s'inventer des liens artificiels pour se réapproprier son corps, pour « serrer » son corps à lui-même »[52].

---

[51] *Ibid.*

[52] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.*, p. 46

Dans l'hystérie, les phénomènes corporels sont limités par la castration et les limites qu'impose la névrose, « […] alors que l'on sent l'infini dans la faille présente dans le rapport du psychotique ordinaire à son corps »[53].

- **La troisième externalité est l'externalité subjective.**

« Le plus souvent cela se repère dans l'expérience du vide, de la vacuité, du vague chez le psychotique ordinaire. Nous pouvons les rencontrer dans divers cas de névroses, mais dans la psychose ordinaire, on cherche un indice du vide ou du vague d'une nature non dialectique. Il y a une fixité spéciale de cet indice […] Nous devons aussi rechercher la fixité de l'identification avec l'objet α comme déchet. L'identification n'est pas symbolique, mais bien réelle parce qu'elle ne passe pas par la métaphore […] Je dis que c'est une identification réelle, car le sujet va dans la même direction de réaliser le déchet sur sa personne »[54]. C'est ainsi que lorsque ces sujets se réfèrent à leur histoire, ils adoptent souvent « un discours marqué par la vacuité, s'appuyant sur quelques bouts de phrase plus ou moins coagulés pour évoquer leur passé […], mais ce que l'on y relève le plus souvent avec netteté est l'absence d'implication subjective »[55]. Ceci est lié au fait que le « Nom-du-Père est l'ancrage subjectif avec la structure du langage »[56], selon la belle formule de Hebe Tizio. On retrouve une clinique du désert, qui s'oppose à la clinique du désir de la névrose. Cette idée du vide rejoint celle du normal car, comme le fait remarquer Vicente Palomera, « quand on parle en termes de normal, comme lorsque l'on dit une personne normale, il y a quelque chose de vide »[57].

---

[53] *Ibid.*

[54] *Ibid.*

[55] Dessal G., cité par Blanco M.-F., *Dedalus* 05 « Le temps de la psychose ordinaire », https://congresoamp2018.com/fr/textos-del-tema/tiempo-la-psicosis-ordinaria/

[56] Tizio H., « La jouissance de lalangue et le discours », *Dedalus* 04 https://congresoamp2018.com/fr/textos-del-tema/goce-lalengua-discurso/

[57] Palomera V., cité par Blanco M.-F., *Dedalus* 05, « Le temps de la psychose ordinaire », *op.cit.*

Autre point important à souligner, dans la psychose ordinaire : « les identifications sont construites de bric et de broc »[58]. Ce sont des identifications dont le centre n'est ni solide ni clair.
Ces trois externalités – bien que J.-A. Miller indique qu'une quatrième aurait pu être exposée : l'externalité sexuelle, car on retrouve souvent, comme le note Dessal, « une relation labile (de ces sujets) avec leur identité sexuelle »[59] – nous fournissent un cadre dans lequel regrouper les particularités propres à la psychose ordinaire.

On voit que l'on peut décliner ces signes cliniques selon les modes de ratages du nœud, qui est la façon dont se décline la forclusion dans le dernier enseignement de Lacan. C'est ainsi que J.-C.. Maleval[60] nous invite à rechercher :
– Des indices de non-extraction de l'objet α (glissement du réel). Dont : « l'émergence d'une jouissance sans limite […] Les ébauches du pousse-à-la-femme […] une accumulation pathologique (souvent de déchets), une identification (réelle) à l'être rejeté, abandonné qui peut se rejouer dans le transfert, ou encore une confrontation à la volonté de jouissance de l'Autre ».
– Des indices de défaillances discrètes du capitonnage et d'inconsistance du sujet (glissement du symbolique) : notamment une histoire peu habitée, sans liens, le vide, le vague…
– Des indices de glissements et prise en masse de l'imaginaire : laisser-tomber du corps, émoussement affectif, phénomène de transitivisme, prévalence des identifications imaginaires que l'on retrouve dans le fonctionnement "as-if" ou la sur-identification.

6) Les psychoses ordinaires permettent d'autre part d'élargir l'éventail des solutions possibles au trou forclusif.
Dans les psychoses extraordinaires, nous avons sous forme de métaphore délirante la tentative de réparation du trou, quand celui-ci s'est déjà manifesté par un déclenchement comme irruption du réel.

---

[58] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op.cit.,* p. 47.
[59] Dessal G., cité par Blanco M.-F., *Dedalus* 05, « Le temps de la psychose ordinaire », *op.cit.*
[60] Maleval J.-C., « Phénomènes élémentaires et signes discrets dans la psychose ordinaire », *op.cit.*, p.123-152.

Au contraire, dans les psychoses ordinaires, les modalités de réparation se multiplient et se diversifient quand elles sont prises dans leur bizarrerie, avec leurs petites inventions, dans leur radicale singularité. Ces solutions singulières ont en commun la possibilité d'une autoréparation du trou, qui empêche ou diffère son éclatement manifeste. Les indices du trou de la forclusion peuvent être spectaculaires, explosifs, extraordinaires ; dans ce cas ils ne sont pas difficiles à reconnaître par le sujet et son entourage. Mais ils peuvent aussi être discrets, subtils, de sorte qu'ils passent facilement inaperçus du sujet lui-même, de son entourage et surtout du clinicien. Ce n'est que sous transfert que ces signes discrets, en tant que tels, peuvent être localisés.

Le déclenchement d'une psychose, dans la clinique structurale, est l'effet de la mauvaise rencontre avec Un-père qui apparaît « en opposition symbolique au sujet »[61], ce qui provoque un « déchaînement » du signifiant dans le réel[62]. Tandis que ce que l'on appelle les *néo déclenchements* sont ceux qu'on détecte à partir de quelques points de fuite indiquant de petits débranchements de l'Autre qui produisent une délocalisation de la jouissance. Le déclenchement, néo ou franc, est alors crucial comme indice du trou forclusif caractérisant toute psychose.

Dans la première partie de son enseignement, la position que Lacan propose à l'analyste, pour les psychoses, est celle de « secrétaire de l'aliéné »[63]. Mais ce secrétaire ne se borne pas à prendre acte, puisqu'il doit chercher à arrêter la métonymie infinie, à mettre de la ponctuation, ainsi qu'à éviter la mauvaise rencontre du psychotique avec son Autre méchant. Il s'agit, d'autre part, de soutenir la recherche de l'ajustement qui a tenu le sujet jusqu'à l'irruption du trou, pour tenter de ravauder cette suppléance et, si possible, aider à en construire une version plus consistante.

Dans les psychoses ordinaires, le trou ne se manifeste que discrètement. C'est pourquoi le travail analytique consiste davantage

---

[61] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op.cit.*, p. 577.
[62] *Ibid.*, p. 583.
[63] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1975, p. 233.

à inviter le sujet à déplier ce qui fait problème, pour localiser avec lui des éléments pouvant faire agrafe, qui noueraient les trois consistances, afin qu'ils se détachent comme point de capiton et acquièrent du relief. Il s'agit de voir la construction faite de symbolique et d'imaginaire, le délire au sens où « tout le monde délire », que le sujet construit pour donner sens au Réel hors sens. Pour donner du sens à la jouissance qui traverse et fait vivre les corps sexués. Pour donner du sens à son existence. Il s'agit d'obtenir que les éléments importants de cette construction soient le plus disponibles possible pour le sujet, en suscitant leur usage et en l'accompagnant dans la mise au point de sa pragmatique.

La clinique de la psychose ordinaire est une clinique de connexions et de déconnections, ce n'est pas une clinique du conflit, ce pour quoi elle fait tendre vers la clinique des nœuds. Cette clinique « oriente la cure soit vers l'invention de suppléances, soit vers un soutien apporté à des modes de stabilisations fragilisés »[64]. La direction de la cure doit s'adapter à la diversité clinique de la psychose ordinaire. « Pour le sujet débranché du discours, la présence de l'analyste peut être le seul lien social qui le lie à l'humanité. Pour le sujet dont le corps ne cesse de se décomposer, l'analyste serait un miroir, un moyen de rassembler son corps. Pour le sujet qui souffre d'un excès de jouissance de l'objet (non détaché), la présence de l'analyste assure un dépositoire, une sorte d'organe supplémentaire qui permet de condenser la jouissance hors-corps. La liste peut-être encore prolongée. Il est possible que dans la psychose ordinaire, plus que dans toute autre catégorie, la fonction de l'analyste comme objet multifonctionnel est la plus appliquée »[65], nous dit Gil Caroz. Ici il ne s'agira donc pas d'épuiser le sens du symptôme comme dans la névrose, mais plutôt d'aider le sujet à consolider son sinthome ou à en créer un.

---

[64] Maleval J.-C., « Phénomènes élémentaires et signes discrets dans la psychose ordinaire », *op.cit.*, p.151.

[65] Caroz G., « Quelques remarques sur la direction de la cure dans la psychose ordinaire »*, Quarto* N°94-95, 2009, p. 59.

Cas Clinique

Nous empruntons ce cas à Gil Caroz qui l'a publié dans *Quarto* sous l'intitulé « Un sinthome à ne pas guérir »[66]. Il s'agit d'un universitaire qui va consulter l'analyste avec la crainte d'avoir le sida, ou une autre maladie grave dont il craint de contaminer sa femme et ses enfants. Cette crainte s'inscrivant dans un contexte plus général d'une crainte que « Quelque chose de mal risque de se passer prochainement ».

Son histoire est marquée par des attouchements sexuels qui lui ont été infligés régulièrement par un ami de ses parents, figure d'un père. Il isole un moment décisif dans son histoire : lorsqu'il a 7 ans, il énonce à ses parents, avoir le sentiment que son esprit s'est détaché de son corps. Ils ne l'ont pas pris au sérieux. Coupable de ne pas s'être opposé aux attouchements de l'ami de ses parents, il s'explique le fait de pouvoir les supporter par cette capacité de son esprit à quitter son corps. Il n'était pas dans son corps lorsque cela arrivait. Par ailleurs, il peut dire à l'analyste que ses craintes hypochondriaques d'avoir contracté le sida, bien qu'encombrantes, lui permettent « de nouer l'esprit au corps ». Depuis cette « déposition », les angoisses ont fortement diminué. Il a retrouvé une joie de vivre, un plaisir sexuel avec sa femme et une satisfaction dans son travail. Ceci sans qu'il soit débarrassé de la crainte d'être contaminé.

On voit donc là une analogie frappante entre l'absence de corps décrite par ce patient et le cas de Joyce lorsque, battu par ses amis, il ne ressent ni douleur ni colère, affects du corps. Comme chez Joyce, l'image du corps fout le camp, ici du fait de la jouissance forcée par les attouchements. En ce sens, la peur d'être contaminé est l'équivalent de l'écriture chez Joyce ; elle est donc un sinthome à respecter à ne pas vouloir éliminer. Il s'agit plutôt dans ce cas de concilier le sujet avec son sinthome. C'est ce que fait G. Caroz lors des conversations avec ce patient. Non seulement la jouissance inhérente à la « peur qu'il se passe quelque chose de grave » est déplacée et traitée dans la conversation en la ramenant aux faits liés au malaise dans la civilisation : guerres, violences, excès du capitalisme… qui, par ravinement, creuse des bords à la jouissance par l'usage répétitif de l'idée que « quelque chose de grave pourrait

[66] *Ibid.*, p. 56 et p. 59.

se passer prochainement », tout en respectant la peur de la contamination, le sinthome. Le sujet se demande d'ailleurs si ce résidu de souffrance est uniquement son lot ou si c'est une condition humaine pour ne pas avoir un bonheur sans faille ; il opte pour cette dernière solution.

L'une de mes patientes présentait un symptôme approchant : elle avait le sentiment d'avoir une maladie et de contaminer son entourage. D'ailleurs tout le monde toussait ou éternuait lorsqu'elle entrait dans une pièce. Le problème était qu'elle voulait aussi en convaincre la terre entière. Quelle ne fut donc pas sa déception lorsque son généraliste lui refusa une prise de sang qu'elle voulait faire analyser à l'Institut Pasteur ! On voit là qu'il s'agit d'un délire à bas bruit avec des phénomènes interprétatifs.
Le fait de lui énoncer la phrase de Georges Braque « les preuves fatiguent la vérité », l'apaisa et lui permit de conserver cette idée en toute discrétion sans risquer de se faire mettre à mal par la science.

Pour ne pas conclure, nous préciserons que ce fait, du symptôme-sinthome à ne pas guérir, donne à la psychose ordinaire « une importance spéciale pour une clinique de l'époque du symptôme comme solution »[67].

[67] Klotz J.-P., « Psychose ordinaire et symptômes modernes », *op.cit.*, p. 76.

Philippe De Georges

Aragon le vertige (entre symptôme et sinthome)

« Distinguons le symptôme et le cas. Il y a une typologie des symptômes, tandis que je proposerais, pour simplifier, de concevoir chaque cas comme un « inclassable ». Cela allégerait beaucoup la démarche du contrôle »[1].

I. Rappel

Je commence par revenir sur la position que j'ai choisie d'adopter à propos d'Aragon.

Il s'agit de prendre au sérieux l'invitation que Freud nous adresse, puis Lacan, de se laisser surprendre par le « cas », sans préjugé et dans le souci de sa singularité. Je tiens ainsi le fil de Lacan, nous prévenant que dans notre expérience nous rencontrerons des inclassables, et sa définition du désir de l'analyste comme visant la différence absolue. C'est de là que je m'autorise à élever le cas que j'ai retenu à la dignité d'un paradigme, comme nous y incitait Serge Cottet : s'attacher à « l'un » comme incomparable…

Se guider sur la singularité du sujet s'oppose à l'universel du « pour tous » et à la logique classificatoire. C'est ce souci qui avait conduit Jacques-Alain Miller à lancer le programme de recherche sur les cas rares dans la clinique. C'est aussi ce qui le justifie sans doute, dans son cours intitulé « Vie de Lacan », à parler des *affinités* paranoïaques de celui-ci. J'entends retenir ce terme d'affinité et m'en servir. Dans ce cours, il ne s'agit évidemment pas de diagnostiquer Lacan comme paranoïaque, mais de retenir l'idée qu'il avait sa pente de ce côté-là de la structure, qu'il avait la possibilité de l'être et qu'il a trouvé avec sa pratique analytique et son enseignement une solution

[1] « En ligne avec Jacques-Alain Miller », *La Cause du désir*, N°80, mars 2012, p. 13.

propre et réussie. C'est ce programme d'étude que j'applique au cas Aragon…

Il aurait pu être psychotique. La révélation du mensonge de ses origines ébranle indéniablement, dans une situation particulièrement critique de son existence (son départ à la guerre et le risque d'y mourir), ses assises symboliques et le support imaginaire de son narcissisme : un statut d'enfant-roi au cœur d'une tribu de femmes et auprès d'une mère hors-la-loi. La longue période qui s'ouvre alors, et surtout les 5 années qui correspondent à son entrée en littérature, pourraient être l'occasion d'une régression spéculaire. On pourrait en trouver des indices ou interpréter en ce sens ce qui se joue alors pour lui, et dans son œuvre, autour du miroir et dans des relations duelles sans issue. Nous choisirons de retenir la forme particulière de ce moment pour lui, qu'il exprime comme hantise du solipsisme. C'est l'absence d'Autre à laquelle il se confronte – qui se joue aussi bien dans ses rapports aux partenaires féminins en termes de sexe et d'amour, que dans ses rapports à toute forme de semblable qui ne renvoie jamais qu'à soi-même –, qui le conduit au terme de cette période à ce qu'il définit comme sa « fureur autolytique »[2]. Ce « Pas d'Autre » le mène directement au suicide. Celui-ci prend deux formes concrètes. La tentative de brûler son œuvre, et tout particulièrement le manuscrit du livre auquel il se consacre alors avec ardeur, la « Défense de l'infini ». Cet autodafé – mot que j'emploie à dessein, car il s'agit certainement en effet d'un sacrifice aux dieux obscurs – a lieu en septembre 1927 à Madrid. L'année suivante, il tente de se donner la mort dans une chambre discrète à Venise. Seule l'insistance d'un ami, qui s'inquiète et le cherche dans tous les établissements de la ville, permet de le sauver *in extremis*. Il n'aura de cesse alors de recommencer et de mettre à réalisation ce projet

[2] Aragon L., « La défense de l'infini », *Œuvres romanesques complètes*, Tome I, Gallimard, Pléiade, p. 566.

que n'interrompra que sa rencontre avec Elsa (« Celle sans qui je me serais tu »[3]).

II. L'enfer, c'est l'Autre

Cette période littérairement féconde, grâce et malgré Apollinaire, Breton et Drieu La Rochelle, est celle où il se heurte à l'Autre sous sa forme féminine : énigme de l'être féminin, de la féminité corporelle et de sa jouissance. Il aborde ce continent par les bordels et les amours difficiles, mais aussi et surtout par divers montages pervers instables et peu concluants. Il affirme en même temps un dandysme qui restera son style et en fait un séducteur tous azimuts, et un nihilisme politique qui flirte avec l'anarchisme et s'exprime dans toutes formes de provocations d'allure adolescente. Le contexte du groupe Dada et du surréalisme légitime et esthétise cette errance. Cette inspiration s'accompagne d'une quête de nature philosophique où sont remises en cause toutes les formes d'assignation et toutes les modalités de dualisme : vrai/faux, bien/mal, homme/femme, etc.

L'affect qui accompagne cette volonté, ou qui en résulte, s'exprime en termes de vertige. C'est le nom d'un éprouvé corporel qui traduit l'évanouissement des repères symboliques et c'est le nom de sa jouissance.

Cette longue période débouche sur une impasse subjective qui prend la forme du suicide. Survient alors le moment d'un effort créatif qui conduit Aragon à produire deux figures d'un Autre consistant, omnipotent et non barré : La femme, en la personne d'Elsa (Eyre de Lannux et Nancy Cunard n'ont pas tenu leurs promesses à cette place où elles étaient appelées), et le père féroce, en la personne de Staline et de son avatar proche, Maurice Thorez. Il est à noter que jusqu'à leurs morts, ces deux piliers resteront malgré tout des soutiens indéfectibles. Ces figures de l'Autre non castré sont des

[3] Aragon L., « Les cloches de Bâle », Dédicace, *Œuvres romanesques complètes*, Tome I, Gallimard, Pléiade.

mixtes de symbolique et d'imaginaire. Ils permettent, si nous acceptons de nous servir de la logique borroméenne de Lacan dans son dernier enseignement, de renouer symbolique et imaginaire, en mettant ces deux tores en continuité. Le prix de cette forgerie, de cette invention salutaire qui consiste à compléter l'Autre au lieu de prendre en compte ce qui lui manque – ce que Lacan représente par S(Ⱥ) – est un indéniable masochisme. C'est, si l'on veut, ce qui restera comme trace et comme séquelle de la pente au suicide (« Je suis le suicide vivant »).

Ainsi, « L'amour est à douleur » et le couple « un douloureux divorce ». Lorsque la tension est trop vive et que le partenaire lui fait reproche de ses fautes, Aragon n'a pas d'autre recours que de lui dire « Tue-moi ! ». L'expression de son attachement à l'idole féminine, « infinie », tyran sans loi et sans limite, se traduit par l'aveu de sa position dans l'affaire : « Que je m'écroule, bats-moi, effondre-moi. Je suis ta créature, ta victoire, bien mieux ma défaite ». Ou, parlant d'une de celle qu'il a vu surgir à Bagatelle comme une sorte de Dame blanche (Eyre de Lannux, compagne de Drieu, en 1925) : « J'étais son chien. C'est ma façon ».

Quant au petit père des peuples ou à son fils (du Peuple), sa fidélité indéfectible lui fera dire encore en octobre 1972, alors que le parti le prive de la revue littéraire qui est son enfant chéri : « Je crois au pouvoir de la douleur, de la blessure et du désespoir ».

Si nous revenons à cette période terrible de l'après-guerre, avant la rencontre d'Elsa et son passage à Autre chose, Aragon exprime ce qui a été alors pour lui la tentation des flammes et de l'incendie : « « Puisque rien n'avait le pouvoir de me retenir… /… c'est alors que tout me devint paille et bon pour l'allumette… /… Pendant cinq ans, j'ai joué le rôle de fer rouge. Le sentiment primordial de l'existence m'a tenu lieu cinq ans de but et de raison. Je ne demandais que ce

vertige qui est la sensation de s'étirer : Je suis vivant »[4]. C'est quelques lignes plus loin qu'il donne le fin mot de cette période, expliquant qu'il n'était pas question pour lui de se contenter d'expédients, ce qui le pousse au pire : « Je suis le suicide vivant ».
Ce temps, où s'éprouver en vie est l'enjeu d'une exaltation certaine, est celui où Aragon écrit des pages qui sont parmi les plus réussies de son œuvre. Ce sont des pages qui ne seront pour l'essentiel publiées de son vivant que sous forme anonyme ou pour quelques collectionneurs d'un public averti. Jusqu'au bout il niera être l'auteur de certaines, même si Pierre Daix, son biographe « ami » qu'il qualifie alors de traître, les lui attribuera officiellement en 1975. Elles témoignent de l'égarement sexuel et sont, pour certaines, un aveu fait à la femme aimée du moment (Nancy peut-être ou peut-être déjà Elsa). C'est « Le con d'Irène » et « L'instant », où l'on passe du blason du sexe féminin dans une version moderne de la poésie des troubadours, à la confession de pratiques clandestines dans la bouche d'ombre du métro parisien. C'est le mythe d'*Aurore aux doigts de rose*, image inversée de la déesse matinale chez Homère, c'est-à-dire l'éloge des « branleuses » furtives et le récit de ses pratiques de *frotteur*.

III. Le vertige pervers

Il faut ici prendre au sérieux l'hypothèse perverse. C'est celle que soutient Pierre Naveau, dans son bel ouvrage, *Ce qui de la rencontre s'écrit*[5]. On peut en effet entendre plus ou moins explicitement dans ses pages comment le sujet traque ce qu'il en est du sexe féminin, mais en restant toujours au bord et se défaussant de toutes les manières : par l'impuissance, l'éjaculation précoce, la masturbation clandestine et la fascination pour les soieries et les dessous. Le

[4] Aragon L., « La défense de l'infini », *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, La Pléiade, p. 565.
[5] Naveau P., *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Editions Michèle, 2014, p. 70.

fétichisme et la jouissance de l'âne sont ici ce que le texte esthétise en sublime tandis que le poète dépose aux pieds de l'idole féminine l'aveu complaisant de son indignité. On retrouve, en arrière-plan de la lecture que nous faisons à l'éclairage de la doctrine analytique, ce que Freud avait si précisément défini comme position fétichiste, avec l'arrêt au bord de la castration et son démenti. « Je sais bien, mais quand même »…

Le bord, ce sont les sous-vêtements et l'étoffe des robes, sans doute, auxquels le clandestin se frotte, se rassurant sur son érection : il a le phallus… Cette confirmation nous fait nous souvenir de ce qu'Aragon confiait aux surréalistes, à l'époque de leur grande enquête sur la sexualité, à savoir que ses érections étaient rarement complètes et peu satisfaisantes, mais qu'il n'en souffrait pas plus que de ne pas pouvoir porter un piano à bout de bras… On voit ici les indices de la fragilité de la signification phallique et de la précarité de l'investissement de l'organe par le sujet lui-même. On en voit le pendant dans tous les récits faits, où Louis se décrit violé dans un taxi par unetelle ou déshabillé à la sauvette par telle autre sur le pas d'une porte, sans qu'il ne puisse réagir. Freud nous mettrait sur la voie d'une position féminisée – ou en tout cas « passivée », comme il le dit pour Hans – où le fait d'être le phallus met dans l'impossibilité de l'avoir. Drieu, faisant allusion à l'expérience sexuelle qu'ils semblent avoir eue ensemble, dira avoir entrevu ce qu'il exècre chez Aragon : « cette chose femelle »[6]. Aragon brode donc sur le bord. Pierre Naveau cite ainsi : « Ô fente, fente humide et douce, cher abîme vertigineux… /… Nymphes aux bords des vasques, au cœur des eaux jaillissantes, nymphes dont l'incarnat se joue à la margelle d'ombre »[7]. On entend dans cette broderie délicate un écho des vers

[6] Daix P., *Aragon retrouvé*, Taillandier, 2015, p. 199.

[7] Aragon L., « La défense de l'infini », *Œuvres romanesques complètes*, Gallimard, La Pléiade, Tome I, p. 462 et 463.

de Mallarmé : « Ces nymphes, je les veux perpétuer. / Si clair, / Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air/ Assoupi de sommeils touffus »[8].
Les jeux troubles d'Aragon ne se limitent pas à ces expériences et ne s'y réduisent pas non plus. Outre les joies du bordel et les expériences cruelles et ironiques auxquelles il donne l'occasion, il peut faire confidence de la question brûlante qui sous-tend son excitation. Ainsi, dans « L'instant », dont la matière concerne sa passion pour une jouissance de contrebande dans la foule et la pénombre du métro : « J'aime à penser que la jouissance de la femme est à tout coup liée à quelque crime »[9]. Cela se traduit, selon lui, dans ce qu'exprime le visage de la femme en extase : l'horreur. Il dit surprendre cette vérité quand les passantes sortent des magasins et qu'elles ne le voient pas, lui qui est au milieu d'elles comme un voleur dont la nuit est complice et qui, comme un braconnier, se branle en attendant sa proie. « Le satin, les foulards, les voiles de soie m'attirent. Je sais comment un corps frémit sous le velours » ; c'est son savoir du « toucher, anonyme, occasionnel ». Il importe alors de maintenir l'incertitude (infini et vertige…), qui s'achève quand le foutre lui échappe. « Et vraiment alors, dit-il, c'est quelque chose en moi, qui n'est pas moi, qui a joui »[10]. Mais le mystère reste – dans cette jouissance de contrebande – de « ce que veut une femme »[11]. « L'énigme est le désir du sphinx ».
La scène, qui est subtilement décrite, n'est ainsi rien d'autre qu'un scénario de prédation. La « partenaire » involontaire est « comme privée de sentiment et de raison ». « Elle se laisse faire », comme si « la présence d'un homme eût été pour elle si surprenante et si

[8] Mallarmé S., « L'après-midi d'un faune », *Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, 1945, p. 50.
[9] Louis Aragon, « L'instant », *Œuvres romanesques complètes*, Tome I, Gallimard, Pléiade, page 635.
[10] *Ibid*., p. 638.
[11] *Ibid*., p. 640.

terrifiante que l'idée ne lui serait pas venue de résister un instant »[12]. Tandis que la proie stupéfiée est comme absente et sans regard, celui-ci surgit ailleurs : de loin, une autre femme est là, qui est par force le témoin de la scène. On ne sait pas ce qu'elle comprend de ce qui est en train de se produire, mais c'est dans son regard à la fois muet et lointain qu'Aragon saisit ce qui se passe : sa victime jouit, et les yeux qui observent sont eux-mêmes « déchirés de jouir ».

Ce scénario d'une femme qui jouit d'être la proie du frôleur sous le regard d'une autre, fait ainsi la démonstration de la thèse : la jouissance féminine est liée à un crime… La répartition des personnages et la distribution des rôles diffèrent grandement de ce qui se passe quand Aragon se fait, à son tour, la proie d'une femme maîtresse qui garde son sang-froid, mais le fantasme est le même, pivotant autour de la présence d'un tiers variable et de la commission d'un crime…

Solitude du fantasme et déploiement de celui-ci sous de multiples facettes, donc.

Si dans le chapitre cité de son livre *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Pierre Naveau met l'accent sur l'impossibilité de la rencontre avec l'Autre féminin sur et la dimension fétichiste des épisodes de frotteur, sa conclusion résonne fort à nos oreilles : « Dès lors que l'acte sexuel est à l'horizon, l'ombre inévitable qui se profile à son côté est celle de l'impuissance, de l'imposture et de la trahison »[13]. Il n'est pas dans le propos de cet ouvrage de préciser si le diagnostic de perversion, au sens de structure, est celui que retient l'auteur. Mais l'imposture semble ici le point crucial, parce qu'il fait écho à l'imposture du père et au mensonge généralisé de l'enfance d'Aragon.

---

[12] *Ibid.*, p. 641.

[13] Naveau P., *Ce qui de la rencontre s'écrit*, *op.cit*.

IV. Affinités et « sans pareil »

Au-delà des diagnostics que tel ou tel aspect évoque et permettrait de soutenir, et malgré les éléments de perversion évidents, que leur multiplicité et leur instabilité me font considérer comme des « traits »[14] de perversion et non comme les indices pathognomoniques d'une structure, j'ai donc choisi de faire l'hypothèse qu'on pouvait reconnaître à Aragon, par sa vie et son œuvre, le statut d'un cas aussi rare qu'inclassable, non résorbable dans nos catégories nosographiques.

Il faut sans doute revenir sur le terme d'affinité. Ce qui distingue les affinités d'un sujet, d'une pathologie avérée, c'est précisément que celle-ci ne survient pas. Pour le dire à la façon de Gide, le sujet suit sa pente, mais en montant ! Autrement dit : il y a réussite de l'invention, de la solution que le sujet met en place. Le sinthome tient.

En ce qui concerne Lacan, c'est ce qui résulte de son statut de maître fondateur d'une école de pensée. C'est ce qui lui fait dire que le réel, en tant que concept, est son invention ; qu'il est absent chez Freud et s'est « imposé » à lui – ce dont on peut discuter, puisque Lacan lui-même dit ailleurs que le réel, c'est le "ça" freudien. « Je le considère comme n'étant rien de plus que mon symptôme… /… on peut dire que le réel est ma réponse symptomatique ». C'est ici que la boucle se boucle, si je puis dire, puisque cette affirmation conduit Lacan à soutenir que ce qu'il dit, en fin de compte, « c'est aussi réduire toute invention au sinthome »[15].

Pour Aragon, au-delà du vertige, sa pente c'est l'autolyse. De la tentative de destruction de son livre à Madrid et de son suicide à Venise, il dit : « J'étais dans cette période de ma vie où si j'avais

---

[14] *Traits de perversion dans les structures cliniques*, Volume préparatoire aux VI° Rencontres Internationales du Champ freudien, Navarin, 1990.

[15] Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XXIII, *«* Le sinthome »*,* Le seuil, 2005, p. 132.

ralenti le pas, je serai tombé »[16]. D'où sa frénésie… À ce moment crucial, le suicide lui paraît être la seule réponse possible.
Sa solution et son sinthome, en quoi se résorbe le vertige, c'est son œuvre romanesque, poétique et politique. Le premier « vrai » texte d'Aragon évoque le « passage de l'opéra », soit la passe par l'œuvre… *Le paysan de Paris* fut un premier franchissement.

Ces solutions sinthomatiques sont d'un registre extraordinaire. Il ne peut décemment venir à l'idée de personne de parler de psychose ordinaire… C'est ce que souligne Jacques-Alain Miller dans son cours, lorsqu'il parle de la « paranoïa renoncée » de Lacan. « S'assumer comme une exception, c'était sa façon de renoncer à la paranoïa »[17]. Lacan s'affirme ainsi, aux derniers jours, comme celui qui peut dire : « Après une vie passée à être Autre malgré la loi »… La revendication d'un statut d'exception par Aragon est contemporaine de ses premières tentatives littéraires, lorsqu'il n'existe pas à se définir comme « un *personnage* hors-série ». Ce qui relève chez l'un comme chez l'autre de la sublimation – au sens de l'escabeau, sans doute –, fait que tout de la jouissance traitée ainsi n'est pas résorbée et subsiste. J'ai souligné chez Aragon ce qui lie sa touche masochiste à la vocation affirmée de se sacrifier dans sa chair pour l'idole, afin de la compléter. Peut-être peut-on dire que cette dimension s'estompe, mais pas totalement, lorsqu'après la mort d'Elsa Louis scandalise par ses relations homosexuelles affichées et son allure qualifiée de « folle ».
Enfin, nous proposons de retenir comme essentiel à toute la construction de l'œuvre d'Aragon, à l'invention de sa solution personnelle et à son style, le « mentir-vrai » dont il fait, tard, et l'aveu et la description. Il s'agit là de plus qu'une méthode : de la définition d'une restauration des tores de l'imaginaire et du symbolique, dans

[16] Aragon L., « La mise à mort ».
[17] Miller J.-A., *L'orientation lacanienne, «* Vie de Lacan », cours inédit, 17 mars 2010.

une continuité des deux qui rend impossible leur distinction. C'est ce raboutage original (ou cette épissure) qui permet à la structure de tenir, au sujet de se loger dans le monde et à son œuvre de s'accomplir.

Chantal Bonneau

Transfert et « Présence de l'analyste » à la lumière d'un cas clinique

Que sont devenus aujourd'hui les concepts fondamentaux que Freud, puis Lacan à sa suite, nous ont transmis ? Cette question que nous nous posons aujourd'hui est nécessaire car, un concept n'est pas figé dans le temps, il évolue et permet à l'analyste de rester en lien avec le monde dans lequel il tente, comme l'écrit Lacan, de rejoindre : « à son horizon la subjectivité de notre époque »[1].

Le transfert ou l'amour et le savoir en jeu

Si le signifiant du « transfert » est souvent employé, dans le champ de la psychanalyse il s'applique à une clinique particulière que Jacques-Alain Miller définit comme « une clinique -sous-transfert » selon l'énoncé suivant : « C.S.T., je donne ces trois lettres pour le colophon à mettre en bas de tout essai de clinique psychanalytique, pour ce qu'elles résument ce qui la distingue, d'être Clinique-Sous-Transfert »[2]. Il poursuit : « la clinique psychanalytique [...] ne peut être que le savoir du transfert, c'est-à-dire le savoir supposé – qui dans le cours de l'expérience, fonctionne comme vérité »[3].

Posons quelques points en partant de ce que Freud nous a donné comme repères. Pour Freud, le transfert s'instaure à partir d'une certaine disponibilité de l'énergie libidinale « en attente », dit-il. « Il s'agit d'un ensemble de sentiments, positifs et négatifs, qui répondent aux modes de relation de chaque analysant. Ils dépassent les caractéristiques propres de la personne de l'analyste et renvoient au plus profond des modes d'énamoration ou de rejet propres à

---

[1] Lacan J., « Fonction et champ de la Parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 321.

[2] Miller J.-A., « C.S.T. », *Ornicar ?*, N° 29, Paris, Navarin éditeur, 1984, p. 142.

[3] *Ibid*., p. 143.

l'analysant. Il ne s'agit pas seulement d'émotions mais du rapport au savoir inconscient »[4].

Freud distingue un double versant du transfert. Il y voit « le ressort le plus solide du travail analytique », mais aussi « l'arme la plus puissante de la résistance au traitement ». Sous ces deux formes, le transfert reste de nature libidinale. Pour Freud, tout le refoulé n'est pas remémoré et se répète dans la cure – le transfert est essentiellement une résistance à la cure analytique.

Avec Lacan, « le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient »[5]. Il ajoute au chapitre suivant : « La réalité de l'inconscient, c'est – vérité insoutenable – la réalité sexuelle »[6]. Quant à la position de l'analyste, il la radicalisera en disant que l'analyste n'a ni à sentir, ni même à comprendre : il a à *lire*. Lire le signifiant, mais pas à le faire résonner en lui comme le pensent les tenants du contre-transfert. Il dira même : « l'analyste, dans la cure, ne pense pas ». L'analyste dans la cure n'est pas un sujet, il occupe une place d'objet et n'a pas à se préoccuper de lui-même, de l'effet que lui font les paroles de son patient. Il a un lieu pour cela : sa propre analyse qu'il doit poursuivre aussi longtemps qu'il le faut ; et le contrôle.

Le sujet entre en analyse par la demande, mais la relation à la demande que l'analyste instaure est d'une autre nature ; Lacan la dit « radicale », ajoutant que « demander le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça et nous prenons la suite »[7]. À propos du sujet en analyse, Lacan rappelle dans *Le Séminaire* III, *Les Psychoses* que : « le sujet commence par parler **de** lui. Il ne parle pas **à** vous - ensuite, il parle **à** vous, mais il ne parle pas **de** lui – quand il aura parlé **de** lui, qui aura sensiblement changé dans l'intervalle, **à** vous, nous serons arrivés à la fin de l'analyse »[8]. [C'est moi qui accentue certains termes].

---

[4] Laurent É., « Préface. Le transfert et l'amour du père », *in* Lucchelli J.-P., *Le transfert de Freud à Lacan*, Rennes, PUR, 2009, p. 9.

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 133.

[6] *Ibid*., p. 138.

[7] Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 617.

[8] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre III, *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 181-182.

Au temps 1, le sujet commence par parler **de lui** « il ne parle pas **à vous** ». Cette formulation met l'accent sur la singularité de l'adresse. Le « à », intransitif, introduit ce qu'il en est de l'amour de transfert : une dissymétrie radicale et indirecte entre l'analysant et l'analyste. Dans *Le Séminaire*, *Encore*, il dira à propos de l'amour : « Je pense à vous. Ça ne veut pas que je vous pense. Quelqu'un ici se souvenant de ce que j'ai parlé d'une langue où l'on disait j'aime à vous, en quoi elle se modèlerait mieux qu'une autre sur le caractère indirect de cette atteinte qui s'appelle l'amour »[9].

Au temps 2, « il parle **à** vous mais il ne parle pas **de** lui ». C'est un amour pour le bla-bla, amour pour celui qui l'écoute, mais cela ne laisse pas libre cours à l'association libre pour qu'il parle vraiment de lui. Cependant le déroulement de la cure peut donner chance au sujet de parvenir au temps 3 qui inaugurera la fin de l'analyse.

Pendant le cours d'une analyse, le transfert peut prendre diverses formes. Selon que le sujet se situe du côté de la névrose ou de la psychose, les colorations peuvent être très différentes. Généralement le transfert est représenté comme un affect qualifié de positif ou de négatif. Le transfert positif renvoie à l'amour que Freud qualifiait d'authentique, de véritable. Le transfert négatif n'empêche pas le déroulement d'une analyse, mais l'excès de transfert, trop érotique ou trop haineux, rend le transfert difficilement maniable. Pour parler des deux formes du transfert, Lacan a deux formules très simples : Le transfert positif : c'est quand on a l'analyste à la bonne, le transfert négatif : c'est quand on l'a à l'œil. Dans tous les cas, pour Freud comme pour Lacan, le transfert est une histoire d'amour. D'ailleurs, on ne fait que ça dans une analyse : parler d'amour ! Lacan dira : « Parler d'amour [...] on ne fait que ça dans le discours analytique »[10].

Quel statut pour l'amour dans la psychose, puisque l'amour dont il est alors question est un amour mort ? Que devient le transfert dans ces cas-là ?

Lacan oriente notre pratique en disant qu'il peut y avoir transfert dans la psychose même si cela peut être persécuteur et érotomane, et donc faire obstacle à l'action de l'analyste. L'excès dans le transfert érotomaniaque est un obstacle dans la cure qui nécessite alors la

---

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 95.

[10] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *op.cit.,* p. 77.

plus grande prudence. Guy Briole localise le glissement de l'amour à la jouissance qui, dès lors, contamine le transfert. Il écrit dans le *Papers 6* : « Dans le transfert érotomaniaque, il y aurait donc un glissement de l'amour – il m'aime – à la jouissance – il veut jouir de moi. Ainsi, c'est quand la jouissance non barrée est déplacée par l'analysant sur l'analyste que surgit l'érotomanie de transfert »[11]. Ces malentendus sur la place de l'analyste, qui peuvent prendre diverses formes, sont des situations à partir desquelles l'analyste peut orienter la direction de la cure pour déloger l'analysant d'une position de défense qui lui échappe. L'érotomanie de transfert peut donc devenir un levier pour faire avancer la cure. Pour chaque sujet peut se produire ce déplacement de l'amour à la jouissance, avec ses conséquences dans la coloration érotomaniaque qui peut, plus ou moins, concerner tout lien transférentiel.
Ces quelques indications posées, je vous propose de relire avec vous le cas que j'ai présenté aux dernières Journées de l'École, non plus sous l'angle qui répondait à la question des J47 « Apprendre : Désir ou dressage », mais sous celui du transfert et de la « présence de l'analyste ».

« Des ailes pour ne pas voler »

Je reçois en consultation depuis deux ans, une patiente, d'une cinquantaine d'années qui vient me parler de ses difficultés relationnelles avec des collègues de travail et qui me fait part de son sentiment d'être rejetée par un petit groupe d'infirmières qu'elle nomme : *le groupe des cinq*. Sérieuse, appliquée, elle remplit sa tâche avec rigueur et se tient à l'écart des commérages de ses collègues. Malgré cette attitude très professionnelle, elle ressent une malveillance, voire une hostilité, de leur part. Elle me demande alors des solutions pratiques, convaincue que l'absence d'un savoir suffisant fait barrage à une meilleure communication avec les autres. Dans le même temps, elle évoque des problèmes de couple qui vont s'aggravant avec celui qu'elle nomme : *Monsieur*.

[11] Briole G., « L'invention érotomaniaque », *Papers* N°*6*, revue électronique préparatoire au XIe Congrès de l'AMP, 1 à 7 avril 2018 à Barcelone.

Une historisation impossible

Très vite, elle évoque son histoire. Enfant abandonnée, elle a connu tous les modes d'accueil que l'administration propose avec, en plus, un imbroglio dans sa situation personnelle d'une rare complexité. Reconnue d'abord par le père supposé, elle perd son nom de naissance. Confusion de deux pères potentiels, un père et son fils qui auraient eu des relations avec la mère de la patiente durant un séjour de deux mois à Paris alors que l'épouse du père était en Suisse... le fils reconnait l'enfant pour la confier à sa mère, qui la réclame à cor et à cris car elle porte leur nom, lui-même ne montrant jamais le moindre intérêt pour l'enfant.

Lors de son adoption, un nouveau changement de nom s'opère accompagné de l'effacement de son prénom usuel au profit de son deuxième prénom. D'abord recueillie, elle est ensuite adoptée à neuf ans. De sa naissance à l'adoption plénière, elle aura changé trois fois de nom propre et une fois de prénom, au rythme des humeurs d'un père supposé – qui passe de la reconnaissance au rejet lui donnant son nom puis se rétractant. Le mariage lui apporte la satisfaction de lui donner un nom propre qui est, comme elle le dit : *le seul* qu'elle ait *choisi*.

Cette absence de place dans la filiation, ce repérage impossible dans un désir qui ne soit pas anonyme, deviennent les points centraux de ce travail. Ne pas trouver sa place dans le monde résonne avec cette phrase de Lacan à lire ici à l'envers : « Le sujet aussi bien, s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance ne serait-ce que sous la forme de son nom propre »[12].

Elle poursuit toutefois sa quête de sens dans cette profusion de nominations vécues comme caprice d'un Autre énigmatique dont elle aurait été l'objet silencieux et docile. Le dossier administratif qu'elle a réussi à obtenir, après de longs mois d'attente, est épais. Elle me l'apporte chaque fois qu'un élément nouveau lui est fourni et me demande si je veux bien le lire – ce que j'accepte. La masse de documents administratifs témoigne de la complexité de son dossier.

---

[12] Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 495.

À dix-neuf ans, elle fait une psychothérapie, qui dure trois ans, pour comprendre son statut d'enfant adoptée. Elle veut savoir d'où elle vient pour tenter d'apprendre à vivre avec ce trou qui l'obsède, pour faire avec cette énigme première. Après sa thérapie, elle s'engage dans des recherches sur l'histoire de son adoption mais elle trouve peu d'éléments. Elle se marie à vingt-trois ans après trois ans de concubinage. Elle ne souhaite pas ce mariage, mais quand elle est enceinte de huit mois, son compagnon lui demande de l'épouser pour que leur fille figure sur son passeport portugais. Elle accepte *sans désir*. Elle présente sa vie conjugale comme un perpétuel enfer. Elle se sent bafouée, ignorée et maltraitée. Se refusant aux relations sexuelles depuis de nombreuses années, elle parle de divorcer mais ne peut accepter d'être séparée de ses filles qui restaurent les trous dans le maillage de sa vie.

Du transfert hostile au transfert à coloration érotomaniaque

Durant les premiers mois de l'analyse, elle reste parfois mutique de longs moments, mais le corps parle : les paupières sont closes, les mains jointes en forme de supplique, et les jambes animées de mouvements incessants. Son corps exprime une souffrance extrême au bord des mots qui ne sortent pas. La marge des interventions de l'analyste est étroite – toute remarque est perçue comme hostile. Le transfert prend parfois un ton orageux. Incarnant alors un Autre méchant qui serait « du côté des collègues », il s'agit, pour l'analyste, d'éviter toute parole qui puisse aussitôt être entendue comme un rejet ou un opprobre. Elle m'indique ainsi la conduite à tenir. Entre les séances, elle pense à son analyse. Elle s'excuse souvent des regards noirs qu'elle m'a adressés. Le transfert est installé, entre amour et haine, mais elle ne vacille jamais quant à son désir de savoir, qui s'écarte progressivement du savoir établi, inscrit dans les documents archivés, pour interroger ce qu'il en est de l'énigme de ses origines et de son nom. Ce savoir différent n'est pas celui d'un écrit qui dirait le vrai sur son histoire ; c'est un savoir insu qu'il lui appartient de découvrir et qu'elle peut rencontrer dans son analyse. Ce premier temps de subjectivation est fondamental et va orienter sa démarche dans un sens nouveau.

Revendication versus consentement

Sa plainte porte sur le rejet de l'Autre : son mari ne tient pas compte d'elle, ses collègues la critiquent et se ligueraient contre elle – L'Autre la persécute. Mais ce n'est qu'une face du symptôme qui masque l'imprononçable du signifiant qui la pétrifie et qu'elle lâche enfin en séance : l'abandon.

Un événement survenu dans l'hôpital où elle travaille depuis quatorze ans – là où elle avait trouvé sa place d'infirmière de nuit – la déstabilise : on lui demande de travailler de jour. Elle perd pied, convaincue qu'elle ne peut pas occuper cette place car elle ne se sent pas capable de soutenir le rythme que les services médicaux exigent. N'ayant pas le choix, elle accepte mais éprouve très vite un profond malaise. Extraite du cadre qui la tenait, elle se sent désormais illégitime et la persécution apparaît. On lui reproche sa lenteur, sa façon de vouloir imposer sa façon de faire qu'elle considère comme plus respectueuse du patient. Elle ne comprend pas ces reproches et éprouve perplexité et insécurité. Elle interprète des conversations, des rires qui ne peuvent que la concerner. En séance, elle m'interroge : doit-elle *reprendre une formation ? Qu'est-ce qui peut s'apprendre ?* Je lui fais remarquer que, depuis qu'elle a commencé son analyse, elle a appris des choses sur elle dont certaines ne lui ont pas fait plaisir ; elle rit. Un apaisement survient et les mouvements hostiles dans le transfert disparaissent, suivis d'un mouvement discrètement érotomaniaque. Elle demande plus de séances, s'inquiète de mes congés et de savoir si je serai toujours là pour elle. La crainte de l'abandon, du laisser-tomber de l'Autre, réapparaît. Elle peut alors parler de la relation difficile qu'elle a eue avec sa mère adoptive. C'était une mère qui comblait tous les besoins matériels mais qui ne savait pas exprimer son amour. Décédée il y a quelques années, elle lui avait fait promettre qu'elle ne dirait jamais à ses filles qu'elle était une enfant adoptée. Elle a longtemps gardé le secret, puis leur en a parlé dans l'espoir qu'elles comprennent sa souffrance et ses comportements. En effet, à la maison, elle a cessé de partager les repas avec son mari et oppose une résistance passive à toutes ses demandes. Ses deux filles sont son point d'ancrage. Elle ne peut concevoir que, dans le cas d'une séparation, il y aurait une garde alternée. Récemment, alors qu'elle

me parle à nouveau de ses filles en les nommant, je pointe que toutes les deux ont un prénom qui commence par la lettre "L", la réponse fuse : *elles sont mes ailes pour ne pas voler !*
Á partir de cette phrase, le sujet, surpris par son dire, prend la mesure de sa responsabilité dans ce qui lui arrive. Un virage s'opère dans l'analyse quand elle constate qu'elle s'est appuyée sur ses filles pour que rien ne change. Là où le savoir établi qu'elle saisissait chez l'Autre a montré son échec, c'est avec le transfert et la présence de l'analyste, qu'elle tente d'apprendre à aller vers cet autre savoir qu'il lui appartient de découvrir en inventant sa solution nécessairement inédite et singulière.

Les déclinaisons du transfert

Ce cas me permet d'éclairer le maniement du transfert à partir de trois temps :
Premièrement – D'abord le sujet exprime une demande. Confronté à une situation qui lui apparaît comme sans solution, il s'adresse à une analyste pour tenter de trouver une réponse. Cette demande n'est pas celle qui se constitue durant l'analyse, mais fait écho à ce que Lacan dit de la demande dans *La direction de la cure* : « demander le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça et nous prenons la suite »[13].
Deuxièmement – Dans la rencontre duelle, le sujet se trouve confronté à la présence du corps de l'analyste qui occupe la place d'un lieu vide mais qui, dans cette situation, reçoit les projections du sujet sans autre médiation que la parole. Il a suffi d'une de mes interventions, au début de l'analyse, alors qu'elle déversait ses reproches à l'égard du groupe des cinq, pour que le transfert négatif s'installe : regard noir, sortie de séance ombrageuse. J'ai aussitôt compris que je n'avais sans doute pas pris la pleine mesure de la dimension paranoïaque de ce sujet et, à sa sortie, j'ai pensé qu'elle ne reviendrait plus. Il n'en fut rien. La fois suivante, elle qui se tenait toujours debout près de la fenêtre en attendant, était assise et son regard n'avait rien perdu de sa noirceur. Dès le début de l'elle me fait part de ses reproches et me dit qu'elle a pensé qu'elle n'allait pas

[13] Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 617.

revenir. Mon intervention me plaçait du côté de ses collègues. Je lui ai dit que j'avais vu sa contrariété et que nous pouvions en parler. Le fait de lui dire que j'avais remarqué sa contrariété a dégonflé la haine que j'avais lue dans son regard. Je n'entrais plus dans le schéma des persécutrices. J'avais respecté ainsi sa parole en lui permettant d'exprimer son ressenti sans annuler cependant ce que j'avais dit, mais la place que j'avais accordée à son regard et à sa parole a compté dans son revirement.

Troisièmement – Elle m'avait donc clairement signifié le cadre de ce que je pouvais dire. Elle m'avait enseigné ça : le feu qui couvait sous ses airs de petite fille égarée. Au cours du temps, elle a de plus en plus investi le travail qu'elle faisait. Elle pensait aux séances, n'en manquait aucune et faisait un très grand effort pour trouver le mot juste. Un souci de bien-dire était présent. Elle ne me regardait quasiment jamais. D'une autre persécutrice j'étais devenue la seule à pouvoir comprendre et une ébauche de confiance s'affirmait. Je perçus le mouvement à coloration érotomaniaque lorsqu'elle commença à me sourire quand elle disait quelque chose dont elle pouvait penser que je ne serais pas d'accord. Elle essayait de tisser un lien qui se serait appuyé sur une complicité pour faire de cet Autre que je représentais un Autre aimable, à sa main. Il fallait me souvenir que, comme l'écrit Guy Briole : « Un des risques, un des obstacles rencontrés dans une analyse, est l'apparition de l'érotomanie de transfert »[14].

Le désir de l'analyste est ici interrogé pour essayer de limiter cette jouissance en excès. Ses capacités de retour sur elle-même – ce « décentrement », dont parle Lacan, commence à se dessiner ; sans parvenir encore à interroger la haine qui est en elle et qu'elle a toujours prêtée aux autres qui l'entourent. Cependant, tout récemment, elle s'est posée la question de sa violence haineuse qui lui a paru soudain singulière. Rien ne permet d'avancer qu'elle poursuivra sur cette voie mais, chez ce sujet qui ne s'appuie pas sur le sujet supposé savoir de l'inconscient, occuper la place de partenaire du « savoir exposé »[15] est le fil rouge à suivre.

---

[14] Briole G., « L'invention érotomaniaque », *Papers* N°*6*, *op. cit.*

[15] Caroz G., « Quelques remarques sur la direction de la cure dans la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 59.

Dans la solitude radicale qui est la sienne, en prise avec un excès de jouissance mauvaise qu'elle ne peut contenir, la présence de l'analyste offre un bord sur lequel elle s'appuie. Ce n'est parfois que ça, mais c'est essentiel.

En ateliers

Philippe Lienhard

Commentaire de la « Note sur l'enfant »[1]

Dans ce texte qui date de 1969, Lacan part d'un constat, l'échec des utopies communautaires, afin de souligner qu'il y a un irréductible dans la transmission d'une génération à une autre pour les êtres humains. La question pour les parents n'est donc pas seulement d'assurer les besoins de l'enfant, de le nourrir, il y a lieu de transmettre cette dimension purement humaine qui s'appelle le désir, désir qui pour Lacan est la métonymie du manque.
Pour le transmettre, ce désir, ce manque, le parent doit l'incarner, d'où la formule de Lacan : « De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particulier, le fût-il par ses propres manques. Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir »[2].
La mère est donc le vecteur de l'incarnation du ratage des soins (par la voie de ses propres manques). Le père est vecteur de la Loi dans le désir de l'Autre ; c'est-à-dire qu'en tant que porteur d'un désir envers cette femme-là il conjoint la loi – puisqu'il est en même temps porteur de l'interdit – et le désir. Il y a donc en premier le oui, le oui du désir, avant le non de l'interdit, le non de la loi.

L'ensemble du texte tourne autour de la dimension du manque chez la mère, donc de l'existence ou non d'une femme chez la mère. C'est là le point majeur que Miller extrait du texte de Lacan. Il fait de la sexualité féminine la question essentielle de la psychanalyse avec les enfants. Il ne s'agit pas là de la femme dans son rapport à la jouissance, mais dans son rapport au signifiant phallus – qui fait d'elle un être de manque maintenant, au-delà de l'enfant, une dimension femme vers le père. Telle est la mère winnicottienne, elle n'est suffisamment bonne qu'à ne l'être pas trop, qu'à la condition que les soins qu'elle prodigue à l'enfant ne la détournent pas de désirer en

[1] Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 373-374.
[2] *Ibid*., p. 373.

tant que femme, que l'enfant ne sature pas pour la mère le manque dont se supporte son désir.

Cette saturation c'est le risque, puisqu'effectivement, à la naissance, l'enfant est objet α de la mère, objet qui chute du corps de la mère. Ça, c'est structurel. Lacan disait à son auditoire quelque chose comme : vous êtes tous des fausses couches du désir qui vous a enfantés. Il leur disait en fait, qu'avant tout, ils étaient là, alignés, en tant qu'objets α. C'est un point essentiel, la vision de Lacan du bébé est à l'opposé de celle de Freud, opposé à l'idéal du « *His Majesty the Baby* ». Pour Lacan, l'enfant n'est donc pas d'emblée la Majesté, mais ce qui s'en expulse comme déchet. Je vous laisse à vos livres d'histoire et aux anecdotes entourant les levers du roi Soleil.
Pour Lacan, l'enfant n'est donc pas pris à la naissance dans l'idéal, mais dans la jouissance et il peut en rester là, pur objet, pure jouissance, pur corps en avant. C'est tout de même une grande partie de la clinique actuelle, l'enfant identifié à un trouble somatique hypothétique (hyperactif, dys…), enfant à qui est du coup toute subjectivité. De son trouble, il ne lui est pas demandé d'en rendéniéedre compte, puisque la cause est hypothétiquement organique, amygdale ou que sais-je. Dès lors, il est maintenu en tant qu'objet-corps, sans appeler du sujet.
Dans les cas plutôt favorables, cet enfant objet prend une valeur, il est le phallus, fétichisé en tant que phallus, ce qui fait dire à Miller qu'avec l'amour maternel, la perversion est en quelque sorte normale du côté femme. Puisqu'il est, là, question du phallus, on est dans des situations où la métaphore paternelle a fonctionné. Cela n'empêche pas le fait que l'équivalence possible enfant-phallus amène le risque de faire passer à l'as, chez la mère, le désir du phallus – puisqu'elle a le phallus, le phallus en tant qu'enfant – et de visser le sujet enfant à une identification phallique au point que Lacan pouvait faire du désir d'être le phallus la formule constante du désir du névrosé. Une métaphore paternelle « optimale » ne visse pas à l'identification phallique, mais ouvre à la signification phallique et, pour cela, il faut un père qui montre la voie, qui tienne la route si je peux me permettre, qui ait la barre.

Bien sûr que le Nom-du-Père, sa fonction, c'est de mettre un frein à la jouissance, mais cette fonction ne repose pas seulement sur l'interdit, elle peut aussi ouvrir une voie, un exemple de faire avec la jouissance, une ouverture qui peut permettre à l'enfant autre chose que le pousse-à-jouir mortel que représente l'addiction. Pour cela, il faut un père incarné, c'est-à-dire un homme qui consent au pas-tout qui fait la structure du désir féminin. À titre de contre-exemple, Miller évoque le père de Schreber, éducateur de haut vol qui savait tout sur tout, ne laissant aucune place au manque, au pas-tout. Je cite Miller : « Faute d'admettre le particulier du désir chez l'Autre sexe, le père écrase, chez l'enfant, le sujet sous l'Autre du savoir. De ce fait, le père, le faux père contraint d'autant plus cet enfant à trouver refuge dans le fantasme maternel, le fantasme d'une mère niée comme femme »[3].

De toute évidence, le pas-tout angoisse. C'est le cas chez l'enfant quand il découvre l'énigme qu'est la femme chez sa mère, énigme qui le sort du leurre de l'harmonie, même si rapidement le voile se remet et que la mère, le plus souvent, contamine la femme pour le petit d'homme : « toutes des salopes, sauf ma mère ». Peut-être que de nos jours, avec les familles recomposées, avec le fait que les couples se fondent davantage sur un accord de jouissance – avec un effet parfois Kleenex –, la femme est moins éclipsée par la mère.
Le pas-tout féminin fait peur aux hommes : « mais qu'est-ce qu'elle veut ? ». Ou bien, quand il est temps pour l'homme, non pas de prendre maîtresse, mais de prendre femme, son choix, assez souvent, se porte sur des femmes bien loin de ses passions de jeunesse, des femmes dont il pourrait se dire – car la plupart du temps, c'est à l'insu de son plein gré –, qu'elles vont faire une bonne mère.

Avançons. Dans la note, Lacan fait du symptôme de l'enfant la réponse à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale. Le symptôme de l'enfant représente donc la vérité soit du couple parental (quand la mère reste divisée entre mère et femme, donc

[3] Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *La petite Girafe*, N° 18, décembre 2003, pp. 7-8.

quand l'enfant divise), soit de la subjectivité de la mère (quand la mère est toute mère, donc quand l'enfant comble).

Lacan dit que le symptôme représentant la vérité du couple parental est le plus complexe. Pourquoi ? Parce que c'est un symptôme qui ne provient pas d'une simple relation duelle (mère-enfant), mais qui provient de l'articulation du couple père-mère dont la vérité est qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Qu'est-ce qui fait que ces deux-là copulent ensemble ? Qu'est-ce qui les a fait se choisir ? Qu'est-ce qui les fait tenir ? Il y a là un point de réel qui fait trou dans le symbolique et auquel le symptôme de l'enfant répond, en faisant ainsi exister entre ses parents le rapport sexuel. Je cite Hélène Deltombe dans un texte diffusé sur le net : « Dans le processus d'appropriation des signifiants de son père et de sa mère, l'enfant est porteur du malentendu entre ses parents, ce qu'il traduit sur un mode symptomatique faute de pouvoir le déchiffrer car il y est aliéné »[4].
C'est bien parce qu'il y a cette aliénation à l'univers des signifiants, c'est-à-dire aux discours, que les interventions de l'analyste qui jouent du sens peuvent, comme l'indique Lacan, dans ce type de symptôme, être efficaces. La conduite d'une cure, dans ces cas, va être de tenter de permettre à l'enfant de passer de sa position de symptôme de ses parents à celle de pouvoir préciser ce qui fait symptôme pour lui.

Je termine sur le second type de symptôme, qui concerne la psychose, quand le symptôme de l'enfant présente plus que représente, ce qu'il en est de son être en place d'objet du fantasme de la mère. L'enfant n'est pas alors objet cause du désir, mais objet comblant côté jouissance. L'enfant incarne dans le réel le mutisme et le silence de la pulsion, aussi bien que son caractère acéphale et a-subjectif. L'enfant présentifie l'objet pulsionnel de sa mère. Il y a une certaine coalescence du S_1 et du α. L'enfant psychotique se retrouve pétrifié sous une identification qui l'exclut de l'altérité propre à

[4] Deltombe H., « Interpréter le symptôme de l'enfant », https://jie2015.wordpress.com/2014/12/10/interpreter-le-symptome-de-lenfant-par-helene-deltombe/.

l'aliénation signifiante. Sous cette identification, il demeure, exclu des effets de sens, à la place de la lettre.
Puisque dans ce second cas, la jouissance est présentifiée, elle n'est plus à révéler par l'interprétation analytique qui perd toute efficacité. Le symptôme se présente alors comme un réel indifférent à l'effort de le mobiliser par le symbolique.
Si l'enfant en tant qu'objet ne divise pas, soit il choit comme déchet du couple géniteur (dans les cas où la mère n'est que femme), soit il rentre avec la mère (parce que la mère n'est que mère) dans une relation duelle qui le suborne au fantasme maternel.

Emma-Sophie Hayat

À propos de « L'enfant et le savoir »

« Ernesto va à l'école pour la première fois. Il revient. Il va tout droit trouver sa maman et lui déclare :
- Je ne retournerai plus à l'école.
La maman s'arrête d'éplucher une pomme de terre. Elle le regarde :
- Pourquoi ? demande-t-elle.
- Parce que ! dit Ernesto. À l'école on m'apprend des choses que je ne sais pas. »
Marguerite Duras, « Ah ! Ernesto »

Ce travail tente de dégager un axe de réflexion à partir de l'allocution[1] prononcée par Jacques-Alain Miller en 2011 en qualité de conclusion de la première Journée d'étude de l'Institut de l'Enfant. « Cet institut se veut attentif aux discours contemporains attestant des transformations en cours du sentiment de l'enfance dans nos formations humaines, c'est-à-dire dans les discours »[2].
Deux termes, « l'enfant et le savoir », sont mis en exergue par J.-A. Miller. Ils ne sont pas des concepts de la psychanalyse. Et pourtant ce sont bien des conséquences opérantes qui résultent de leur conjonction. En effet, le discours analytique soutient que « le symptôme de l'enfant […] forme l'écrin paradoxal de son savoir précieux »[3].
On peut dire du symptôme qu'il est une formation de compromis à déchiffrer, à interpréter, dans la mesure où on le considère comme une manifestation de l'inconscient. Mais que dire plus précisément du

[1] Miller J.-A., « L'enfant et le savoir », Présentation du thème de la deuxième Journée d'étude de l'Institut de l'Enfant, prononcée le 19 mars 2011. Transcription Daniel Roy et Hervé Damase, non relue par l'auteur.
[2] Sokolowski L., « Nouvelles perspectives pour l'enfant dans une analyse », Introduction à la Soirée de la Bibliothèque de l'ECF, *Radio Lacan*, 9 mars 2016. http://www.radiolacan.com/fr/topic/766/3
[3] « Introduction », *La petite Girafe*, N° 2, *Le Savoir de l'enfant*, Navarin, Novembre 2013.

savoir qui le sous-tend et que l'on découvre dans l'expérience psychanalytique ? C'est ce que je tâcherai d'éclairer. Le choix de se centrer sur le statut du savoir nécessite un préalable, celui de reconnaître le sujet dans l'enfant. C'est-à-dire considérer l'enfant comme un « sujet de plein exercice »[4].

Faisons d'abord un nécessaire détour en tenant compte de l'actualité médiatique au regard de la thématique de l'enfant et du savoir en général. De quoi traite-t-elle ? Des questions d'éducation et de pédagogies (traditionnelle, moderne, alternative, innovante...). Force est de constater que ces questions sont au cœur de débats profanes ou savants : on y admet volontiers l'existence d'une crise de la transmission. L'époque, que l'on dit pâtir d'une perte de repères, offre un spectacle où la place de l'enfant et des apprentissages clivent et l'opinion et la recherche. D'aucuns évoquent des difficultés d'apprentissage faisant écho aux fameux « enfants diagnostiqués dys »[5]. On parle aussi d'enfants « HP »[6], ou bien encore de « déshérités »[7]... Cela illustre sans doute l'impossible à éduquer tel qu'il s'actualise en 2018. Pour régenter ça, c'est-à-dire ce qui fait désordre, l'installation d'un Conseil scientifique de l'Éducation nationale[8] a été décidée. Un « grand spécialiste en neurosciences cognitives », Stanislas Dehaene, est à sa direction. Cette instance ne fait pas consensus. C'est dire qu'il y a un nouvel enjeu, celui d'affirmer que l'enseignement et les processus d'apprentissages relèveraient d'une science dure. Il s'agit, à n'en pas douter, d'un

---

[4] Miller, J.-A., « L'enfant et le savoir », *op. cit.*, p. 4.

[5] Se référer à la CIM 10 dans laquelle on répertorie les différents « troubles des acquisitions »

[6] Haut Potentiel.

[7] Bellamy F.-X., *Les déshérités. Ou l'urgence de transmettre*, Éditions Plon, J'ai lu, janvier 2016.

[8] Jean-Michel Blanquer, Ministre de l'Éducation nationale, a installé les membres du Conseil scientifique de l'Éducation nationale, et a présenté leurs missions le mercredi 10 janvier 2018 au ministère de l'Éducation nationale. Le Conseil doté d'un pouvoir consultatif et composé d'une vingtaine de personnalités reconnues travaillant dans différentes disciplines scientifiques pourra être saisi sur tous les sujets « afin d'apporter des éclairages pertinents en matière d'éducation ».

enjeu de pouvoir ! Ceux qui posent problème – et plus tant question – ce sont ces enfants qui se montrent réfractaires, rebelles aux apprentissages.
Les sciences cognitives prétendent pouvoir y remédier. Conviées[9] à l'école, elles tendent à faire de « l'enfant, [un] sujet à [ré]éduquer »[10] ! C'est-à-dire un objet de la neuro-imagerie, de la psychologie cognitive expérimentale... qui relèverait du traitement universel de la plasticité neuronale. Ces disciplines rejettent justement ce que la psychanalyse appelle et le sujet et le savoir. Savoir qui n'est pas une affaire d'éducabilité ni d'« élagage synaptique », mais « présentifié par l'inconscient »[11] et actualisé au moyen du transfert.

Selon le discours analytique, il y a d'une part le savoir, en tant qu'il est inconscient, insu du sujet, et de l'autre la connaissance, c'est-à-dire ce qui s'acquière. La connaissance est à situer sur le versant du « savoir-semblant », ainsi nommé par J.-A. Miller. Elle s'oppose en cela au savoir, qualifié quant à lui d'« authentique ». L'opération majeure qui revient à la fonction éducative est de recouvrir le « savoir-authentique ».
Apprendre implique en effet une perte pour l'enfant : cela veut dire que le sujet a à se séparer de la valeur incluse dans ce qui ne se différencie pas, ne s'articule pas. Pour exemple, prenons le passage du babil du petit d'homme à la langue articulée, dite parfois maternelle, nationale. Il lui faut pour cela consentir à s'orienter vers l'Autre, à s'y articuler. Lorsqu'il arrive au monde, on peut dire du néotène qu'il est « pulsionnel »[12]. Cette jouissance qui l'enveloppe, qui l'anime, préfigure l'accès au langage et l'éveil de la curiosité. C'est d'ailleurs une période constituée d'expériences infantiles décisives.

---

[9] Se référer aux travaux de Céline Alvarez qui décide en 2009 d'entrer dans le système éducatif national pour expérimenter des tests scientifiques annuels auprès des enfants.
[10] Miller J.-A., « L'enfant et le savoir », *op. cit.*, p. 1.
[11] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 174.
[12] De Georges C., « Les enfants rebelles au savoir », *Enfant... Points de repères. De l'enfant en cause à la cause des enfants*, Actes du 23e Congrès de l'Association Française des Psychologues de l'Éducation Nationale, Nice, 2013, p. 316.

Le cas d'Ernesto, qui s'illustre dans l'épigraphe, nous fait mettre le doigt sur le fait que pour apprendre, il faut manquer. Afin d'entrer et dans le langage et dans les apprentissages, il y un prix à payer pour le sujet. Celui d'une perte de jouissance à l'endroit que comporte en son cœur la structure du langage. C'est qu'il y a un espace, un trou entre deux signifiants. De là adviennent les conditions d'émergence et du sujet et du savoir. Pour certains enfants, cette béance est très insécurisante. Face à ce constat éclairé, une appréhension inédite du savoir, grâce à l'expérience de l'analyse, va orienter le clinicien dans sa pratique avec l'enfant.
S'il est apparu nécessaire de distinguer le savoir inconscient des connaissances, cette considération ne nous dit pas comment le savoir s'enseigne, c'est-à-dire « comment l'être peut savoir »[13].

Il y a précisément, nous dit J.-A. Miller, « une antinomie entre l'enseignement et le savoir »[14]. Celle-ci justifie l'emploi d'une barre pour écrire le rapport « savoir-semblant »/« savoir-authentique ». Pour comprendre ce rapport J.-A. Miller nous invite à examiner la matrice du discours de l'Université car le savoir s'y situe à la place d'agent, révélant ainsi sa dimension de maître. Le propre du discours de l'Université tient dans le fait que le « savoir-semblant » exige l'entremise de l'enseignement. Tandis que le « savoir-authentique » est un savoir qui ne s'enseigne pas. Il est possible qu'en le qualifiant d'« authentique », J.-A. Miller nous sensibilise, entre autres, au fait que le savoir est en place de vérité dans le discours de l'analyste.
S'il y a justement des controverses autour de l'enfant, c'est qu'elles reposent sur des savoirs qui tendent à s'ériger comme savoirs-maîtres. Quiconque en reçoit en institution, ou en libéral, se fait le témoin des noms dont le discours de l'époque affuble le sujet. La finalité : réprimer ce qui ne répond pas aux attentes, ce qui dérange. Autrement dit, ce qui est visé c'est la régulation de ce qui ne répond pas de l'Autre, soit la jouissance. En effet, les nombreux discours qui concernent l'enfant sont montés sur la même matrice que le discours

---

[13] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *op. cit*., p. 176.
[14] Miller J.-A., « Le triangle des savoirs », *L'orientation lacanienne*, 47èmes Journées de l'École de *La Cause freudienne*, *Apprendre : Désir ou dressage*, novembre 2017, http://www.desiroudressage.com/2017/11/06/triangle-savoirs-jacques-alain-miller/

de l'Université, et tâchent de le définir en le coupant de la fonction et du champ de la parole et du langage. Logiquement, le dessein de ces discours est de produire des « sujets assujettis »[15]. De sorte qu'en considérant l'opération éducative, qui est métaphorique, nous sommes conduits à situer du même côté de la barre savoir et jouissance au regard de l'éducation :

Éducation	Savoir Jouissance

Nous sommes même autorisés à aller plus loin en évoquant une « connexion »[16] de la jouissance et du savoir. C'est à ce propos que je voulais en arriver ; c'est capital dans l'allocution de J.-A. Miller et donc dans la manière d'orienter la clinique. En nous conduisant à distinguer la dimension du semblant de celle de l'authentique, nous sommes amenés à considérer le passage du savoir de l'Autre à un savoir qui ne relève pas de l'articulation.

Si, dans un premier temps de l'enseignement de Lacan, le savoir répond de l'ordre symbolique, l'intérêt pour son sens interprétable disparaît au profit de son usage de jouissance qui est ce qu'il y a de plus singulier pour l'être parlant. Le dernier Lacan, et la lecture qu'en propose J.-A. Miller, contribuent à une mise à jour : il y a un savoir qui se révèle être hétérogène au signifiant. Il tient à la contingence de la marque du « signifiant Un »[17] sur le corps.

Dans l'intervention de J.-A. Miller, on peut repérer l'incidence de cette dernière conception eu égard aux syntagmes suivants : « élucubration de savoir », « appareillage de la jouissance » ou encore « cycle du sinthome ». Le langage n'est plus seulement envisagé comme structure mais comme une élucubration, un appareil, un « savoir-faire »[18]. Les conséquences de cette nouvelle conception sont multiples, notamment en ce qui concerne le statut de l'inconscient, du symptôme et celui de l'interprétation.

---

[15] Miller J.-A., « L'enfant et le savoir », *op. cit.*, p. 2.
[16] *Ibid.*, p. 4.
[17] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 181.
[18] *Ibid.*, p. 175.

Dans « Au-delà du principe de plaisir », Freud notifie déjà que quelque chose de l'inconscient résiste à l'interprétation[19]. C'est-à-dire que tout, de ce lieu où est contraint de se répéter le refoulé, ne peut advenir à la conscience afin de venir à bout du symptôme. Le pas supplémentaire qu'opère Lacan, c'est de dire que ce qui ordonne la répétition, c'est un mode de jouir qui est connexe à un savoir, et qui se détermine justement dans l'enfance. C'est « l'essaim [...] qui assure là l'unité de la copulation du sujet avec le savoir »[20].
Ainsi, ce qui sera appelé plus tard sinthome est du registre du savoir y faire avec la jouissance. On peut dire qu'il relève du registre de l'invention, et c'est bien la voie vers laquelle il nous importe de mener l'enfant.

[19] Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », (1920), *Essais de psychanalyse*, Points, Essais, 2014, pp. 91-101.
[20] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *op. cit*., p. 181.

Christophe Foulley

Notes de lecture du texte de Jacques-Alain Miller : « Enfants violents »

L'intervention de Jacques-Alain Miller a pour vocation d'ouvrir un travail autour de cette question : « la violence chez l'enfant [est-elle] un symptôme ? ».
Je vais tenter d'en extraire la logique théorique qui l'amène rapidement à une hypothèse plutôt tranchée : « la violence chez l'enfant n'est pas un symptôme » et « même le contraire d'un symptôme »[1].
La manière dont J.-A. Miller formule cette affirmation, sous l'apparence d'un « caractère absolu », est un peu corrigée par la suite. Ce qui m'interpelle dans ce texte, c'est qu'il va à l'encontre de mes connaissances en psychopathologie de l'enfant. La violence comme message inversé ou défense à l'encontre du réel sont des concepts qui jalonnent ma pratique clinique et sont ici, circonscrits à une structure de névrose hystérique chez l'enfant.

Pour en arriver à cette hypothèse, J.-A. Miller reprend de manière logique et didactique la définition du symptôme chez Freud puis chez Lacan.
Selon Freud, dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, « le symptôme serait le signe et le substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu »[2].
J.-A. Miller en propose une traduction lacanienne : « le symptôme se définirait comme l'ersatz d'une jouissance refusée »[3]. Dès lors, J.-A. Miller se demande : « Est-ce qu'il y a dans la violence, substitution ou déplacement de la satisfaction de la pulsion ? ». Ou bien : « l'émergence de la violence serait-elle […] le témoignage qu'il n'y a pas eu de substitution de jouissance ? »

---

[1] Miller J.-A., « Enfants violents », Intervention de clôture à la 4ème journée de l'Institut de l'Enfant, *Après l'enfance*, 18 mars 2017, p. 3.
[2] Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, (1926), Paris, PUF, 1951/1978, p. 7.
[3] Miller J.-A., « Enfants violents », *op. cit.*, p. 2.

J'ai relevé trois axes de réflexion qui lui permettent d'éclairer son propos :

1. Une définition du symptôme basée sur le refoulement de la jouissance

La castration, en tant que refus de jouissance, entraîne un déplacement de la jouissance. Un nécessaire consentement à la castration, telle est la loi du désir selon Lacan : « Elle doit être refusée dans le réel pour être atteinte sous l'égide du symbolique ». Ce refus, ce processus qu'est le refoulement a une rançon : « la formation du symptôme comme signe d'une jouissance non advenue ». Jacques-Alain Miller parle d'une absence de ce processus chez l'enfant violent : « la violence n'est pas la marque du refoulement mais plutôt la marque que le refoulement n'a pas opéré ».

2. Une différenciation entre violence et haine

J.-A. Miller s'attache ensuite à dissocier violence et haine. La violence est du côté de Thanatos donc de la pulsion de mort. La haine est du côté de l'Eros avec « un lien à l'autre très fort ». Il précise : « Dans le registre de l'Éros, la violence de l'enfant est le substitut de la satisfaction non-advenue de la demande d'amour. Là, en effet, la violence est un symptôme, et, on peut le dire, un message inversé ».

Par contre, la violence, comme jouissance « pure », « pur désir de destruction », comme irruption de la pulsion de mort, un acte qui ne se parle pas, « n'est pas un substitut de la pulsion, elle est pulsion »[4], elle n'est pas un message adressé à un autre donc elle n'est pas un symptôme.

Dans *Autres écrits*, Lacan propose une définition du symptôme différente de « substitut d'une jouissance refusée », une définition du symptôme qui s'articule au corps : « le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant »[5]. Lacan fait alors du symptôme une modalité de jouissance de l'inconscient. Nous retrouvons cette

[4] Miller J.-A., « Enfants violents », *op. cit.*, p.4

[5] Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 357.

conceptualisation du symptôme dans le *Séminaire Encore* : « Un corps qui se jouit de par l'incidence du signifiant »[6] ; « Signifiant [qui] est [à la fois] la cause […] et ce qui fait halte à la jouissance »[7]. Autrement dit, « là où ça parle, ça jouit »[8]. Dans le symptôme, il y aurait conjonction entre le signifiant et la jouissance.

3. Une pragmatique de l'abord de l'enfant violent

À suivre la conceptualisation de la violence présentée par J.-A. Miller dans son intervention, il semblerait qu'un « acte de violence sans mots » témoignerait qu'il n'y a pas substitution de jouissance ni de limite par le signifiant. Cela signerait-il nécessairement la psychose ?
Cela ne semble pas le cas. J.-A. Miller relativise ses propos, je le cite : « la violence, si elle ne signe pas la psychose, traduirait dans tous les cas une déchirure de la trame symbolique »[9]. J.-A. Miller propose de chercher à « savoir si cette déchirure est punctiforme ou étendue »[10]. La déchirure de la trame symbolique situe la violence du côté du passage à l'acte, à savoir un instant où le sujet est effacé. Punctiforme ou étendue, est-ce à relier à la possibilité ou pas qu'aurait l'enfant d'en dire quelque chose par la suite ?
Cette idée d'« étendue » du déchirement du symbolique dans la violence chez l'enfant semble éclairer le titre de son intervention. « Enfants violents », mis au pluriel, semble évoquer cette pluralité, ce continuum de ce déchirement propre à chaque enfant. Ce qui semble être soutenu par une lecture borroméenne de la violence.

En conclusion, J.-A. Miller semble ouvrir au travail ce que son hypothèse paraissait fermer. D'une violence ne faisant pas symptôme, il nous propose « une pragmatique de l'abord de l'enfant violent »[11] avec l'idée qu'une « violence sans phrase » chez l'enfant comme « jouissance dans le réel » peut annoncer « une psychose en formation » mais « ne signe pas nécessairement la psychose ».

---

[6] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 26.
[7] *Ibid*., p. 27.
[8] *Ibid*., p. 104.
[9] Miller J.-A., « Enfants violents », *op. cit*., p. 5.
[10] *Ibid*.
[11] *Ibid*.

Il en dégage une certaine conduite à tenir face à un enfant violent : « Il faut faire sa place à une violence infantile comme mode de jouir, même quand c'est un message, ce qui veut dire, ne pas s'y attaquer de front »[12]. Ce « message » laisse-t-il entendre la possibilité que la violence fasse symptôme ? Ou bien s'agirait-il d'agressivité ? J.-A. Miller met en garde l'analyste à ne pas se faire « le gardien de la réalité sociale »[13]. Puis, « de procéder avec l'enfant violent par la douceur, sans renoncer à manier, s'il faut le faire, une contre-violence symbolique »[14]. Évoque-t-il ici une posture du psychanalyste incarnant une limite, une loi ?

J.-A. Miller propose donc aux psychanalystes d'appréhender la violence chez l'enfant comme « mode de jouir ». S'il ne s'agit pas d'un symptôme, ne serait-ce pas là une possibilité d'en interpréter une modalité du rapport à l'autre ?

[12] *Ibid*., p. 7.
[13] *Ibid*.
[14] *Ibid*., p. 8.

Nathalie Delzors

« S'orienter du fonctionnement de l'autisme »

Introduction

Par son titre « S'orienter du fonctionnement de l'autiste »[1], Jean-Claude Maleval nous invite à partir de ce que les sujets dits autistes mettent spontanément en œuvre pour pallier leurs difficultés, notamment les stratégies par lesquelles ils cherchent à tempérer leurs angoisses.

J.-C. Maleval nous indique aussi les lignes directrices à suivre, que les autistes ont tracées eux-mêmes de tout traitement de l'autisme. Il soutient qu'avant toute amélioration de leurs capacités cognitives, il est essentiel de prendre en considération l'angoisse dont ils font l'objet et de comprendre leurs conduites comme répondant à une logique de protection contre celle-ci. Envahissante, l'angoisse est la préoccupation majeure du sujet autiste, phénomène qui signe « l'immixtion de l'inconscient »[2]. L'angoisse n'est pas une « faute de raisonnement »[3], comme le pensait Gisela Ulmann, professeure de psychologie berlinoise. C'est pourquoi il parait faux et inefficace de penser qu'en intervenant sur les processus cognitifs, l'angoisse s'atténuerait, « l'angoisse échappe à la volonté et à la compréhension, elle appartient aux phénomènes qui sont plus forts que soi »[4]. Par ailleurs, comme le soulignent J. Schovanec et beaucoup d'autres autistes de haut niveau, l'autisme n'est pas en soi une déficience. Le lien entre les deux, nous dit-il, dans *Je suis à l'Est !*[5], n'est ni automatique ni évident. Partant de ce constat, les moyens qui doivent être mis en œuvre sont d'un autre ordre que l'amélioration du cognitif. Il est donc nécessaire de dépasser les apparences et de dégager l'autisme du spectre de la déficience.

---

[1] Maleval J.-C., « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *Quarto*, N° 108, p. 10.
[2] *Ibid*.
[3] *Ibid*.
[4] *Ibid*.
[5] Schovanec J., *Je suis à l'Est !*, Paris, Plon Pocket, 2012.

Pendant longtemps, la connaissance de l'autisme s'est limitée à l'étude de l'autisme infantile précoce, négligeant les adultes atteints de la même affection. L'origine du terme autisme s'est trouvée rattachée à la clinique de la schizophrénie donc à la psychose. Forgé par Bleuler au début du XXème siècle, ce terme décrivait « le repliement du sujet en un monde intérieur auto-érotique »[6]. C'est dans les années 1970 qu'il y a un changement dans la manière d'appréhender l'autisme ; d'une part, son appréhension s'élargit et, d'autre part, les sciences cognitives imposent l'idée qu'il s'agit d'un trouble envahissant du développement. La description faite par Kanner avait déjà mis en évidence les traits spécifiques des sujets autistes. On trouvait : l'isolement, la recherche d'une immuabilité de l'environnement, l'usage d'objets, les cris, et l'attirance vers les trous. Dans les années 50, Lacan constatait que l'autiste avait son monde propre mais il soulignait : « tant qu'il ne nous en dit rien, nous n'avons aucun moyen d'y pénétrer »[7].

La spécificité de l'approche psychanalytique est d'avoir su prendre en compte les témoignages d'autistes eux-mêmes dont les plus connus sont ceux de Temple Grandin et Donna Williams. C'est donc d'eux, conformément à l'éthique psychanalytique, que les psychanalystes ont le plus appris.

Dans son texte et à partir de divers témoignages de sujet autistes, J.-C. Maleval propose et développe sept caractéristiques du fonctionnement autistique : l'étayage sur un double, le refuge apaisant, l'immuabilité, la prégnance des objets, la musique et les chansons, l'intérêt spécifique et enfin le doux forçage.

Caractéristiques du fonctionnement autistique

1. L'étayage sur un double

Il ne va pas de soi, il faut l'élection par le sujet autiste d'un objet et qui ne soit pas intrusif. Il y a donc, avant toute chose, à chercher à entrer dans le monde du sujet. Généralement, l'animal ou bien l'objet présentent moins d'inconvénients que les demandes humaines, porteuses elles, de désirs. Les autistes sont sensibles à la voix, ils

[6] Maleval J.-C., *L'Autiste et sa voix*, Paris, Seuil, Champ freudien, 2009, p. 10.

[7] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 101.

entendent mieux si nous leur parlons « avec une passion éteinte »[8], autrement dit sans trop de désir.
L'appui sur un double, un autre comme véritable prolongement de soi-même est une façon de se protéger d'un monde inquiétant. L'imitation d'un modèle, le miroir ou encore le double, paraissent être le préalable à l'ouverture de la « coquille autistique »[9]. Cet appui est la condition à l'engagement d'une relation transférentielle avec un sujet autiste ; rassurant, il a une fonction dynamique. Mais il peut aussi servir de bouche-trou, constituant alors une protection contre l'angoisse, lui évitant la confrontation au manque. Ou bien encore, les autistes de haut niveau créent des doubles imaginaires qu'ils incarnent. Leur autonomie, aussi paradoxale qu'elle puisse paraître, nait de l'expérience d'un moment fusionnel incontournable. Un premier temps est nécessaire, celui de l'instauration d'un rapport fusionnel à un double, dans lequel l'autiste est dans une profonde et totale dépendance. Ce n'est que de ce premier temps que peuvent advenir des progrès et s'envisager un traitement de la perte, afin de faire cesser la symbiose. Les autistes ont aussi des aptitudes imitatives indéniables, des capacités à entrer dans des jeux de rôles, qui organisent leur monde et les aident à se comporter socialement. En plus d'avoir une fonction dynamique, le double a une fonction thérapeutique. Il doit s'employer à stimuler la complexification du bord par un « doux forçage » qui se fait par la recherche d'un appui sur le fonctionnement spontané du sujet et par une prise en compte d'un traitement de la perte. En revanche, l'imitation, l'accrochage à un double, peut passer inaperçu tant certains autistes réussissent à faire comme les autres ; le cas de Jacqueline Léger est à cet égard caractéristique.

2. Le refuge apaisant

Il est courant chez les autistes de les voir se construire un abri, un espace personnel et intime afin de trouver un moment de calme sensoriel ; ce refuge est un lieu sécurisant. De nombreux parents

---

[8] Asperger H., *Les psychopathes autistiques pendant l'enfance*, (1944), Synthélabo, Le Plessis-Robinson, 1998, p. 69, cité par J.-C. Maleval, « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 12.
[9] Maleval J.-C., « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 12.

constatent que le « respect d'un refuge apaisant n'est pas un obstacle aux apprentissages »[10]. Ce moment de retrait est davantage un moment pour se préparer à affronter à nouveau le monde plutôt que de s'en couper. Dans certains moments de crises, l'objet et/ou les sensations douces et agréables peuvent produire sur eux un effet apaisant.

3. L'immuabilité

Les rituels, règles et routines les rassurent car ils donnent un sentiment de maitrise. Ils permettent de précieux repères qui contribuent « à mettre de l'ordre dans le chaos insupportable de la vie »[11]. Une structuration de l'environnement temporel et spatial avec planning individuel ou collectif doit être alors d'usage dans toutes institutions. On constate généralement que les autistes sont aussi plus à l'aise dans l'obéissance à des ordres et des règles valables pour tous, absolues, générales et uniques. Une fois repérées, donc repérables, ces règles routinières les protègent « de la jouissance énigmatique de l'Autre en contribuant à la réguler »[12].

4. La prégnance des objets (la machine-auto de Joey et la trappe à serrer de Temple Grandin)

Le concept d'objet autistique fut inventé par une psychanalyste anglaise, France Tustin. Elle considérait l'objet autistique comme plutôt pathologique car ces objets avaient tendance à faire obstacle aux soins de la mère. Nocifs car ils s'opposaient « à la vie et à la créativité, et portaient en eux la destruction et le désespoir »[13]. Or, en écoutant les autistes et par leurs témoignages, les psychanalystes se sont aperçus que tous indiquaient que certains objets leur étaient d'une aide précieuse. Du côté des techniques éducatives du comportement, les objets autistiques ne sont pas mieux considérés.

---

[10] *Ibid*., p. 13.

[11] Joliffe T., Lansdown R., Robinson T., « Autism : a personnal account », *Communication*, 1992, N° 26, p. 13, cité par J.-C. Maleval, « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 13.

[12] Maleval J.-C., « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 13.

[13] Entretien avec J.-C Maleval sur la création du site : *Écouter les autistes*, http://autistes-et-cliniciens.org/, disponible sur Radio Lacan, http://www.radiolacan.com/fr/topic/502/4.

J.-C. Maleval[14] critique ces techniques qui semblent ne pas s'interroger suffisamment sur la fonction opérante de ces objets autistiques. Ils ne peuvent donc apparaître à leurs yeux que comme des anomalies comportementales, de sorte qu'il faudrait à l'évidence les corriger. *A contrario* pour les psychanalystes, ces objets autistiques sont spécifiques de leur mode de jouissance. Ils sont à situer au principe de la défense du sujet contre le désir de l'autre.
« Communiquer par le biais des objets était sans danger »[15], nous rappelle Donna Williams. C'est pourquoi les objets tels que l'écriture, les pictogrammes ou les signes gestuels sont privilégiés par les autistes pour le traitement de l'information.

5. La musique et les chansons

Elles peuvent également prendre une place importante dans la vie des autistes car la musique comme les chansons les apaisent. Certains font preuve de réelles capacités musicales, la musique pouvant être l'un des moyens qui les sort de leur mutisme, « […] le message enveloppé dans un paquet musical permet de donner corps aux mots, parce qu'il protège de l'intention »[16]. La voix, vecteur d'une relation bien trop directe, est généralement objet d'angoisse.

6. L'intérêt spécifique (îlot de compétence ou inventions)

« Il se caractérise par une accumulation de connaissances sur un sujet donné, parfois associée à la construction d'une collection […] Les intérêts les plus courants sont les animaux, la nature, des sujets techniques et scientifiques, le réseau des transports en commun, le dessin, la musique, les jeux vidéo »[17]. Témoin d'une interaction entre l'intelligence et les émotions, l'intérêt spécifique est aussi et surtout un élément déterminant de socialisation. Cet intérêt, dit spécifique parce qu'il est à l'initiative du sujet, est la source par laquelle d'autres

---

[14] *Ibid*.
[15] Williams D., *Si on me touche je n'existe plus*, Robert Laffont, Paris, 1992, p. 83, cité par J.-C. Maleval, « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 14.
[16] Hébert F., *Rencontrer l'autiste et le psychotique*, Paris, Dunod, 2015, p. 203, cité par J.-C. Maleval, « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 16.
[17] Maleval J.-C., « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 16.

apprentissages vont pouvoir se développer. Les tenants des techniques d'apprentissages, pourtant, s'attachent à penser que l'intérêt spécifique est au contraire une obsession qui doit être combattue. Selon J. Schovanec « [...] Les intérêts spécifiques ne sont pas un ennemi, loin de là, et une interdiction, une opposition frontale n'est pas une bonne solution »[18].

C'est la raison pour laquelle parfois certains parents, contre l'avis des professionnels de santé, osent prendre des risques et décident, avec courage, de se laisser enseigner du fonctionnement de leur enfant. Le film documentaire *Le monde de Théo*[19] en est une illustration : il retrace la vie d'un petit garçon de deux ans atteint d'autisme, Théo. Porté notamment par le témoignage de sa maman, ce film laisse voir et entendre comment l'autisme en s'infiltrant dans une famille peut être accueilli par les proches. Contre l'avis des professionnels de santé, cette maman décide de partir à la rencontre du monde singulier de son fils. Cette décision n'est pas sans embûches, sans chagrin, sans craintes ni doutes mais elle a le mérite de nous enseigner comment des parents s'orientent du fonctionnement de leur enfant autiste. La maman de Théo nous explique que c'est lorsqu'il a deux ans que le mot « handicap » est posé par eux. Un événement en apparence anodin, une brûlure à la main, fait régresser Théo dans tous ses apprentissages. Dès lors, il s'isole, crie, produit des bruits de gorge et vit des moments de terrible et intense solitude. Théo a peur de l'inconnu, de l'échec. Dès lors, la famille se met à chercher une passerelle afin d'aller vers lui et progressivement, la confiance s'installe. Première victoire ! s'exclame la maman de Théo. Elle insiste sur le fait qu'elle ne lui a jamais demandé de stopper ses comportements gênants, « je ne l'ai jamais bâillonné », dit-elle. Il a inventé sa langue et « on l'a apprise, mais Théo restait fragile et colérique ». Ses stéréotypies imposent alors l'installation de rituels et avec eux, une organisation de la vie familiale et sociale. Si ses rituels naissants et rassurants sont nécessaires, ils sont, dit-elle, en même temps « enfermants ». Elle souligne qu'une

---

[18] Schovanec J., *Je suis à l'Est !*, *op. cit.*, p. 129, cité par J.-C. Maleval, « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 17.

[19] Caron S., *Le Monde de Théo*, quand l'autisme s'invite dans une famille, Film documentaire.

fois installés, ces rituels doivent être « cassés, assouplis afin d'y donner du choix », autrement dit de proposer différentes possibilités à partir d'un même rituel. En revanche, insiste-t-elle, il s'agit de le faire avec tact et prudence. Ce temps bien sûr n'est pas sans conséquence sur Théo, l'angoisse surgit, Théo se sent un peu agressé. Elle constate à ce moment-là l'ampleur du travail quotidien que son fils Théo doit faire. Sa formule est la suivante : « Théo a appris à apprendre ». Elle ajoute qu'elle et ses proches ont dû également apprendre, « à dédramatiser l'approche de l'autisme » afin de « laisser Théo être ce qu'il était ». Ainsi, conclut-elle, « la méthode ne suffit pas, il faut être attentif à l'enfant. C'est mon fils Théo qui nous a appris à regarder autrement ».

7. Caractéristique du doux forçage : une théorie du sujet autiste et un traitement de la perte

Selon l'approche psychanalytique et sa théorie du sujet autiste, un « doux forçage prôné par la pratique à plusieurs »[20] s'avère néanmoins nécessaire. Il « implique la prise en compte d'une dynamique de cession de jouissance qui commande la complexification du bord. Les autistes eux-mêmes perçoivent intuitivement la nécessité d'une insistance émanant de leur entourage pour les inciter à sortir de leur espace subjectif intime que l'abri du bord sécurise »[21]. On remarque alors qu'une sollicitation, une impulsion par l'extérieur, est bénéfique au sujet autiste. En effet, il y a tout à gagner à insister mais de la bonne manière. Ce « doux forçage » de l'approche psychanalytique se distingue de l'apprentissage contraint et intensif ou encore de l'approche normalisatrice avec ses préconisations thérapeutiques.

L'approche psychanalytique ainsi que les diverses thérapies par affinités cherchent non pas à briser mais à contourner les stratégies défensives des sujets autistes. Un traitement de la perte est la condition d'évolution du sujet mais en portant au préalable une attention toute particulière à leur construction du bord. Il s'agit de ne

[20] Di Ciaccia A., « À propos de la pratique à plusieurs », De Halleux B. (s/dir. de), *Quelque chose à dire à l'enfant autiste*, Paris, Éd. Michèle, 2010, p. 98, cité par J.-C. Maleval, « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 18.

[21] Maleval J.-C., « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 18.

pas entrer frontalement en relation avec eux mais de les laisser venir, puis prendre appui sur leurs intérêts spécifiques, leurs inventions et enfin complexifier le bord non pas à partir de l'objet mais de son manque.

J.-C Maleval nous encourage, pour illustrer son propos, à lire le cas présenté par Alexandre Stevens[22] d'un jeune enfant très déstructuré, collectionneur de déchets. Alors qu'un jour une tasse vide ébréchée et cachée par un arbre se trouve au fond du jardin de l'institution dans laquelle l'enfant est accueilli, sa thérapeute fait le choix d'inciter l'enfant à reconnaitre l'inaccessibilité de la tasse plutôt que l'aider à atteindre l'objet qu'il convoite. L'effet thérapeutique est obtenu par le fait d'avoir laissé l'objet en place et d'avoir pris le parti de ne pas réduire immédiatement la frustration de l'enfant.

Deux temps logiques semblent se dessiner dans le travail auprès du sujet autiste : le premier temps consiste à prendre en compte la construction du bord et la soutenir, le second à essayer de le complexifier « par un travail à partir de la perte traumatique sur laquelle il s'est construit »[23].Ce travail conduit par conséquent :
- à priver le sujet d'un appui,
- à introduire des écarts dans la relation transférentielle,
- à introduire de l'incomplétude dans l'intérêt spécifique,
- à le confronter de temps en temps à ses incapacités, à la condition d'en mesurer le supportable, sans prendre le risque à nouveau de convoquer la fonction protectrice de carapace et repliement subjectif,
- à éviter qu'ils s'enferment dans une routine qui n'offre aucune expérience nouvelle,
- et enfin, l'inciter à la prise de responsabilité.

Conclusion

Certes tous les autistes sont différents mais on ne peut que constater, souligne J.-C. Maleval, qu'ils adoptent tous des stratégies et des méthodes identiques, sans les avoir apprises. Il soutient alors

[22] Stevens A., « Points de vue concrets », *À l'écoute des autistes, Des concepts et des cas*, Conversation UFORCA du 30 juin 2012, Vol. 1, p. 74.
[23] Maleval J.-C., « S'orienter du fonctionnement de l'autiste », *op. cit.*, p. 19.

que si les autistes ne rencontrent pas d'interdits dans leurs efforts et qu'ils sont sollicités par « un doux forçage », leur énergie libidinale est alors mobilisée pour construire un bord protecteur contre l'angoisse. Et « la capacité du bord à tempérer l'angoisse est la condition pour que se développe l'Autre de synthèse »[24].

Dans *L'Autiste et sa voix*[25], J.-C. Maleval distingue deux modalités de l'Autre de synthèse, le premier est clos, coupé de l'Autre et en prise avec la jouissance du sujet. En effet, dans un premier temps le sujet autiste construit un savoir clos, ordonné, figé, bien maitrisé, qui lui permet de s'orienter dans un monde routinier, limité et sans surprise mais sécurisant. C'est sur cette nécessaire sécurisation que le second temps peut advenir par la complexification du bord. Plus ouvert et évolutif est le second temps où l'Autre de synthèse lui permet alors de s'adapter à des situations nouvelles et de faire preuve de créativité, ouvrant vers le lien social.

L'approche de l'autisme par Jean-Claude Maleval est une approche résolument structurale qui s'appuie sur l'enseignement de Lacan et sur ses développements concernant la jouissance. En restant proche de l'enseignement de Lacan et d'une vision du sujet et de la structure, J.-C. Maleval nous conduit à retourner à une clinique psychanalytique qui s'appuie sur les dires des sujets et leurs logiques. La recherche sur le traitement en demeure vivante.

---

[24] *Ibid*., p. 20.

[25] Maleval J.-C., *L'Autiste et sa voix*, *op. cit.*, p. 10.

Stéphanie Haug

« De la surprise à l'énigme »[1]

Le Conciliabule d'Angers, premier de la série des *trois C*, (Conciliabule d'Angers, Conversation d'Arcachon, Convention d'Antibes, qui désignent trois moments des travaux de recherche sur les psychoses), rassemble en 1996 des cliniciens des sections cliniques francophones. Afin d'« examiner, parfois dans le détail, des travaux cliniques sur les psychoses », les exposées devaient répondre à la consigne « du précis, du précieux, de l'inédit, pas du déjà vu ». Le thème de la surprise « s'imposera » aux cliniciens réunis et donnera son titre au recueil : « Effets de surprise dans les psychoses ».
C'est en « ouverture » à ce conciliabule que prend place le texte de J.-A. Miller. Le thème de la surprise y est déplié à partir de ce qu'il questionne et s'articule, dans une description conceptuelle rigoureuse, à son opposé : l'énigme.
Le texte s'ouvre par trois questions qui structurent trois points de réflexions (Qui est surpris ? Le psychotique a-t-il rapport à la surprise ? Pouvons-nous être encore surpris ?), se déplie ensuite selon une articulation conceptuelle précise en référence aux textes de l'enseignement de Lacan (opposition de l'énigme à la surprise par le détour d'une définition de l'énigme référée à la structure du langage), pour aboutir à une répartition névrose/psychose.

Le choix du titre, nous dit J.-A. Miller, « laisse en suspens la question de qui est surpris » ? À partir de ce constat, l'auteur décline plusieurs possibilités : « être les surpris », « être les surprenants », « l'analyste surpreneur »[2]. Dans le premier cas, J.-A. Miller, indique qu'une façon d'apprendre est celle qui se réalise sur le mode de la surprise. Il distingue étonnement et surprise de par leur caractéristique temporelle, faisant de l'étonnement un « état d'esprit », un état qui

[1] Miller J.-A., « De la surprise à l'énigme », Texte d'ouverture, *Le Conciliabule d'Angers*, Effets de surprise dans les psychoses, Paris, Agalma, 2005, pp. 9-22.
[2] *Ibid*., p. 12.

dure contrairement à la surprise qui présente un caractère « discontinu et éruptif ». Dans la surprise, on ne s'y « installe pas », contrairement à l'étonnement. J.-A. Miller rappelle une formule de Lacan qui met l'accent sur le « refus d'attendre la surprise » au risque de provoquer une surprise qui n'en est plus une, « frelatée, douteuse ».

Mais si nous devons être surpris, il n'en reste pas moins que nous avons à surprendre, comme c'est le cas dans l'interprétation. Dans La Cause freudienne N° 56, J.-A. Miller souligne l'analogie de la temporalité de l'interprétation avec celle de la surprise : « L'interprétation s'inscrit dans le temps sous un aspect qui a été repéré depuis longtemps, qui est l'aspect de la surprise, la surprise et sa modalité temporelle spécifique […] le mode lacanien de l'interprétation consiste à conserver à l'interprétation sa modalité temporelle propre qui est la surprise »[3].

J.-A. Miller poursuit sur cette tâche qu'a l'analyste de surprendre en reprenant une citation de Lacan « ce que nous avons à surprendre est quelque chose dont l'incidence originelle fut marquée comme traumatisme »[4]. Ce quelque chose est bien le réel, en tant que sa rencontre fortuite produit la marque du traumatisme. C'est ainsi que le glissement s'opère à l'analyste « surpreneur de réel »[5] en tant qu'il a aussi pour tâche de surprendre le réel. En s'immisçant dans l'écart entre « ce qui revient toujours à la même place » (le réel) et l'impossible à éviter pour le sujet, l'analyste pourra « surprendre d'une vue de biais [les] émergences fugaces »[6] du réel. L'analyste est donc tour à tour surpris ce qui lui permet d'apprendre, surprenant comme dans son acte d'interprétation et « surpreneur » du réel.

« Le psychotique a-t-il rapport à la surprise » ? « La forclusion permet-elle la surprise » ? Miller relève la formule de E. Fleury qui va dans le sens de son répartitoire hypothétique, à savoir que l'énigme se rencontrerait dans la psychose et la surprise dans la névrose. La

---

[3] Miller J.-A., « Introduction à l'érotique du temps », *La Cause freudienne*, N° 56, *La séance courte*, 2004, pp. 78-79.

[4] Miller J.-A., « De la surprise à l'énigme », *op. cit.*, p. 11.

[5] *Ibid*., p. 12.

[6] *Ibid*.

formule de Fleury tranche : « le névrosé se fait surprendre par le symbolique tandis que le psychotique se fait surprendre par le réel ». Même si le terme « surprendre » est conservé pour l'un et l'autre, elle fait entendre le bi-partitoire de la surprise qui a rapport au symbolique et au sens avec sa pluralité de possibilités, et de l'énigme qui renvoie au réel et donc au hors-sens, au vide de signification.

Enfin, « pouvons-nous et voulons-nous être encore surpris ? » Miller pose cette question au regard de la « bande » lacanienne qui partage un même discours, des concepts, des références identiques.
C'est à ce titre que le désir, désir de surprise, pour surprendre en retour est nécessaire. Désir qui s'oppose à volonté dans ce qu'elle posséderait de contrôle.

Ces questions amènent l'auteur à préciser la distinction de l'énigme en l'opposant à la surprise par le détour d'une conceptualisation éclairante. À partir des textes de référence « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » et « L'instance de la lettre… », qui mettent en relief les aspects sémantiques du langage, notamment l'articulation signifiant/signifié selon les différentes opérations de substitution ou de connexion qui renvoient à la métaphore ou à la métonymie, J.-A. Miller définit le principe de l'énigme.
Ainsi, l'énigme met en question le rapport du signifiant au signifié en inscrivant une rupture : S//*s*. Il y a un non-rapport entre les deux éléments. Un triptyque se dégage : métaphore (substitution S/S engendre effet de sens métaphorique (+) *s*), métonymie (connexion S…S engendre effet de sens métonymique (-) *s*), énigme (S//*s*).
Dans l'énigme, quelque chose est reconnu comme un signifiant, c'est-à-dire reconnu comme « ça veut dire quelque chose » mais ce que ça veut dire reste inaccessible. « L'énigme oblige à cliver l'espace sémantique [mais aussi] à le temporaliser »[7].
L'énigme est donc au principe même de la distinction signifiant/signifié. Pour appuyer ce propos, J.-A. Miller prend l'exemple paradigmatique des hiéroglyphes. Le signe, l'écriture hiéroglyphe est reconnue comme signifiant en tant qu'on sait qu'il

[7] *Ibid*., p. 15.

veut dire quelque chose mais la signification reste inaccessible. Il y a donc dans l'énigme la reconnaissance du signifiant comme tel, mais sa charge de signification laisse une place vide. J.-A. Miller précise que ce vide n'est « pas absolu », mais qu'il s'agit d'« un manque à sa place », soit d'un vide à la place où l'on attendait la signification. Il reste ainsi la signification d'avoir reconnu le signifiant comme signifiant, c'est ce que Lacan a nommé « la signification de signification »[8]. Elle renvoie à la « pure intentionnalité du signifiant », à savoir le pur « ça veut dire », et devient dès lors certitude (certitude de signification) qui perdure tant que le signifiant demeure indéchiffrable. Une fois passée à la moulinette du déchiffrage, la certitude s'envole avec la pluralité des possibilités de signification.

À cela, J.-A. Miller ajoute une précision qui concerne le « clivage sémantique » du signifié en référence au « *quid* » (le "ce que") et au « *quod* » (le "que"), locutions dont l'opposition a fortement intéressée Jankélévitch. L'énigme met en lumière la coupure qui se situe entre le *quid* (de la signification) et le *quod* (du signifié). On sait qu'il y a quelque chose (que c'est) mais on ne sait pas ce que c'est, il y a le *quod* du signifié mais pas le *quid*, le ce que c'est, soit la signification. Autrement dit, on sait que le signifiant se couple avec un signifié (*quod*) mais dont on ignore ce qu'il est (*quid*). J.-A. Miller précise encore qu'« un signifié, comme un train, peut toujours en cacher un autre, ce qui fait qu'un message déchiffré peut très bien être une énigme »[9].

L'énigme partage avec l'angoisse la certitude en tant que la signification demeure inaccessible. « L'effet de certitude » nous dit J.-A. Miller « est dans une position exactement homologue à celle de l'affect que fait surgir le signifiant énigmatique du désir de l'Autre, à savoir l'affect d'angoisse, que Lacan définit comme *ce qui ne trompe pas* : S(Ⱥ) → angoisse ». Dans le *Séminaire X*, en effet, Lacan évoque « l'affreuse certitude de l'angoisse »[10]. L'angoisse vaut pour équivalent de la « signification de signification », donne le *quod* sans le *quid*, en tant qu'elle est en rapport avec le désir de l'Autre, soit le manque dans l'Autre, en rapport avec le signifiant du désir de l'Autre

[8] *Ibid*., p. 18.
[9] *Ibid*., p. 17.
[10] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2006, p. 92.

sans pouvoir en épingler sa signification. Elle est « l'affect qui correspond au signifiant énigmatique du désir de l'Autre »[11]. L'angoisse, affect qui « ne trompe pas » du fait du non-rapport signifiant//signifié, se distingue des autres affects pour lesquels le rapport signifiant/signifié est trompeur : « dès qu'il y a rapport entre signifiant et signifié, ça trompe et on se trompe, à tous les coups »[12] nous dit Miller (malentendu fondamental). Si la tromperie est au principe du rapport signifiant/signifié, la certitude s'inscrit, elle, dans le non-rapport des deux termes : il y a certitude et angoisse que ça veut dire quelque chose sans pouvoir accéder à la signification.

À partir de cette conceptualisation, Miller répartit logiquement la surprise côté névrose et l'énigme côté psychose. Il précise que le non-rapport signifiant//signifié côté psychose serait à l'origine de ce qu'il nomme « la rançon de la psychose » dans laquelle viendrait se ranger les « phénomènes angoissants ou paroxystiques » qui témoigneraient de l'émergence du signifié de l'Autre barré, signifié supplémentaire.
L'existence d'un rapport souple entre les deux termes sémantiques, privilège du névrosé, engendre un gommage du signifiant dès qu'il y a passion pour la signification. Cependant, la surprise s'accompagne d'un éclair de lucidité sur la condition du signifiant et permet de rappeler au sujet qu'il existe un écart structural entre le signifiant et le signifié. Ainsi Miller conclut : ce qui fait la norme n'est pas l'articulation signifiant/signifié mais bien au contraire l'énigme !

[11] Miller J.-A., « De la surprise à l'énigme », *op. cit.*, p. 18.
[12] *Ibid*.

Philippe Giovanelli

Présentation du texte de J.-A. Miller : « Effet retour sur la psychose ordinaire »[1]

J.-A. Miller considère, dans ce texte de 2008, que la psychose ordinaire est « un mot, qui n'a pas de définition rigide, ce n'est pas un concept ». Cette précaution est probablement justifiée par sa préoccupation de ne pas en figer une définition. Cependant ce terme est construit comme un concept, c'est-à-dire comme « une place où doivent s'inscrire des éléments ». Miller a rendu opératoire le trou de la forclusion en lui imposant un cadre qui n'est autre que le concept de psychose ordinaire lui-même[2]. Il précise que l'approche des concepts de Lacan s'effectue par des « définitions contradictoires et changeantes ». Cette notion est essentielle pour le lecteur de Lacan et, quelques années plus tard, J.-A. Miller la détaille ainsi : « Lacan n'est pas venu effacer Freud, mais le prolonger. Les remaniements de son enseignement se font sans déchirure en utilisant les ressources d'une topologie conceptuelle qui assure la continuité sans interdire le renouvellement »[3]. Ainsi, le remaniement proposé avec le terme de psychose ordinaire peut s'inscrire dans une continuité avec la théorie qui le précède. Ce renouvellement des notions et des concepts de la psychanalyse accompagne la mutation qui a touché, au XXIème siècle, l'ordre symbolique. Le remaniement, la mutation, voire même la rupture, sont aux principes des élaborations d'une psychanalyse qui, pour être renouvelée, ne doit pas être régentée par la théorie prise comme une *doxa*. Cet effort de Lacan se retrouve chez Miller, et l'invention de l'expression « psychose ordinaire » en est une illustration.

---

[1] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, N° 94-95, pp. 40-51.
[2] cf. Miller J.-A., « Logiques du non-savoir en psychanalyse », *La Cause freudienne*, N° 75, 2010, p. 177 ; inspiré par cette phrase de J.-A. Miller, « Frege a rendu le rien opératoire, en lui imposant un cadre qui n'est rien d'autre que le concept lui-même ».
[3] Miller J.A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, N° 88, 2016, p. 110.

Le terme de psychose ordinaire a diverses conséquences. C'est tout d'abord une incitation pour le clinicien à mieux repérer les indices pour fonder un diagnostic de structure : « Quand c'est de la névrose, ce n'est pas un fond d'écran. La névrose est une structure très précise »[4]. Une fois que le diagnostic de psychose ordinaire est établi, il est nécessaire d'aller plus loin en cherchant comment classifier la psychose. Cette perspective s'intègre dans l'approche qui caractérise les structuralistes des années 60, qui « sont profondément attachés aux situations où il y a une objectivité de la structure, et où la subjectivité peut être réduite à zéro »[5]. Il est donc indispensable de savoir discriminer les points permettant d'établir un diagnostic dans cette perspective structuraliste.

Cependant, établir un diagnostic de psychose ordinaire ne s'effectue pas dans la même logique. Elle est définie comme « une psychose difficile à reconnaitre telle quelle, mais que je déduis de petits indices variés. Il s'agit davantage d'une catégorie épistémique qu'objective »[6]. L'un des nombreux intérêts de ce texte est d'aborder avec précision les signes de la psychose ordinaire et ainsi d'apporter des éléments de repérage au clinicien. C'est une clinique qui trouve son affinité avec la notion de degré, et non plus avec celle de nature, ou de catégorie. Le sens clinique ne s'oriente plus d'un binaire (présence/absence) concernant un signifiant électif (celui du Nom-du-Père) mais c'est une clinique de l'intensité. De nombreux termes du texte renvoient à ce champ sémantique : « c'est une clinique très *délicate* ». « C'est la recherche de *tout petits* indices », « bien souvent c'est une question d'*intensité*, une question de *plus ou moins* ». « Quand vous *sentez* que pour le sujet c'est une manière de s'attacher lui-même à son corps ». « Dans l'hystérie et dans la psychose, ça n'a pas le même *ton* ». « Dans la psychose ordinaire cela excède, […] c'est en termes d'*excès* ». « Dans la psychose ordinaire, vous *sentez* l'infini dans la faille présente dans son rapport à son corps »[7].

---

[4] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*

[5] Miller J.-A., Débat sur « La confidence des contrôleurs », *La Cause freudienne*, N° 52, Novembre 2002, p. 145.

[6] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*

[7] *Ibid*., p. 45.

À partir de cette clinique, « on peut connecter tous les petits détails qui apparaissent distants les uns des autres à un désordre central. Il s'agit d'ordonner le cas. […] Cherchez les petits indices […] de la forclusion »[8]. C'est donc une clinique de la tonalité et du détail. Cette valorisation de la finesse dans l'observation clinique n'est pas spécifique d'un diagnostic de psychose ordinaire ; pour exemple elle est relevée par J.-A. Miller à propos de Clérambault : « Quand il questionne un patient, quand il rapporte son cas, il apporte une attention extrême au détail, s'efforçant de saisir l'autre dans ses traits les plus originaux »[9].

La construction lacanienne de la psychose dans les *Écrits*

Durant la période de l'enseignement classique sur la psychose, et plus précisément dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »[10] (1958), Lacan pense la psychose dans la perspective de la névrose. La métaphore paternelle (substitution du signifiant du Nom-du-Père à l'*x* du désir de la mère) qualifie la névrose. Celle-ci a été superposée à la notion de normalité et « la base commune entre névrose et psychose […] est ce qu'il appelle l'imaginaire. […] Le monde structuré par le stade du miroir est un monde de transitivisme. C'est un monde instable, c'est un monde sans consistance. C'est un monde d'ombres. […] C'est supposément un monde dont la force pulsionnelle est celle du Désir de la Mère, le désir désordonné de la mère envers l'enfant-sujet »[11]. Il sera salutaire pour l'enfant (par son moi qui est défini comme fonction de maitrise, de prestance et de rivalité) de se diriger vers l'Idéal du moi (I), c'est-à-dire vers la fonction du père[12]. Pour ne pas finir identifié au phallus, il devra continuer d'aller dans la direction du symbolique : « Si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le

---

[8] *Ibid*., p. 49.

[9] Commentaire de Miller J.-A., in Dewambrechies-La Sagna C., « Clérambault, une anatomie des passions », *La Cause freudienne*, N° 74, mars 2010, p. 238.

[10] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits*, Le Seuil, 1966, pp. 531-583.

[11] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, pp. 42-43.

[12] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », (1960), *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 809.

satisfaire »[13]. Le processus selon lequel la jouissance imaginaire est évacuée par le symbolique est ce que Lacan nomme la signifiantisation du moi.

En poursuivant la cohérence de la construction de cette époque du Lacan classique, le symbolique se présente en tant qu'ordre et vient donc dans un second temps. « La structure lacanienne introduit le symbolique – le langage, la métaphore paternelle – comme la puissance […] qui stabilise le monde imaginaire mouvant. Il condense cette puissance ordonnatrice du symbolique avec le Nom-du-Père »[14]. Le Nom-du-Père est un élément qui impose son ordre au Désir de la Mère. On a le phallus imaginaire complet avant l'introduction du Nom-du-Père, puis ce dernier ayant procédé à la castration, on obtiendra le *moins-phi*. La psychose est alors construite par Lacan comme structure dans laquelle « la jouissance imaginaire qui est "en trop" continue à exister »[15].

La psychose au temps de l'inconsistance de l'Autre.

Dans la suite de son enseignement, Lacan va considérer qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, pas de garantie dans l'Autre, et le Nom-du-Père va devenir un élément parmi d'autres ayant la même propriété. C'est un renversement de l'ordre symbolique, qui n'a plus sa primauté de « puissance ordonnatrice » mais qui est « désormais très largement conçu comme une articulation de semblants. […] Ce n'est pas seulement que les semblants vacillent mais ils sont reconnus comme des semblants »[16].

Avec ce changement de statut, le Nom-du-Père n'est plus considéré comme un pur signifiant – le nom propre est un signifiant ne renvoyant pas à un signifié, dans la même logique, le S_1 est qualifié de « signifiant pur »[17] – mais comme « un prédicat, c'est-à-dire *un tel* élément fonctionne comme un Nom-du-Père pour le sujet […] ça

[13] Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Le Seuil, 1966, p. 693.
[14] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 43.
[15] *Ibid*., p. 15.
[16] Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *op. cit.*, p. 113.
[17] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 73.

n'est pas *Le* Nom-du-Père, mais il en a la qualité, la propriété »[18]. Il est spécifique à chaque sujet, particularisé. On quitte les notions de complétude, du Un, d'universel, de défini, pour aborder celles d'incomplétude, de multiplicité, du particulier, d'indéfini. Un autre effet du terme de psychose ordinaire est d'ouvrir à une clinique pragmatique, autre que celle du déchiffrage du symptôme par l'inconscient.

Dans un article paru l'année suivante, en 2009, S. Cottet aborde le fait que « l'application des concepts du dernier Lacan à la psychose ordinaire obligeait à penser une clinique pragmatique : celle des suppléances, plutôt que celle de l'interprétation. […] La clinique continuiste est quantitative, elle mesure les intensités, calcule le plus et le moins, les pressions, les exigences, les degrés de soulagement, les bénéfices ou les inconvénients du symptôme, en fonction du signifiant qu'on introduit »[19]. S. Cottet fait référence à l'expérience du travail au CPCT, où il précise qu'une attention forte est portée à l'effet thérapeutique.

Un intérêt supplémentaire de ce terme de psychose ordinaire se situe dans son aptitude à se brancher d'un côté sur la clinique binaire (névrose, psychose) et d'un autre sur la clinique unitaire, continuiste (avec les notions de nœud, de trou) : « […] votre propre manière de faire sens est délirant »[20].

Avec ce concept, J.-A. Miller attribue au trou de la forclusion la valeur d'une place pour y loger le *Compensatory Make Believe* (CMB), défini comme une compensation de la forclusion du Nom-du-Père. Cette notion de compensation est à rapprocher de l'intérêt à porter à la suppléance lors du ratage du nœud.

Considérer que le Nom-du-Père est un substitut (au Désir de la Mère) fait apparaitre l'utilité de s'intéresser à ce qui se substitue à ce signifiant lui-même, et qui permet d'ordonner le monde d'un sujet avant le déclenchement d'une psychose. Peut-être que « ce que nous appelons psychose ordinaire est une psychose qui n'est pas

---

[18] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 44.

[19] Cottet S., « Le chemin des écoliers », *L'inconscient de papa et le nôtre*, Éditions Michèle, Avril 2012, p. 232.

[20] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 47.

manifeste jusqu'à son déclenchement »[21]. La notion de psychose non déclenchée a longtemps été considérée par J.-A. Miller comme problématique parce qu'elle faisait craindre le risque d'une récupération par les régimes totalitaires dans un but de contrôle des opposants politiques ou des déviants à la norme sociale établie. Les faits cliniques s'imposeront par la suite pour que soit prise en considération cette période de la psychose non déclenchée. Après avoir été effrayé par l'abus possible de la notion de psychose dormante, J.-A. Miller va donc être en faveur de son repérage. Il ajoute qu'un pas de plus à franchir est de « comprendre que certaines psychoses ne mènent pas vers un déclenchement : des psychoses avec un désordre au joint le plus intime, qui évoluent sans bruit, sans explosion, mais avec un trou, une déviation ou une déconnection qui se perpétue »[22].

Ce texte permet donc aussi de reprendre les notions de déclenchement et de décompensation telles qu'elles sont définies ici : « […] lorsque vous allez pour la première fois d'une situation CMB vers une ouverture tel un trou, et que ça continue sans cesse, vous avez un déclenchement » ; donc on dit « déclenché » quand cela se produit une fois. En revanche, « il y a "des décompensations multiples" quand vous avez un *pattern* répétitif qui est compensé sans cesse » (décompensation-compensation-décompensation…).

[21] *Ibid*., p. 44.
[22] *Ibid*., p. 49.

Pascale Joly Saporta

« Effet retour sur la psychose ordinaire »[1]

Cette intervention de Jacques-Alain Miller a été prononcée lors du séminaire anglophone à Paris en juillet 2008. À cette occasion, J.-A. Miller se permet un effet retour sur le syntagme de « psychose ordinaire », dix ans après son invention, en 1998, et son introduction à la Convention d'Antibes.
Je voudrais revenir sur ce terme de « psychose ordinaire » et sur ce que Jacques-Alain Miller nous dit de son invention.

« Psychose ordinaire » est un terme, et non un concept
La psychose ordinaire n'a pas de définition rigide. Ce n'est pas un concept. C'est un mot, une expression, un signifiant. Un signifiant, sans savoir-faire sur son utilisation, dont J.-A. Miller fait le pari, par son invention, qu'il pourrait provoquer un écho chez le clinicien, qu'il serait un moyen d'expression de sa pensée et de ses propres idées face à la clinique, sans savoir jusqu'où ce mot pourrait aller. La psychose ordinaire est une création extraite du dernier enseignement de Lacan, une catégorie clinique lacanienne.

M.-H. Brousse, dans son texte « La psychose ordinaire à la lumière de la théorie lacanienne du discours »[2], parlait d'une nouvelle élaboration clinique et théorique, à partir du constat que les cas « rares » n'étaient pas si rares, mais au contraire très fréquents. « Il était devenu clair qu'il convenait d'admettre qu'un certain nombre de faits cliniques échappaient aux catégories utilisées »[3].
Avec le syntagme de « psychose ordinaire », Jacques-Alain Miller désigne des formes de psychoses masquées, ou non déclenchées, ou dormantes. Le terme s'oppose à celui de « psychose extraordinaire », référé à la clinique du délire développée par Lacan

[1] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, N° 94-95, pp. 40-51.
[2] Brousse M.-H., « La psychose ordinaire à la lumière de la théorie lacanienne du discours », *Quarto*, N° 94-95, janvier 2009, pp. 10-15.
[3] *Ibid*., p. 10.

dans le *Séminaire* sur *Les psychoses* et dont Schreber est l'exemple le plus connu.
À cette date, nous avions d'un côté la névrose, stable, avec des éléments bien définis, bien découpés, la répétition constante et régulière du même, c'est-à-dire une signature de la névrose.
Et d'un autre la psychose, elle-même repérable par de « nets phénomènes » ; la présence de phénomènes élémentaires étant nécessaire et suffisante pour la diagnostiquer.
Mais, quand la clinique n'est pas aussi nette entre ces deux catégories cliniques Psychose/Névrose, qu'est-ce qui peut alors nous aider ? La psychose ordinaire répond à cette nécessité clinique.

Dans cette deuxième partie de son intervention, à laquelle je me suis plus particulièrement intéressée, Jacques-Alain Miller pose la question : « Qu'essaie-t-on d'épingler en parlant de la psychose ordinaire ? »[4].
Certaines psychoses ne mènent pas vers un déclenchement. Elles évoluent sans bruit, sans explosion, mais avec un trou, une déviation ou une déconnection, un désordre au joint le plus intime du sujet.
La psychose ordinaire épingle l'existence de ce « désordre au joint le plus intime du sentiment de vie chez le sujet »[5]. Tous les petits détails qui apparaissent distants les uns des autres peuvent alors être connectés à un désordre central.

Un désordre au joint le plus intime de la vie du sujet, qu'est-ce que c'est ? C'est un sentiment général du sujet d'être au monde. Le désordre se situe dans la manière dont le sujet ressent son monde environnant, son corps, et dont cela se rapporte à ses propres idées. C'est une clinique très délicate : « Vous devez vous mettre à la recherche de tout petits indices »[6]. C'est donc « une question d'éprouvé » pour le clinicien, une question d'intensité, de plus ou moins. Ce désordre est repérable par de tout petits indices, qui sont à repérer dans trois registres organisés selon une triple externalité.

---

[4] Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 44.
[5] *Ibid*., p. 49.
[6] *Ibid*., p. 45.

1. Une externalité sociale : l'Autre social

Ce serait une réponse à la question : « quelle est l'identification du sujet avec une fonction sociale, avec une profession, avec sa place au soleil ? »[7].

Le versant négatif de l'externalité sociale

Un indice serait une relation négative du sujet à son identification sociale, une identification sociale négative : « Quand vous devez admettre que le sujet est incapable de conquérir sa place au soleil, d'assumer sa fonction sociale. Quand vous observez une détresse mystérieuse, une impuissance dans la relation à cette fonction. Quand le sujet ne s'ajuste pas, non pas dans le sens de la rébellion hystérique ou à la façon autonome de l'obsessionnel, mais lorsqu'il y a une sorte de fossé qui constitue mystérieusement une barrière invisible. Quand vous observez ce que j'appelle un *débranchement*, une *déconnection* »[8].

Cependant, si c'est une psychose ordinaire, « essayez de la classifier d'une manière psychiatrique » : « Si on parle de psychose ordinaire, de quelle psychose parle-t-on ? […] mais une fois que vous dites que c'est une psychose ordinaire, cela veut dire que c'est une psychose. Et si c'est une psychose, alors elle peut être rapportée aux catégories nosographiques classiques. […] Le terme de psychose ordinaire ne doit pas donner la permission d'ignorer la clinique. C'est une invitation à le dépasser »[9].

Le versant positif de l'externalité sociale : le « nommé à »

Si un sujet se trouve dans une *identification sociale positive*, c'est-à-dire s'il surinvestit son travail, un travail qui veut dire « bien plus qu'un travail ou une façon de vivre », ce peut être l'indice d'une psychose ordinaire. La perte de ce travail peut d'ailleurs être un facteur de déclenchement, car cette position sociale faisait fonction de Nom-du-Père qu'il n'y a pas. On retrouve-là toute la problématique du *nommé à* (être assigné à une fonction, accéder à une position sociale, être membre d'une organisation, d'une administration, d'un club).

---

[7] *Ibid*., p. 45.
[8] *Ibid*.
[9] *Ibid*.

2. Externalité corporelle : l'Autre corporel

La seconde externalité est l'externalité corporelle « en partant du principe que "vous n'êtes pas un corps, mais vous avez un corps", comme Lacan le dit »[10]. Cela situe « le corps comme Autre pour le sujet », clairement repérable dans l'hystérie où « le corps n'en fait qu'à sa tête »[11], mais aussi dans le corps mâle ou, tout du moins, dans une partie. Miller souligne que la différence d'avec les névroses réside dans le fait que « dans la psychose ordinaire, vous devez avoir quelque chose de plus, un décalage. Le désordre le plus intime, c'est cette brèche dans laquelle le corps se défait et où le sujet est amené à s'inventer des liens artificiels pour se réapproprier son corps, pour "serrer" son corps à lui-même »[12].

Piercings, bijoux incrustés, tatouages, sont des critères de psychose ordinaire quand, pour le sujet, c'est une manière de s'attacher lui-même à son corps, que c'est un élément supplémentaire qui fait office de Nom-du-Père.

La comparaison avec l'hystérie se fait en termes de tonalité, en termes d'excès : « L'hystérie est contrainte par les limites de la névrose, elle est limitée par le *moins-phi*. Malgré la rébellion et le désarroi, l'hystérie est toujours soumise à la contrainte, alors que vous sentez l'infini dans la faille présente dans le rapport du psychotique ordinaire à son corps »[13].

3. Externalité subjective : l'Autre subjectif

La troisième externalité « se repère dans l'expérience du vide, de la vacuité, du vague, chez le psychotique ordinaire. Vous pouvez les rencontrer dans divers cas de névroses, mais dans la psychose ordinaire, vous cherchez un indice du vide ou du vague d'une nature non dialectique. Il y a une fixité spéciale de cet indice. […] Vous devez aussi rechercher la fixité de l'identification avec l'objet α comme déchet. L'identification n'est pas symbolique, mais bien réelle, parce qu'elle se passe de métaphore […] le sujet va dans la direction

---

[10] *Ibid*., p. 46.
[11] *Ibid*.
[12] *Ibid*.
[13] *Ibid*.

de réaliser le déchet sur sa personne. Finalement, il peut s'en défendre par un extrême maniérisme »[14]. Il arrive que le vrai partenaire de la vie du sujet ne soit pas en fait une personne, mais bien plutôt le langage lui-même, une relation particulière au langage avec un écho spécial de la parole de l'Autre. Ce qui apparaît également comme « tout à fait signalétique de la psychose ordinaire », ce sont « les identifications qui sont construites avec un bric-à-brac », qui se traduit en anglais « *flotsam and jetsam* »[15].

4. Conséquences théoriques de la psychose ordinaire

Les conséquences théoriques de la psychose ordinaire s'orientent alors vers deux directions opposées, nous indique J.-A. Miller.

Une première direction qui conduit vers un affinage du concept de névrose, un « c'est une névrose ». C'est une structure particulière, « ça n'est pas un fond d'écran ». Dans la névrose, le Nom-du-Père est à sa place.

Il faut des critères : d'une relation au Nom-du-Père – pas *un* Nom-du-Père – ; vous devez trouver quelques preuves de l'existence du *moins phi*, du rapport à la castration, à l'impuissance et à l'impossibilité ; il doit y avoir – pour utiliser les termes freudiens de la seconde topique – une différenciation nette entre le Moi et le Ça, entre les signifiants et les pulsions ; un Surmoi clairement tracé. S'il n'y a pas tout cela et d'autres signes, alors ça n'est pas une névrose, c'est autre chose »[16].

D'autre part, une seconde direction, conséquence opposée, nous conduit « vers une généralisation du concept de psychose », qui signifie qu'« il n'y a pas de vrai Nom-du-Père. Il n'existe pas. Le Nom-du-Père est un prédicat ». Lorsqu'on le détecte, il y a « un trou à la place »[17] : « Dans la psychose ordinaire, vous n'avez pas le Nom-du-Père mais quelque chose est là, un appareil supplémentaire. […] quelque chose qui s'ajuste plus ou moins. En réalité, c'est la même structure. Au bout du compte, dans la psychose, [...] vous avez toujours quelque chose qui rend possible pour le sujet de s'en sortir

---

[14] *Ibid*.
[15] *Ibid*., p. 47.
[16] *Ibid*.
[17] *Ibid*., p. 48.

ou de continuer à survivre. D'une certaine manière, le vrai Nom-du-Père ne vaut pas mieux que cela, simplement, c'est un *make-believe* [faire-croire] qui convient bien »[18].

Dans le premier cas, le Nom-du-Père est déterminant pour la structure avec une nette distinction névrose/psychose : pas de limite floue, le Nom-du-Père est présent ou absent. C'est une clinique binaire, qui va dans le sens de la discontinuité que l'on trouve dans la première clinique de Lacan.

Dans le second cas, les limites sont plus floues et nécessitent comme nous l'avons vu un épinglage plus subtil par de petits signes plus discrets. La clinique passe alors de binaire à une clinique avec plus de continuité. La métaphore paternelle amène la signification phallique, l'opérateur en est le Nom-du-Père, mais la « généralisation du concept de psychose » signifie qu'il n'y a pas de vrai Nom-du-Père, qu'« il est toujours un prédicat. C'est toujours un élément spécifique parmi d'autres qui, pour un sujet spécifique, fonctionne comme un Nom-du-Père. Donc, si vous dites cela, vous effacez la différence de la névrose d'avec la psychose. C'est une perspective en accord avec "Tout le monde est fou", avec "Tout le monde délire à sa manière". Lacan l'a écrit en 1978 […] "Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant". […] Vous ne pouvez pas fonctionner comme psychanalyste si vous n'êtes pas conscient que ce que vous savez, que votre monde, est délirant – fantasmatique peut-on dire –, mais, justement, fantasmatique veut dire délirant. Être analyste, c'est savoir que votre propre monde, votre propre fantasme, votre propre manière de faire sens est délirante. C'est la raison pour laquelle vous essayez de l'abandonner, juste pour percevoir le délire propre à votre patient, sa manière de faire sens »[19].

---

[18] *Ibid*.

[19] *Ibid*., p. 47.

Les travaux du

Séminaire de

Psychanalyse

Appliquée

« L'addiction et la répétition »

Salvatore Maugeri

Ce qui ne cesse pas de nous éclairer dans le champ des addictions

À travers ce titre, nous avons essayé d'articuler le thème de la Section clinique de cette année, « Une pratique éclairée », avec celui du SPA, qui met en tension « l'addiction et la répétition ».
Nous tenterons donc d'illustrer la façon dont nous essayons d'orienter notre pratique au quotidien dans le champ des dites addictions, en faisant usage de notre grille conceptuelle qu'est la psychanalyse. Celle-ci ne nous permet pas seulement de défendre une clinique du sujet pour chaque patient que nous recevons, mais nous aide aussi à parer et/ou à subvertir certains remous institutionnels susceptibles parfois de nous éloigner de cette éthique.

Historiquement, l'institution où j'interviens à Antibes depuis sa création en 2001 était un CSST (Centre Spécialisé de Soins aux Toxicomanes), relié à l'Intersecteur de toxicomanie du CHU de Nice. En 2006, elle a été rattachée au pôle de psychiatrie de l'hôpital d'Antibes, avant de devenir un CSAPA (Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie).
Nous allons prochainement subir une évaluation externe par certains représentants de l'ANESM[1], pour vérifier si notre "projet d'établissement" répond aux "exigences règlementaires" de "bonnes pratiques", qui prévoient, entre autres, l'élaboration quasi contractuelle avec le patient d'un "projet personnalisé de soins", dans "une démarche formalisée et participative" respectant "les droits des usagers" : chaque professionnel doit y préciser la demande du patient, fixer des objectifs, définir les moyens et les outils à mettre en place pour y parvenir, ainsi que la durée. Une possibilité est laissée à l'accueilli de critiquer la façon dont il a été pris en charge.

[1] Agence Nationale de l'Évaluation et de la qualité des établissements et Services sociaux et Médico-sociaux, qui intègrera la HAS (Haute Autorité de Santé) en avril 2018.

Les instances qui nous gouvernent envisagent difficilement un écart possible entre la demande et le désir, entre ce qu'un patient dit vouloir et ce qui le pousse malgré lui à répéter certaines pratiques de jouissance. Au-delà des effets thérapeutiques que cette conception des soins permettra pour certains, l'acte subversif sera de tenter malgré tout de faire une place à ce qui échappe, entre les lignes de ce qui a été prévu, à accueillir ce qui cloche, ce hors-sens qui n'est pas domesticable et qui ne cesse de faire retour.

Rappelons brièvement que l'étymologie du mot « addiction », qui vient du latin *ad dicere* ou *ad dictus*, renvoie à la façon dont on désignait dans la civilisation romaine les esclaves "sans nom", qui étaient *dits à* tel ou tel maître ; au Moyen-Age, le terme *ad-dictio* désigne la "contrainte par corps" auxquels devaient se plier, par décision de justice, tous ceux qui ne pouvaient pas s'acquitter de leurs dettes.
Si la dette a souvent été un moteur permettant à certains d'honorer leurs devoirs et leurs engagements, il est important de préciser qu'à notre époque, c'est plutôt le droit, et notamment le droit à la jouissance, qui supplante la dette et mobilise les personnes dans leurs démarches en les conduisant parfois à demander comme si elles venaient réclamer leur dû.

« Un verre, ça va, trois verres, bonjour les dégâts ! »
Cette proposition d'intervenir au SPA nous a amenés d'abord à prendre en considération la façon dont la répétition est conçue, élaborée, traitée ou pas, au sein du CSAPA où j'exerce. Nous avons ainsi voulu réagir à un écueil observé dans notre institution, depuis que sommes devenus un centre d'*addictologie*, qui est la tendance à ranger facilement sous le terme d'*addiction* toute conduite en excès, qu'elle implique ou non le rapport à un produit, dès lors qu'elle se répète, qu'elle se compte et qu'elle se chiffre. Ce prisme essentiellement quantitatif tient compte de tout comportement qui s'écarterait des considérations normées, plus admises socialement, et cette généralisation ferait alors du terme d'addiction une espèce de fourre-tout indifférencié.
L'addiction comme répétition quantitative de comportements – qu'il s'agisse de consommations de produits psychoactifs ou de ce qu'on

appelle les “addictions sans substance” –, est une conception qui oriente la pratique de la plupart des professionnels des CSAPA.
En résulte la volonté effrénée de cadrer, de limiter, de normer, de rééduquer la jouissance en trop. Dans une politique de “réduction des risques”, certains de nos collègues s’inscrivent dans ce qui s’appelle “l’éducation thérapeutique”.

Il y a bien sûr les patients qui s’y plient, plus ou moins docilement, mais il y a ceux qui ne vont pas se laisser domestiquer aussi facilement. Du coup, ce qui se répète pour l’institution, c’est le réel du symptôme, rebelle, qui revient cogner à la porte toujours à côté de là où il est idéalement attendu.

L’addiction n’est pas une addition

Nous préférons nous orienter de la lecture que nous offre J.-A. Miller, lorsqu’il nous propose de considérer que « ce qu’on découvre, ce qui se dénude dans l’addiction, dans le “un verre de plus” », c’est que : « L’addiction, c’est la racine du symptôme qui est fait de la réitération inextinguible du même *Un*. C’est le même, c’est-à-dire précisément ça ne s’additionne pas. On n’a jamais le “j’ai bu trois verres donc c’est assez”, on boit toujours le même verre une fois de plus. C’est ça la racine même du symptôme. C’est en ce sens que Lacan a pu dire qu’un symptôme c’est un et cætera. C’est-à-dire le retour du même événement »[2]. L’évènement en question concerne « la rencontre matérielle d’un signifiant et du corps » et « la fixité de la jouissance, l’opacité du réel », s’origine de ce « choc pur du langage sur le corps ».

Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout

Se situer sur l’axe du « combien ? », chercher à chiffrer, quantifier les prises d’alcool, de joints, les écarts du joueur ou le nombre de connexions de l’internaute, nous éloigne le plus souvent du repérage de la place et de la fonction de l’objet dans l’économie psychique du sujet, comme tentative de régulation de son rapport à l’Autre, de son rapport au corps ou encore de son être même.

[2] Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental*, n° 26, juin 2011, p. 58.

Si les addictions peuvent apparaitre de façon *a priori* identiques au niveau de l'enveloppe formelle, il nous incombe de rechercher les déclinaisons subjectives de la jouissance singulière, des phénomènes de corps et des coordonnées signifiantes qui y sont mobilisées.

En effet, ne pas céder à ranger les dits-troubles addictifs dans des catégories indifférenciées, permettrait d'isoler un mode de jouir singulier en cernant si l'acte de consommation est tout de même soutenu par un échafaudage symbolique – donc qui s'inscrit tout de même dans le champ de l'Autre –, ou bien s'il opère plutôt un court-circuit de l'Autre où se révèle parfois la fonction de suppléance de l'addiction qui habille la psychose.

Pour une clinique différentielle

Nous pourrions dégager quelques repères cliniques précieux, qui peuvent nous aider à nous orienter dans une clinique différentielle :

- La différence entre *manque* et *vide* a toute son importance dans la clinique des addictions. Je pense à un jeune homme qui fumait toute la journée en continu, qui rallumait un joint dès qu'il s'apercevait que celui entamé arrivait à sa fin, tellement il appréhendait le vide dans lequel il pouvait autrement s'engouffrer.

- La clinique dite des *monosymptômes* nous a amenés à considérer que parfois le signifiant « toxicomane, alcoolique… », ne fait pas seulement référence à une pratique de jouissance, mais qu'elle peut aussi conférer une certaine consistance identitaire. En effet, « être addict à… » peut pour certains sujets faire office de "*nommé à*", en tant qu'ils trouvent dans l'Autre un signifiant qui les représente et, par-là, la possibilité de s'inscrire dans le lien social. Cela nous renvoie également aux *personnalités « as if »*, mises en évidence par la psychanalyste Hélène Deutsch, où prédomine l'identification au semblable qui sert de boussole pour s'orienter dans la vie, même si quelquefois les liens sociaux se limitent essentiellement aux "communautés de jouissance". Donc quand nous repérons que la conduite addictive sustente l'être du sujet, il s'agit d'être extrêmement prudent avant d'envisager un sevrage ou une abstinence.

- *La compensation imaginaire du défaut symbolique* peut apparaître chez certains sujets, qui se sont effondrés au moment de franchir certaines étapes essentielles de leur vie, parce qu'à l'appel du signifiant fondamental qui aurait pu les orienter dans leur fonction, ils se sont plutôt confrontés à l'abîme de la forclusion. Je pense au cas d'une femme enceinte qui pouvait se projeter dans la maternité au tout début de sa grossesse, tant que l'enfant était imaginaire donc. Mais au fur et à mesure que la grossesse avançait et que l'enfant se faisait sentir dans le réel de son corps, elle se confrontait à l'impossibilité de symboliser son « être mère », au point qu'elle ne cessait de solliciter le médecin pour qu'il lui prescrive de la morphine, afin qu'elle réalise une auto-extraction du fœtus encombrant. Ce fut un moment de déclenchement pour elle.

- Nous sommes très vigilants à la façon dont les sujets témoignent de leur *rapport au corps*, d'autant plus que les jouissances toxiques auxquels ils se livrent en bouleversent l'homéostasie. Je songe au cas d'une patiente schizophrène qui ne prenait conscience d'avoir un corps qu'au moment où elle s'injectait du *Subutex*, grâce aux sensations de chaleur provoquées par la piqûre qui lui donnaient « le sentiment d'exister ».

- Nous portons une attention particulière à la façon dont les patients décrivent leur *rapport à l'Autre*, sachant que les produits consommés influencent la façon dont ils s'inscrivent ou pas dans le lien social. Je prends l'exemple d'un patient d'une cinquantaine d'années qui s'isolait de temps à autre pour boire et fumer des joints ; il n'y avait qu'ainsi qu'il parvenait à apaiser le sentiment de persécution lié à la malveillance qu'il ne cessait d'attribuer à l'Autre : grâce aux effets anxiolytiques et anesthésiants que lui procuraient ses cocktails.

- Nous sommes tout autant appliqués dans notre écoute à repérer ce qui se dit du *rapport à la pensée*. En guise d'exemple, j'évoquerai un jeune patient qui pouvait fumer jusqu'à trente joints par jour, parce qu'il n'avait trouvé que le shit pour stopper l'emballement maniaque de ses idées qui fusaient en tous sens, soit en capitonnant la pensée lorsqu'il parvenait à fixer temporairement une signification plus ou moins délirante, soit en arrêtant net son glissement métonymique lorsqu'il était suffisamment assommé par ses consommations. Sa drogue se présente donc comme un *pharmakon*, qui traite une

impossibilité à ne pas penser, qui se présente sur un mode maniaque, métonymique et sans coupure.

- Dans la mélancolie, il arrive que l'addiction apparaisse comme une tentative de traitement de l'identification au déchet, ainsi que des idées suicidaires qui s'ensuivent. Je prends le cas d'une dame qui était sur cette pente-là, tant qu'elle n'avait pas trouvé un arrimage dans l'Autre qui puisse sustenter son être de façon valorisante. En effet, c'est « le sentiment d'être utile » quand elle s'occupait de son fils qui l'a fait tenir pendant quasiment vingt ans, mais c'est lorsque ce dernier a quitté le domicile que son monde s'est littéralement effondré. Au bout de plusieurs alcoolisations massives, à travers lesquelles elle cherchait tantôt à s'anesthésier, tantôt à éprouver un semblant de gaité, elle fit une tentative suicide en mélangeant ses boissons avec des médicaments ; il s'en fallut de peu pour qu'elle trépasse. Après une hospitalisation de quelques semaines, quand elle amena l'idée de retrouver un travail et s'interrogea sur le métier d'auxiliaire de vie — qu'elle définissait comme pouvant avoir une certaine « utilité » auprès de l'autre — nous l'avons encouragée dans cette voie-là. Effectivement, dès sa prise de fonction, « le sentiment d'être utile » entraîna un arrêt immédiat de ses consommations qui n'étaient plus nécessaires pour traiter son être de déchet et colmater le vide dans lequel elle pouvait sombrer.

Si dans la névrose, comme dans la psychose, il s'agit à travers l'addiction de traiter le réel en jeu — là où les mots ne suffisent plus — par le réel de l'acte, il reste toutefois indispensable de distinguer la position de chaque sujet dans la structure, afin de déterminer s'il s'agit d'une tentative de régulation du Nom-du-Père et des aléas de la fonction phallique, ou bien s'il est plutôt question d'un franchissement radical du champ de l'Autre, vers un au-delà non bordé et sans loi.

Lorsque l'addiction apparait comme une solution agie et silencieuse, il n'est bien sûr pas évident d'amener les patients à subjectiver leur rapport aux objets de jouissance et à la compulsion de répétition qui

les y aliène, surtout lorsqu'ils sont investis tel un « bouchon »[3] obturant l'accès à la vérité qui les gouverne. C'est en cela que l'addiction se présente davantage comme une « formation de rupture », qu'une « formation de compromis ».
Face à cette sorte de « précarité symbolique », où le sujet peine à rendre compte de sa position subjective, il s'agit de guetter les signes discrets qui nous permettront de distinguer si nous avons affaire à un refus de savoir relevant d'une passion de l'ignorance ou bien plutôt à une forme de rejet bien plus radicale comme cela peut être le cas dans la psychose.

Ainsi quand un sujet se dit « addict à… », il est important de voir s'il est en mesure de décliner ce signifiant (S_1) ou bien si nous avons affaire à une surdétermination identificatoire qu'il ne s'agit pas d'ébranler puisqu'elle peut à la fois nourrir l'être du sujet, lui conférer une consistance corporelle, endiguer sa jouissance, et permettre un lien social *a minima*.
Si l'on se réfère au discours du maître, il est donc intéressant de voir ce qui va venir à la place du S_2.

$$\uparrow \frac{S_1}{\$} \rightarrow ?$$

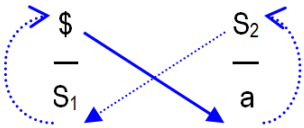
Si c'est le savoir (S_2) de l'Autre (l'institution de soins par exemple), qui s'articule au S_1 (« addict à… »), l'objet qui en résulte, c'est l'objet du soin (le traitement).

$$\uparrow \frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a} \downarrow$$

(le savoir de l'Autre)
(l'objet de la demande de soin)

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, pp. 132-135.

C'est lorsque le discours du maître est essentiellement organisé par le discours institutionnel qu'il peut virer à une dynamique qui rappelle celle du discours capitaliste.
Dans cette optique, le sujet va chercher dans l'Autre l'objet de ses soins, et le savoir qu'il y rencontre ne fait que valider le S_1 sous lequel le sujet se range, d'où les affinités que l'illimité de ce circuit peut avoir avec l'impératif de jouissance du surmoi (il arrive que les médecins avec lesquels nous travaillons indiquent à leurs patients qu'un traitement de substitution se prend "à vie !").



Dans ce cas, la jouissance reste fixée aux signifiants de la demande (de soin), sans qu'on prenne la peine de s'intéresser à ce qu'il pourrait y avoir au-delà.

Nous avons donc là deux pistes thérapeutiques très différentes : l'une qui consisterait à prendre acte du signifiant sous lequel le sujet se range et par lequel il se fait représenter auprès de l'Autre (« je suis toxicomane… »). En le validant, ou du moins en le respectant, on peut le prendre comme le signifiant du transfert, qui permet au patient d'entrer dans le processus. L'autre façon de procéder consiste au contraire à ne pas tout à fait entériner cette aliénation, à la problématiser, à la relativiser, c'est-à-dire à mettre en route la chaine signifiante. Il est bien évident qu'une prudence s'impose dès les premiers instants avant de choisir une voie possible de traitement.

De plus, il est très fréquent que ladite addiction ne soit pas désignée comme symptôme par le sujet lui-même : ce n'est pas un symptôme qu'*il a* mais plutôt qu'*il est* pour l'Autre (familial, social, judiciaire…). Nous sommes assez proches de ce qui se passe dans la clinique des enfants et des adolescents, lorsque le symptôme est épinglé par l'Autre parental, scolaire…, où l'enjeu va être de tenter d'accrocher le sujet sur un point qui le concerne et le questionne, en commençant

parfois par le rapport symptomatique qu'il paraît entretenir avec ce tiers à l'origine de la demande.

A défaut de se présenter comme un mal-être ou encore comme une énigme à déchiffrer, le symptôme s'objective souvent comme un malaise, ce qui pousse certains patients à en faire plutôt l'objet que l'Autre aurait à traiter, faisant ainsi l'impasse de leur implication subjective pourtant nécessaire à son traitement. Il n'apparaît pas comme formation de compromis mais bien plutôt comme formation de rupture en tant qu'il peut obturer l'accès à l'inconscient, à la pensée, aux affects…

Lorsque les patients se prêtent au jeu de la parole – de *la diction* – et tentent de signifiantiser leur jouissance au lieu de l'agir, certains découvrent avec surprise que parler est aussi un acte qui porte à conséquence.
Si le réel en jeu dans l'addiction n'est pas toujours élevé à la dignité d'un symptôme, c'est justement parce que les patients nous précisent qu'ils trouvent une dimension libératoire dans la répétition de leurs pratiques addictives, d'où le fait qu'elles peuvent davantage apparaître comme solution que comme problème.
Derrière ce qui est d'abord présenté comme répétition libératoire dans la pratique addictive, la mise en évidence de la fonction de l'objet dans son rapport à l'Autre, permet de découvrir son articulation au symptôme, aux affects et aux pensées qui sont en cause, le réel qui est en jeu, l'objet et la jouissance qui y sont impliqués.

À ce titre-là, l'objet de l'addiction, à portée de main, n'est pas si éloigné du jeu de la bobine mis en évidence par Freud en observant son petit-fils, par lequel l'enfant tente de se libérer du réel de la séparation en mobilisant à la fois la répétition d'un acte de va-et-vient et un jeu de semblant.

Ce qui se répète peut alors avoir pour visée de traiter le non-rapport sexuel et/ou l'énigme du désir de l'Autre. En guise d'illustration clinique, j'évoquerai le cas d'une patiente de 55 ans qui passe ses journées à tuer le temps en prenant des médicaments pour tenter de rendre supportable l'attente du coup de fil de son amant. Elle ne

parvient pas à savoir ce qu'elle est pour lui, s'il l'aime. Elle a l'impression d'être seulement « un objet consommable » pour lui, qu'il prend et qu'il jette, quand il en a envie. Elle reste ainsi, jour après jour, appendue à ses va-et-vient capricieux. Analyser sa position lui aura permis de cerner la fonction des médicaments comme pouvant l'aider à traiter l'énigme du désir de son partenaire. Elle repère aussi qu'en lieu et place du désir énigmatique, incontrôlable et imprévisible de son bienaimé – « Est-ce qu'il m'aime ? Est-ce qu'il me désire ? Est-ce qu'il pense à moi ? Suis-je juste un bouche-trou, un passe-temps ? » –, elle a substitué un partenaire à portée de main (les médicaments), contrôlable, qu'elle prend à sa guise et dont elle mesure également les différents effets dans le temps. Ils lui permettent surtout de traiter son angoisse, liée à ce sentiment de n'être rien pour l'autre.

Dans ce cas, l'addiction aux médicaments comme telle vient boucher la question de la place qu'elle occupe dans le désir de l'Autre et, du coup, empêcher l'hystérisation de son discours. En lieu et place du rapport qu'il n'y a pas, l'objet peut ainsi constituer ce partenaire silencieux, fidèle et toujours présent.

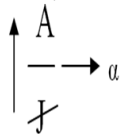
Lorsque le sujet découvre que l'addiction servait d'écran ou de défense contre le symptôme, il arrive qu'il décide de lâcher le bonheur de sa solution, envisagée du coup elle-même comme problématique, au profit du symptôme et de ce qui le sous-tend.

Ainsi, au-delà des diverses significations qui pourront être produites et des vérités qui auront pu être touchées, peut s'entrevoir parfois l'opacité du réel, c'est-à-dire la fixité d'une jouissance hors-sens, dont la répétition n'est en rien libératoire, puisqu'elle est bien plutôt asservissante.

Selon les effets de sédation ou d'excitation que le sujet recherche à travers son partenaire drogue, le sujet peut tantôt viser la séparation, la coupure d'avec l'Autre pour favoriser la jouissance de l'Un-tout-seul, celle du corps qui *se jouit*, tantôt viser l'aliénation c'est-à-dire la réinscription dans le lien social. C'est ce que développe Jacques-Alain Miller dans « La théorie du partenaire »[4].

[4] Miller J.-A., « La théorie du partenaire », Revue *Quarto*, N° 77, Les effets de la sexuation dans le monde, Juillet 2002.

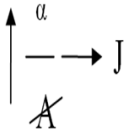
Nous allons nous appuyer sur la formule de la métaphore paternelle généralisée que J.-A. Miller a présentée, pour tenter de proposer un schéma illustrant l'illusion de retrouver la jouissance perdue à travers la répétition de l'addiction.



Métaphore paternelle généralisée

Pour expliquer brièvement cette formule, quand le sujet consent à rentrer dans l'Autre du langage, il s'ensuit une perte de la jouissance primordiale (J), de laquelle il ne reste qu'un objet dit plus-de-jouir (α).

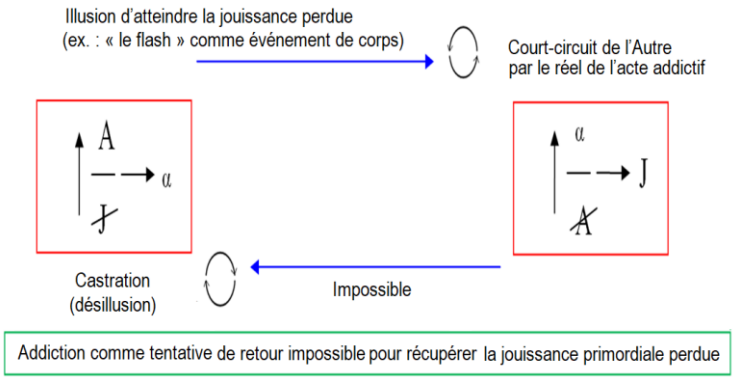
Nous proposons de schématiser le passage à l'acte, qui advient dans le réel de la pratique addictive, par laquelle le sujet tente de s'abstraire du rapport à l'Autre, ainsi :



Passage à l'acte

Le réel de l'acte, opérant un court-circuit de l'Autre, génère un quart de tour vers la gauche. En mettant ainsi sa jouissance aux commandes, le sujet se coupe de l'Autre, pour tenter de récupérer cette jouissance primordiale perdue. Cette solution solipsiste sans Autre, qui apparaît comme une tentative expérimentale de se rendre autiste, est bien évidemment un impossible pour l'être parlant, d'où la nécessité de réitérer une telle entreprise.
Il peut arriver que, par la répétition de la pratique addictive, le toxicomane par exemple soit dans une quête réitérée de retrouver la

jouissance comme tuché, comme événement de corps, qu'à l'occasion il appelle « le flash ».



Dans cette perspective, la recherche du flash apparaît comme la tentative de retrouver sans cesse la jouissance itérative première, l'extase non-signifiantisable, impossible à saisir par le signifiant.

Ce qui est frappant dans la clinique des addictions, c'est que d'un sujet à l'autre, pour le même produit, la fonction de celui-ci n'est pas du tout la même, d'où l'importance de repérer pour chaque cas les coordonnées singulières dans lesquelles ces pratiques s'inscrivent.

L'addiction s'il vous plait !

À une époque où manque le manque, peut-on parier comme Lacan sur l'effet de lassitude qui pourrait, à terme, survenir face aux divers objets de consommation qui ne cessent de renouveler l'illusion d'atteindre une jouissance toujours plus optimisée ?

L'homme ne cesse d'inventer des gadgets inutiles avec lesquels certains développent des rapports qui les rendent nécessaires et les instituent parfois même au rang de besoin. Incorporables, à la fois hors-corps et prolongeant ce dernier, ils permettent autant de se couper de l'Autre que de s'y aliéner, pour servir l'impératif d'une jouissance qui se doit immédiate.

Bien souvent, l'itération de l'addiction ne parvient à faire symptôme que lorsqu'un impossible a été touché et que ce réel pousse le sujet à modifier son rapport à l'Autre.
Par exemple, il est arrivé que des patients abandonnent leurs addictions en développant un désir de transmettre un savoir, tiré justement de leur pratique de jouissance. En construisant un désir à partir de leur jouissance addictive, un point nodal s'est constitué qui a fait limite pour eux et les a amenés à renouveler leur rapport à l'Autre, pas au sens des alcooliques anonymes qui ont tendance à fixer le sujet dans un S_1 identificatoire, mais plutôt comme Éric Laurent nous invite à le penser quand il parle du traitement par l'objet[5].

La clinique des addictions peut s'avérer délicate face à des pratiques de consommations réelles, qui conduisent des sujets souvent assez peu enclins à la parole, aux ravages du corps et du lien social. Dans tous les cas, même les plus accessibles à la parole, le recours à un objet réel, la drogue, sature généralement les questions que pourrait se formuler le sujet sur lui-même, ce qui laisse tout de même une place assez réduite à nos interventions. Il s'agit pourtant de ne pas reculer devant la tâche pour envisager avec lui, en fonction des possibilités de marges de manœuvre dans le transfert, d'autres aménagements possibles de cette jouissance-là. Pour cela, il semble qu'on prenne moins appui aujourd'hui sur la portée symbolique et interprétative de la parole et qu'on s'oriente beaucoup plus vers l'accueil des conséquences sur *le corps parlant* de cette jouissance désormais aux commandes. Néanmoins, en misant sur les fonctions de ponctuation et de limitation de la parole, il s'agit de tenter d'infléchir l'emprise sur le corps afin d'orienter la jouissance qui s'y inscrit vers d'autres voies mieux articulées dans le lien social. C'est lorsque nous rencontrons des sujets qui jouent enfin le jeu de *la diction*, qu'un certain sursaut devient possible et qu'ils peuvent parfois toucher du doigt que cette jouissance qui les conduit toujours dans les mêmes impasses, ils en avaient pourtant fait leur programme sans le savoir.

---

[5] Laurent E., « Les enjeux du Congrès de 2008 », Congrès de l'AMP, *Les objets α dans l'expérience analytique*, 2008.

Nathalie Seban

Une certaine clinique de l'addiction

Le thème de la Section étant cette année : « Une pratique éclairée après Freud et Lacan », une question a été posée à quelques collègues et à moi-même qui travaillons en institutions. Nos outils théoriques, nos concepts, permettent-ils d'éclairer et d'orienter la clinique de ce que l'on appelle aujourd'hui l'addiction ? Si oui, la répétition en répond-elle ?

En préambule, je précise que je vais vous parler d'une clinique rencontrée au quotidien dans une institution pour adolescents, au sein d'un service de Nutrition. Les symptômes relevant de ce que l'on nomme aujourd'hui : « Troubles des Conduites Alimentaires », entrent en grande partie dans le champ dit de l'addiction.

D'un point de vue étymologique, ce terme désignait dans la civilisation romaine les "sans nom" ; c'est-à-dire les esclaves. C'était la façon de nommer ceux qui étaient : *dits-à* leur *Pater familias* (pensez à ce qui s'entend aujourd'hui encore : la femme "à" Maurice ou le fils "à" Jojo !, formule dont on saisit qu'elle élude le sujet). Au Moyen-âge, l'*addictus* était celui qui, ne pouvant s'acquitter de sa dette, la réglait par son propre corps mis à la disposition du plaignant par le juge ; il s'agissait donc d'une contrainte par corps.
Je m'intéresse à cela, parce que l'on retrouve dans la clinique des sujets *addicts* qui trouvent ainsi à se nommer. On en trouve également qui présentent un rapport particulier à la dette. Une dette d'amour que certains se refusent à payer, je pense à quelques cas d'anorexie, ou que d'autres se tuent à payer par leur corps livré en pâture – et l'on peut évoquer là, par exemple, les cas où le corps de l'enfant, comme objet, reste pris dans le fantasme maternel.
Vous voyez que ces quelques pistes dessinent déjà des pratiques et des usages distincts, qui placent le sujet dans des positions différentes. Dans certains cas, il s'agit d'un usage lié au Nom-du-Père et à sa régulation. Dans d'autres, la place de l'Autre est abolie et rien

ne vient border le sujet[1]. La question du lien à l'Autre demeure donc essentielle pour aborder l'addiction, qui concerne l'usage de n'importe quel objet.

Dans notre champ, je crois que nous sommes d'accord pour dire, avec Marie-Hélène Brousse, que « l'addiction signale le triomphe de la jouissance » sur le désir[2]. Le désir, ce n'est pas l'envie du sujet mais le désir de l'Autre ; le sujet se demande : " Que me veut-t-il ? ".
Une jeune fille a très bien repéré cela. Tous les soirs, elle est confrontée à un moment d'angoisse lorsque sa mère, croyant bien faire, lui demande : *Que veux-tu manger* ? À cela elle ne sait pas répondre, elle reste perplexe, convaincue que quel que soit son choix ce n'est *jamais ça*. *Je ne sais jamais ce qu'elle veut que je mange*, dit-elle. *Du coup, soit je prends toujours pareil et ça m'énerve, soit c'est mauvais et je regrette*. La pente qui la menace, pour résoudre cette angoisse, est de "manger rien".
L'addiction viserait ainsi à faire s'évanouir le désir, car avec lui apparait : soit la division du sujet (comme pour cette jeune fille), soit la jouissance de l'Autre et, dans tous les cas, l'angoisse surgit. Cette consommation répétée est donc une tentative de résoudre l'angoisse, sans en interroger la cause. Evidemment, toute la difficulté est d'amener le sujet *addict*, dont la solution ne passe pas par la parole, à y consentir. Pour cela, encore faudrait-il qu'il « élève ce réel à la dignité d'un symptôme »[3]. Pardon de le dire ainsi, mais autant dire qu'en institution : ce n'est pas gagné !
Ce qui est néanmoins possible, c'est que chaque "professionnel" trouve un intérêt à observer ce qui, de la répétition, se décale, et à partager ces observations avec d'autres. Ainsi verrons-nous se dessiner un mode de jouir singulier. Ainsi aurons-nous, peut-être, la chance de situer la place et la fonction de l'objet dans le rapport du sujet à l'Autre. Ainsi, éviterons-nous la précipitation qui conduit à réduire à toute force une pratique ayant pour fonction de suppléer

---

[1] Cf. Naparstek F.-A., « Usages de la drogue chez les aborigènes et chez les occidentaux », http://www.causefreudienne.net/deux-notes-sur-les-addictions/
[2] Brousse M.-H., « L'expérience des addicts ou le surmoi dans tous ses états », Editorial, *La Cause du désir* N°88, *L'expérience des addicts*, Novembre 2015.
[3] Bonnaud R., « Drogues et addictions en question », http://www.causefreudienne.net/drogues-et-addictions-en-question/

une psychose. C'est de cette façon d'appréhender le savoir, et de cette manière de s'y prendre, dont je vais vous parler.

Le savoir

Nous accueillons actuellement un enfant qui n'a jamais mangé. Il est né avec une pathologie nécessitant une alimentation par sonde. Lorsqu'il est frustré, lorsqu'il est en colère, il s'enferme dans sa chambre, dans le noir, et mange des objets non-consommables : des gants en latex, ses chaussettes, le cathéter de sa voie centrale, une bonne partie de sa couverture… Je ne m'étendrai pas sur les risques d'occlusion qui menacent sa vie. J'évoque simplement ce cas pour introduire une façon de lire la clinique. La clinique part de ce qui est observable ; après, seulement, vient l'interprétation. Les "troubles" observables de cet enfant correspondent à deux catégories du DSM :

- La première est, celle de l'addiction : un « mode d'utilisation inapproprié d'une substance, entraînant une altération du fonctionnement ou une souffrance cliniquement significative ».
- La seconde est celle du syndrome dit de P.I.C.A, acronyme qui signifie en français : « investissement pervers de l'appétit de l'enfant ».

Voilà ! Nous avons appris deux choses. Mais en quoi ces savoirs sont-ils opérants ? Que nous apprennent-ils de cet enfant-là ? Ce type de savoirs, dont nous avons compris par notre propre cure qu'ils ne servent qu'à recouvrir la question du sujet, sont issus de l'observation de comportements auxquels répondent des techniques préétablies : il s'agit d'apprendre au patient à se tenir ; à se retenir. On lui demande de se discipliner.

Envisager les choses ainsi pose entièrement le savoir du côté des soignants. Quelles peuvent en être les conséquences ?

Après bien des essais infructueux, voire dévastateurs, pour attaquer le mal à la racine par des solutions toutes faites, l'équipe avec laquelle je travaille a fini par comprendre que cette façon de faire n'a que peu d'effets et qu'elle aboutit même à de sacrées résistances. Face à l'anorexique, notamment, qui poursuit l'idéal d'une maîtrise absolue, aimerait effacer la division subjective et vise, elle aussi, « à

gouverner par la discipline »[4]. Par comprendre aussi que le cadre institutionnel, même assorti d'une attitude musclée, n'a que peu d'impact, qu'il ne "guérit" de rien. Les adolescents jugés inadéquats à la prise en charge étaient mis à la porte, pour les autres, tout se répétait à l'identique une fois sortis. Il n'y avait aucune chance, donc, de viser la séparation. Ces expériences, nous les avons répétées bien des fois, dans le silence de *l'automaton,* avant que puisse se dire ce qui était honteux, culpabilisant, désespérant : l'impuissance – et l'angoisse qu'elle engendre. Alors, il a été possible d'introduire une légère subversion en laissant entendre qu'il y a des conséquences à placer la demande et le savoir tout entiers du côté des soignants. La principale est que le réel insiste : rien ne change pour le sujet *addict* et les soignants s'épuisent. De même lorsqu'ils se confrontent à certaines anorexiques hystériques qui manifestent leur désir comme un refus. Dans ces cas-là, « le corps devient otage pour exercer sur l'Autre un chantage, une violence, pour le plonger dans l'abîme de l'impuissance angoissée »[5].
Si l'on n'accepte pas l'idée que le savoir est troué, si l'on n'accepte pas d'être manquant, c'est toute une équipe qui vient sans cesse gaver l'autre d'exigences et de réponses toutes faites. Cela a pour conséquences, pour certains, de boucher le manque qui fait désir, tandis que d'autres continuent passivement à se laisser gaver…

Il me semble qu'aujourd'hui, si l'institution qui m'emploie n'est pas sans savoir, la place de "sachant" faisant leçon aux autres est laissée vide. Ce qui est soutenu, en revanche, ce sont deux choses : un certain savoir-faire partagé par tous, mais aussi les tentatives de solutions que les adolescents ont une chance d'expérimenter en institution. L'impasse que ces jeunes sujets rencontrent, s'exprime souvent par une plainte concernant l'ennui qu'ils éprouvent. Cette plainte, il faut l'entendre et la saisir pour en faire une demande ; une demande d'Autre chose, afin qu'un petit pas de côté s'opère dans ce qui se répète.

---

[4] Recalcati M., « Séparation et refus : considérations sur le choix de l'anorexie », revue *Psychanalyse* N°18, *Le symptôme, Encore*, Erès.
[5] *Ibid*. Recalcati M., « Séparation et refus : considérations sur le choix de l'anorexie », revue Psychanalyse N°18, Le symptome, Encore, Erès.

Aucun savoir n'est non plus fourni clés en main aux adolescents, qui viennent dans ce service de leur propre initiative. Il arrive même parfois d'y entendre, selon le cas : *On ne sait pas encore comment faire avec toi ; c'est toi qui va nous aider*. Lorsque cela arrive, je vous assure que ces paroles ne sont pas sans effet, surtout avec des adolescents qui, pas plus à la maison qu'à l'école, n'ont l'habitude d'entendre dire que le savoir est troué. L'effet en est que l'angoisse peut changer de camp. Le sujet peut se sentir concerné par sa souffrance répétée au lieu de jouir, pour le pire, de l'angoisse de l'autre ; c'est déjà un grand pas.

Pour conclure sur cette façon d'appréhender le savoir comme une réponse visant à obturer la question du sujet, disons qu'elle peut tout aussi bien se référer à un certain usage des concepts psychanalytiques ! Après Freud et Lacan, Jacques-Alain Miller nous invite donc à ne pas « user de leurs noms comme garantie »[6]. Réinventer la psychanalyse à partir de chaque cas, permet de contrer la pseudo-harmonie d'un discours qui se révèle à la fois inepte et hypnotique. Cela rend possible l'offre d'une lecture psychanalytique de la clinique et peut permettre de démontrer en quoi elle est opérante. Non seulement sur les phénomènes observables et ce qui les sous-tend, mais aussi sur une équipe qui, à prendre les choses autrement que par la toute-puissance de sa demande et de son pseudo-savoir, ne s'épuise plus à vouloir à la place du sujet ; à vouloir à toute force endiguer ce qui se répète.

Car *Ça*, se répète. La répétition est plus forte que tous les discours, que toutes les techniques éducatives, que tout ce "Bien" qu'on leur veut. Si la psychanalyse s'y est trouvée confrontée dès l'origine, qu'observe-t-on, dans ce service, de ce qui se répète au quotidien ?
- Répétition d'exigences insoutenables que certains s'imposent ; ou inlassable passivité, absence totale d'envie. Sophie refuse de s'asseoir, marche tout le jour et fait des pompes la nuit. Rien ne l'arrête. Sa seule pensée est de retrouver l'image de son corps à

[6] Miller J.-A., « La formation de l'analyste », *La Cause freudienne,* N°52, Novembre 2002, p. 41.

29kg. Alain qui, lui, en pèse 198, est hanté par l'image de son père, obèse, mort d'un infarctus dans ses bras. Pour ne pas mourir il veut *maigrir*, il veut *faire du sport*, mais aucun mouvement ne vient contrer la jouissance mortelle qui le cloue au lit.
- Répétition d'une difficulté à se lier à l'autre autrement que pour rivaliser, en jouir ou se faire objet de sa jouissance. Rivalité de Louise qui, à chaque repas, tente d'écraser l'autre du poids d'une cuiller en moins. Satisfaction intense d'Edgar, qui donne toujours son pain à un autre afin qu'il *engraisse à* sa *place*. L'insistance de Sarah, harcelée dit-elle depuis l'enfance, à se faire traiter de *grosse* par des adolescents qui pèsent le double de son poids. Répétition de ce que le sujet se fait être comme objet, pour un Autre réduit à son usage de satisfaction.
- Répétition d'un désintérêt du sujet pour le savoir qui le concerne, mais aussi pour toute forme d'imagination ; pas de projet, pas de projection. Seule l'immédiateté compte et chacun constate qu'elle ne produit aucune joie.
- Répétition d'une plainte incessante, sans adresse différenciée ; ou insensibilité totale du corps, même lorsqu'il se brise.
- Répétition assourdissante du silence des mots et des affects avec pour corollaire, parfois, la profusion d'insultes où le déchainement qui lacère le corps.
- Répétition du recours à un objet unique pour régler tous les conflits, abraser tous les émois, réduire le corps au silence ; pour traiter les impasses subjectives sans en passer par l'Autre.
Voilà ce qui se répète. Il faudrait être sourd pour ne pas l'entendre, aveugle pour ne pas le voir ; et c'est insupportable !

Justement, si les institutions existent, c'est bien parce qu'un insupportable est apparu. Dès lors, soit c'est la famille qui ne peut plus l'encaisser, soit c'est le sujet qui demande à être séparé de la jouissance destructrice de l'Autre. Pour qu'un séjour en institution produise des effets, l'équipe doit être en capacité de supporter sans s'effondrer ce qui ne peut pour l'instant se dire autrement. Quels savoirs ces adolescents peuvent-ils nous enseigner à leurs corps défendant ?
En premier lieu, les contingences de leurs expériences infantiles : deuils, mauvaises rencontres avec le savoir médical, trahisons,

frustrations de la demande d'amour, abus sexuels, etc. À l'adolescence, justement, la question de la séparation se joue de façon décisive.

Ce qui s'observe de cela c'est que, du côté de l'obésité, le sujet tente de traiter l'angoisse de séparation par la compulsion alimentaire ; il s'oppose à la castration par l'assimilation incessante et solitaire de l'objet. Sa difficulté à se séparer de la demande de l'Autre, le fixe dans une position passive d'objet infantilisé. Pas de sevrage !, pourrait-on dire.

Dans certains cas d'anorexie, au contraire, le sujet tente de se séparer de la demande de l'Autre en refusant la satisfaction du besoin. *Je ne peux plus l'avaler*, disait Sophie en parlant de sa mère. Ce n'est plus l'aliénation, mais la séparation qui est conduite vers un point parfois extrême. Massimo Recalcati précise que « la négation de l'objet vise à […] transformer le manque de l'Autre en don d'amour »[7]. C'est pourquoi le virage boulimique, qui survient souvent après une période dite restrictive, apparait comme « compensation de la frustration de la demande d'amour »[8], par la consommation compulsive de l'objet. « L'objet nourriture remplacerait le signe d'amour absent »[9].

Eh bien cela, pour peu que l'on s'en donne la peine, c'est observable ; ou tout au moins, cela se traduit des observations rapportées. Et c'est à partir de cela que l'on a une chance de traiter quelque chose de la souffrance des adolescents qui s'adressent à nous. À quoi s'intéresse-t-on ? Si toute l'observation se centre sur le comportement, alors la privation et le forçage s'érigent comme réponse logique. Dès lors, le lien qui connecte un sujet à son Autre ne peut faire l'objet que d'une rééducation normative. À l'inverse, aujourd'hui, nous ne détournons plus les yeux de cette jouissance qui itère, au contraire. Mais, dans la mesure du possible de chacun, il n'y a plus de *Tu dois*, de *Il faut*, venant alimenter un surmoi bien assez vorace. Il y a des conversations avec les adolescents, et entre nous, sur la façon dont nous pouvons nous y prendre selon chaque cas

---

[7] Recalcati M., « Séparation et refus : considérations sur le choix de l'anorexie », *op.cit.*

[8] *Ibid*.

[9] *Ibid.*

singulier. Plus de petits jeux sadiques avec la frustration, la privation, la punition, car plus aucune décision ne se prend à soi tout seul. Le regard omniprésent, qui fouillait les gestes et les âmes à la recherche de la faute et de la "vérité", se fait simplement témoin. Témoin pour partager, en équipe. Il arrive ainsi que des transgressions (sortir pour acheter de la nourriture par exemple) soient tolérées, le temps que le sujet parvienne à en dire quelque chose ou invente une solution supportable pour les limiter un peu.
Pour conclure ce chapitre, je dois dire qu'il faut pour cela beaucoup de savoir ! Non pas ce savoir tout fait que j'ai dénoncé. Mais un savoir éclairé, issu de l'expérience de la cure ou, à défaut, celui qui s'extrait de la confrontation quotidienne avec ce que, dans nos propres vies, nous passons notre temps à fuir. Il faut aussi de la patience pour attendre qu'un trognon de solution vienne vivifier un corps soumis à l'exigence d'une pulsion acéphale. Il faut également du courage - par exemple - pour qu'un médecin accepte quelques temps qu'une anorexique ne prenne pas de poids, simplement parce que l'équipe affirme que ce qui se répète ne dit plus la même chose ; qu'à présent, c'est de son côté que l'angoisse se loge et, qu'après avoir supporté, nous allons enfin travailler. Il faut enfin de la confiance parce que l'angoisse, dans certains cas, il faut absolument savoir la limiter.

Le savoir-faire

Ainsi, ce qui produit des effets, ce n'est pas que chacun fasse son petit travail dans son petit coin. Mais que chaque activité devienne un prétexte pour observer l'actualité du rapport de l'adolescent à son Autre afin que, repris par l'ensemble de l'équipe, ce lien soit analysé et, si possible, remanié ou pacifié. Cette façon de faire nécessite de formuler des offres non plus comme des exigences, mais comme des appels pouvant ouvrir à la surprise, voire au désir ou à la création d'une suppléance (ainsi peut-il en être des activités artistiques, des ateliers, des sorties culturelles ou sportives, du savoir scolaire, d'un goût pour la parole…).
Tel éducateur sportif, ayant repéré qu'une jeune fille donnait à voir sa parfaite maîtrise, la surprend, la déstabilise, en lui proposant des jeux de ballons sur lesquels son corps instable peine à se maintenir. Qu'elle fiche tout en l'air et parte en claquant la porte ?, peu importe.

Elle revient, parle, pleure et s'y prend autrement. Telle éducatrice observe que celui-ci peut, à présent, troquer, échanger un objet. Qu'un autre a cessé d'enfoncer dans son pain toute la nourriture de son assiette pour l'avaler d'un trait. Que telle autre ne se soumet plus à ceux qui incarnaient pour elle la figure menaçante du dealer depuis qu'elle a créé un groupe de *Hip-Hop*.

Pierre, lui, n'a jamais eu le moindre copain ; il a bien à l'œil tous ceux qui tentent une approche, soignants compris. Après plusieurs semaines au cours desquelles son poids, extrêmement bas, n'évolue guère, il finit par consentir à suivre la diététicienne en atelier cuisine. La première fois, celle-ci rapporte comment, il a à ce point dégoûté les autres, qu'*ils ne le veulent plus*. Dans les conversations qu'elle a avec lui, une négociation s'établit, sans forçage, car il a pris goût à cet atelier et veut y retourner. De petits aménagements dans ses rituels deviennent possibles ; ils lui permettent aussi de partager des repas avec ses parents. Pierre commence alors à tourner dans les jardins de la clinique, en quête de canettes vides et de capsules avec lesquelles il fabrique des objets. Cela lui permet un contact discret avec les autres adolescents, qui ne rechignent pas à lui donner un coup de main pour être déchargés des déchets de leurs consommations ! En parallèle — et malgré l'obséquiosité qui caractérise son rapport aux soignants — il crache, plus qu'il ne les dits, les mots qui l'empoisonnent. Il matérialise ainsi la haine qui lui tient le corps au point d'en avoir entravé le développement pubertaire. Le déclenchement de son anorexie, il le relie directement à des circonstances dans lesquelles il s'est identifié à la position d'objet d'une jouissance mauvaise et ravageante. Lors d'une séance, il révèle un secret bien gardé jusque-là, et que je me garderai d'interpréter : *je me fais gerber*. Progressivement, il peut alors s'appuyer sur d'autres coordonnées que sa haine de l'Autre : *une solitude et une angoisse* tellement vertigineuses qu'elles le font vomir. Il se met à fabriquer des bijoux en enserrant des pierres colorées dans un tressage de fil de fer. Ces pierres, c'est toute une histoire, mais disons qu'elles lui sont offertes par sa famille et qu'elles deviennent l'insigne d'un signe : le signe d'amour. Les bijoux, il les troque, jusqu'à pouvoir les offrir. Et voilà qu'il demande à faire de la musculation. Au regard de son poids, de son état, rendez-vous

compte : c'est impensable ! Pourtant nous y pensons et, après quelques débats, nous disons oui. Oui parce que Pierre a remarqué que *le sport*, *ça calme* son *angoisse* ; qu'il ne veut *plus tourner en rond*, seul. Parce qu'il veut éprouver son corps autrement, *vivant*. Parce qu'il pose lui-même une condition : il veut *apprendre à ne pas* se *faire mal*. Pas plus de 20 mn et avec un éducateur sportif ; il s'y est tenu.
Pour Pierre, l'heure est passée, la puberté ne se déclenchera plus. Cependant, pour lui comme pour beaucoup d'autres, se faire un corps, trouver à se nommer, à s'identifier, à stabiliser l'image spéculaire, ou bien emprunter la voie du désir, ont eu un effet visible sur le réel du corps. Et cela, pour moi, je l'avoue, c'est une joie qui se répète sans fin.

En conclusion, on pourrait retenir de l'addiction que c'est une « solution agie »[10], acéphale, permettant de faire passer à la trappe la question du sujet. La dimension de l'inconscient, celle de l'être et parfois celle de l'Autre, sont gommées, refusées ou rejetées, au bénéfice, souvent, d'une « identité sans faille basée sur le même »[11]. Ce que l'on pourrait dire encore, c'est que nombre d'institutions répondent à cette solution agie par une autre solution agie ; à cette recherche du même par une cohabitation avec les mêmes ; au gommage de la dimension du sujet par une objectivation qui ne lui laisse aucune chance d'émerger. Ainsi, pendant des années – et il n'est pas certain que cela ne réapparaisse pas –, des essais multiples de protocoles, des durées de séjours calibrées et autres tentatives de traiter chacun comme un seul, ont été tentées. Elles ont maintes fois permis de vérifier l'inanité de telles solutions. Il aurait fallu pour cela trouver le patient idéal, l'adolescent à la mesure du projet de l'institution. Ne l'ayant pas trouvé, l'équipe n'a pas eu d'autre choix que de se faire elle-même institution, en s'adaptant à la mesure du projet que chaque adolescent peut y construire. Une institution sur mesure, en quelque sorte. Alors, il a été possible de parler de chaque cas comme étant singulier et des questions inédites sur le savoir qui pouvait en être retiré ont émergé. Il est possible d'y

[10] Cf. Chabot N., *«* Addictions (1) sans reste », *op.cit.*
[11] *Ibid*.

répondre par de simples points de repère qui permettent que, lorsque la jouissance itère, que l'angoisse surgit, quelle que soit l'heure, c'est celui qui se trouve-là qui s'y colle ! Ça n'attend pas la prochaine séance avec le psychologue.

Cela suppose, côté soignant, d'avoir un peu avancé sur la question de sa propre angoisse. C'est cela qui peut permettre de traiter la jouissance en excès qui s'exhibe à la face de tous en institution. Avoir un peu avancé sur la question de sa propre angoisse, peut permettre à chaque membre de l'équipe de modifier le lien particulier du sujet à son Autre, par sa façon propre d'intervenir, par son style singulier ; ici et maintenant.

Lorsque l'exigence de la demande se desserre, lorsque la croyance en un savoir plein ne vient plus boucher la question du sujet, lorsque, finalement, ceux qui font l'institution acceptent de manquer, on peut entrevoir la nature du manque auquel le sujet a affaire. La question : « Que me veut-il ? », peut alors se résoudre autrement et la séparation devient possible.

Salvatore Maugeri

Références psychanalytiques sur l'addiction

Je vous propose de traverser les œuvres de quelques auteurs qui ont apporté des éclairages précieux dans la lecture des phénomènes cliniques qui concernent l'addiction.

Sigmund Freud

En même temps qu'il découvre les mystères de l'inconscient en 1884, Freud s'intéresse de très près à la cocaïne et reconnaît le bonheur suscité par cette substance chimique. Dans son article « De la coca »[1], il a une position plus nuancée que certains de ses confrères quant à l'usage de la cocaïne dans les cures de désintoxication des morphinomanes, parce qu'il constate que « tout patient soigné par cocaïne ne devient pas cocaïnomane pour autant »[2] : « tous les rapports concernant la dépendance à la cocaïne et la détérioration dont elle est à l'origine se réfèrent à des morphinomanes, des personnes qui avaient déjà succombé à ce démon et, dont la volonté affaiblie et le besoin de stupéfiants, auraient fait et faisaient mauvais usage de n'importe quel stimulant mis à leur disposition »[3].
Pour Freud, l'appétence pour la drogue n'est pas uniquement liée aux effets physiologiques et indéniables du produit sur le corps, mais elle dépend d'un facteur inconnu lié à la diversité de la sensibilité individuelle, à des dispositions personnelles qu'il ramène à une « volonté affaiblie ».

Dans une lettre à Fliess datant de 1897[4], les symptômes névrotiques sont conçus comme des dysfonctionnements de la sphère sexuelle. Lorsque la libido, sous l'influence de facteurs inconscients, se trouve détournée des voies normales de satisfaction, elle trouve son issue

---

[1] Freud S., « De la coca », (1884), *De la cocaïne*, Éditions Complexe, 1976, p. 98.
[2] *Ibid*.
[3] *Ibid*.
[4] Freud S., « Lettre à Fliess du 22 décembre 1897 », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, pp. 211-212.

dans la formation de « symptômes dommageables ». Freud considère alors la drogue comme un équivalent substitutif de la masturbation : « j'en suis venu à croire que la masturbation était la seule grande habitude, le "besoin primitif", et que les autres appétits, tels les besoins d'alcool, de morphine, de tabac, n'en sont que les substituts, les produits de remplacement »[5]. Dans l'édition anglaise de cet ouvrage, nous trouvons une légère variante dans la traduction de cette lettre, qui mérite d'être rapportée : « la masturbation est l'unique grande habitude, "*l'addiction originaire*" et que c'est seulement en tant que substitut et remplacement de celle-ci qu'apparaissent les autres addictions – à l'alcool, à la morphine, au tabac, etc. ». Notons qu'en rapprochant la masturbation de la consommation de drogues, Freud met en exergue le penchant de l'homme à préférer une modalité de satisfaction solitaire, qui fait abstraction du partenaire sexuel.

L'année suivante, en 1898, Freud revient sur ce parallèle entre l'onanisme et la drogue dans un article intitulé « La sexualité dans l'étiologie des névroses »[6]. Comme il croit en la possibilité d'une sexualité dite *normale*, il souligne la nécessité pour le médecin de déshabituer le malade de cette pratique, afin que la libido détournée de son emploi retrouve le droit chemin : « Le traitement médical ne peut ici se fixer d'autre but que de ramener au commerce sexuel normal le neurasthénique qui a récupéré ses forces, car le besoin sexuel, dès lors qu'il a été éveillé et qu'il a été satisfait pendant un certain temps, ne peut plus être réduit au silence, mais seulement déplacé sur une autre voie. Une remarque tout à fait analogue vaut d'ailleurs aussi pour toutes les autres cures d'abstinence, qui ne réussiront qu'en apparence, tant que le médecin se contentera de retirer au malade son agent narcotique sans se soucier de la source d'où jaillit le besoin impérieux de celui-ci. "Accoutumance" n'est qu'une simple façon de parler sans valeur explicative ; tous ceux qui ont l'occasion de prendre pendant un certain temps de la morphine, de la cocaïne, du chloral et autres, n'acquièrent pas de ce fait "l'appétence" pour ces choses. Une investigation plus précise

---

[5] *Ibid*., p. 211.

[6] Freud S., « La sexualité dans l'étiologie des névroses », *Résultats, idées, problèmes*, Tome I, Paris, PUF, 1998, p. 88.

démontre en règle générale que ces narcotiques sont destinés à jouer le rôle de substituts – directement ou par voie détournée – de la jouissance sexuelle manquante, et là où ne peut plus s'instaurer une vie sexuelle normale, on peut s'attendre avec certitude à la rechute du désintoxiqué »[7].
La désaccoutumance devient une piste de traitement visant à ramener le malade vers une sexualité normale, bien que Freud précise qu'il ne suffit pas de supprimer la mauvaise habitude pour être guéri. La consommation de drogues devient alors une modalité de jouissance en soi, qui se substitue à une jouissance sexuelle manquante entre le sujet et l'Autre.

Dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud s'interroge sur la dimension sexuelle en jeu dans l'addiction et il évoque l'autoérotisme dans lequel la pulsion est prise chez le buveur en ramenant l'origine de l'alcoolisme « à une forte fixation de la libido au stade oral »[8].

Alors qu'il décrit en 1911 les mécanismes paranoïaques en jeu chez Schreber face au désir homosexuel réprimé, il en profite pour apporter quelques considérations sur l'alcool : « Le rôle de l'alcool dans cette affection est des plus compréhensibles. Nous le savons : l'alcool lève les inhibitions et annihile les sublimations. Assez souvent, c'est après avoir été déçu par une femme que l'homme est poussé à boire, mais cela signifie qu'en général il revient au cabaret et à la compagnie des hommes qui lui procurent alors la satisfaction sentimentale lui ayant fait défaut à domicile, auprès d'une femme »[9].
Déjà dans le Manuscrit H, Freud avait déjà comparé la jalousie de l'alcoolique au délire du paranoïaque dans une lettre adressée à Fliess en 1895 : « L'alcoolique ne s'avoue jamais que la boisson l'a rendu impuissant. Quelle que soit la quantité d'alcool qu'il supporte, il rejette cette notion intolérable. C'est la femme qui est responsable, d'où le délire de jalousie, etc. »[10].

---

[7] *Ibid*.
[8] Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 106.
[9] Freud S., « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1995, p. 309.
[10] Freud S., « Manuscrit H », (1895), *Naissance de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 101.

Dans sa « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse » en 1912, Freud constate que « quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle n'est pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction »[11]. Il se penche sur les aléas du désir sexuel au sein du couple, et remarque la tentation à poursuivre la satisfaction par changement d'objet lorsque la frustration ou un certain émoussement l'emporte. Il compare alors le lien sexuel qui unit l'alcoolique à son vin et le lien que l'homme développe avec son objet d'amour, pour en conclure que le buveur lui n'a nul besoin d'aller voir ailleurs, rien ne le pousse à changer de bouteille. Au contraire, il constate que « l'accoutumance resserre toujours davantage le lien entre l'homme et la sorte de vin qu'il boit »[12], ce qui en fait donc pour lui « un modèle de mariage heureux »[13].
Non seulement la drogue se substituerait à la jouissance sexuelle qui manque, mais, bien que toxique, elle permettrait aussi d'atteindre une jouissance plus satisfaisante encore que celle obtenue en en passant par l'Autre.

Dans « Deuil et mélancolie », Freud compare le « triomphe » du moi observé dans la manie et l'état de gaité que produit l'intoxication par l'alcool : « L'ivresse alcoolique qui appartient à la même série d'états pourra être expliquée de la même façon pour autant qu'elle est une ivresse gaie ; il s'agit vraisemblablement dans son cas d'une suppression des dépenses de refoulement, obtenue par des moyens toxiques. Dans l'opinion des profanes, il est volontiers admis que, dans un état maniaque de ce genre, si l'on prend tant de plaisir à remuer et à entreprendre, c'est parce qu'on est si "bien disposé". Naturellement, nous devrons rompre cette fausse connexion. La condition économique ci-dessus mentionnée s'est trouvée réalisée dans la vie psychique, et c'est la raison pour laquelle, d'une part, on

---

[11] Freud S., « Sur le plan général des rabaissements de la vie amoureuse », 1912, *La vie sexuelle*, PUF, 1925, pp. 63-64.
[12] *Ibid*.
[13] Ces affirmations résonnent avec certaines formules lacaniennes, telles que « il n'y a pas de rapport sexuel » ou encore celle qui définit la drogue comme ce qui permet de « rompre le mariage avec le petit-pipi ».

est d'une humeur si gaie et, d'autre part, on est si désinhibé dans l'action »[14].

En 1927, dans *L'avenir d'une illusion*, il évoque l'ivresse de l'alcool comme une défense contre la souffrance morale, c'est-à-dire comme une tentative de se soustraire à la contrainte de la douleur que celle-ci produit : « Peut-être celui qui ne souffre d'aucune névrose n'a-t-il pas besoin d'ivresse pour étourdir celle-ci »[15].

La même année, il souligne combien « l'humour » peut assurer à la fois « le triomphe du moi » et « la suprématie » du principe de plaisir », « en dépit du caractère défavorable des circonstances réelles »[16]. Il rapproche l'humour « des processus régressifs ou réactionnels », qui permettent d'échapper au principe de réalité : « Par la défense qu'il constitue contre la possibilité de la souffrance, il prend place dans la longue série des méthodes que la vie psychique de l'homme a déployées pour échapper à la contrainte de la souffrance, série qui commence avec la névrose, culmine dans la folie, et dans laquelle il faut inclure l'ivresse, l'absorption en soi-même, l'extase »[17].

Pour explorer d'autres considérations freudiennes sur l'alcool, nous faisons un petit détour par une lettre que Freud a adressée à L. Binswanger le 2 avril 1928 : « Eh bien, j'ai toujours été très sobre, presque abstinent, mais j'ai toujours eu beaucoup de respect pour un solide buveur […] Seuls ceux qui arrivent à s'enivrer avec une boisson sans alcool – Dieu, la religion – m'ont toujours paru un peu bizarres »[18].

En 1929 enfin, dans *Malaise dans la civilisation*, Freud décrit le processus par lequel l'être humain tente de se soustraire aux exigences et aux renoncements auxquels la civilisation le soumet.

---

[14] Freud S., « Deuil et mélancolie », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1967, p. 167.
[15] Freud S., *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 1973, p. 70.
[16] Freud, « L'humour », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 324.
[17] *Ibid*.
[18] Freud & Binswanger, *Correspondance 1908-1938*, Paris, Calmann-Lévy, p. 275.

Autrement dit, l'Autre social réprime et contrarie l'expression de la pulsion, et à force d'insister, celle-ci crée une certaine tension, un mal-être au point que s'isoler devient parfois la protection la plus immédiate contre la souffrance qui résulte des relations humaines. Parmi les remèdes sédatifs, satisfactions substitutives et puissantes diversions, Freud indique que l'intoxication peut ainsi devenir la méthode la plus efficace, bien que grossière, pour se mettre à distance des autres : « Mais les plus intéressantes méthodes de protection contre la souffrance sont encore celles qui visent à influencer notre propre organisme. […] La plus brutale mais aussi la plus efficace des méthodes destinées à exercer pareille influence corporelle est la méthode chimique, l'intoxication »[19].

Loin d'en légitimer l'usage, il précise l'ambiguïté du recours aux drogues et relève deux aspects essentiels de cette pratique : d'une part l'aliénation ravageante, la dépendance parfois mortelle aux toxiques, et d'autre part, la tentative de se séparer de ce qui est insupportable dans le rapport à l'Autre. Il dégage ainsi l'aspect fonctionnel de la drogue par laquelle le sujet tente de se dépendre de l'emprise de l'Autre, en soulignant que « […] certaines substances étrangères au corps nous procurent des sensations agréables immédiates et qu'elles modifient aussi les conditions de notre sensibilité au point de nous rendre inaptes à toute sensation désagréable. […] Il doit d'ailleurs se former dans notre propre chimisme intérieur des substances capables d'effets semblables, car nous connaissons au moins un état morbide, la manie, où un comportement analogue à l'ivresse se réalise sans l'intervention d'aucune drogue enivrante. […] Il est bien regrettable que ce côté toxique des processus psychiques se soit jusqu'ici dérobé à l'investigation scientifique. L'action des stupéfiants est à ce point appréciée et reconnue comme un tel bienfait dans la lutte pour assurer le bonheur ou éloigner la misère, que des individus et même des peuples entiers leur ont réservé une place permanente dans l'économie de leur libido. On ne leur doit pas seulement une jouissance immédiate mais aussi un degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur. On sait bien qu'à l'aide du "briseur de souci", l'on peut à chaque instant se soustraire

[19] Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1992, pp. 21-23.

au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. Mais on sait aussi que cette propriété des stupéfiants en constitue précisément le danger et la nocivité. Dans certaines circonstances, ils sont responsables du gaspillage de grandes sommes d'énergie qui pourraient s'employer à l'amélioration du sort des humains »[20].

Jacques Lacan

Dans le tout premier enseignement de Lacan, les quelques références à la drogue s'articulent à une sorte de nostalgie fondamentale, une aspiration à se fondre avec *la Chose* maternelle, vocation mortifère et suicidaire. C'est la voie d'un retour à l'harmonie primaire, d'une coïncidence du moi avec l'être, notamment par le court-circuit de la fonction de l'inconscient et la suture de la division subjective.

Dans « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », en 1938, Lacan avance à propos du complexe de sevrage, que le traumatisme de la perte de l'objet primordial serait à l'origine de certaines « toxicomanies par la bouche ».

Lacan reprend la notion d'*instinct de mort* élaborée par Freud dans les années 1920, mais préfère plutôt parler de « tendance à la mort », pour la dégager de ses présupposés biologiques sous-jacents. Dans ce contexte de prématuration, où le petit d'homme doit sa survie à l'Autre qui l'accueille au monde, la séparation du sujet avec l'Autre au moment du sevrage, constituerait pour Lacan la forme mythique de sa détresse. « Cette tendance psychique à la mort, sous la forme originelle que lui donne le sevrage, se révèle dans des suicides très spéciaux qui se caractérisent comme "non violents", en même temps qu'y apparaît la forme orale du complexe : grève de la faim de l'anorexie mentale, empoisonnement lent de certaines toxicomanies par la bouche, régime de famine des névroses gastriques »[21].

L'intérêt de cette lecture est d'articuler la « tendance à la mort » avec la problématique de la séparation du sujet d'avec l'Autre, qui peut

---

[20] *Ibid*.

[21] Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 35.

comporter en soi des effets toxiques dès lors qu'elle s'articule à une forme d'envahissement du sujet par l'Autre, ou à l'inverse, qu'elle produit des effets de laisser-tomber assez radicaux.

Dans « Propos sur la causalité psychique » en 1946, Lacan reprend la question du traumatisme du sevrage et la fonction de certains « jeux d'occultation » dont Freud avait compris « dans leur caractère itératif *la répétition libératoire* qu'y assume l'enfant de toute séparation ou sevrage en tant que tels ». Lorsqu'il théorise l'aliénation du sujet à l'image de son semblable, il souligne la « discordance primordiale entre le Moi et l'être ». L'intoxication viserait la coïncidence illusoire entre le moi et l'être, entre la réalité et l'idéal, et permettrait une sorte de « mirage des apparences »[22] : « Toute résolution de cette discordance par une coïncidence illusoire de la réalité avec l'idéal résonnerait jusqu'aux profondeurs du nœud imaginaire de l'agression suicidaire narcissique »[23].

En 1960, dans son article majeur « Subversion du sujet et dialectique du désir »[24], Lacan théorise le sujet comme effet du signifiant et apporte une nouvelle façon de concevoir l'usage des toxiques. À choisir entre le signifiant et l'aphanisis produite par l'intoxication, le sujet pourrait choisir cette réponse non symptomatique pour retrouver un semblant d'unité, en annulant les effets de division subjective propres à l'aliénation signifiante, marquant par là son choix de ne rien savoir de son inconscient.

Au cours d'une conférence au Collège de médecine en février 1966, Lacan précise qu'« un corps est quelque chose qui est fait pour jouir, jouir de soi-même »[25] et les toxiques concernent justement la jouissance dont le corps est le siège. Pour Lacan, la toxicomanie n'est pas une affaire d'organisme et la médecine devrait éthiquement

---

[22] Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », (1946), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 187.
[23] *Ibid*.
[24] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 793-827.
[25] Lacan J., « La place de la psychanalyse dans la médecine », Cahiers du Collège de médecine, 16 février 1966, pp. 761-774.

intégrer cette dimension de la jouissance. En faisant des toxiques des objets de la science, il cherche à faire sortir la toxicomanie d'une conception policière : « Matérialisons-les sous la forme des divers produits qui vont des tranquillisants jusqu'aux hallucinogènes. Cela complique singulièrement le problème de ce qu'on a jusque là qualifié d'une manière purement policière de toxicomanie. Pour peu qu'un jour nous soyons en possession d'un produit qui nous permette de recueillir des informations sur le monde extérieur, je vois mal comment une contention policière pourrait s'exercer »[26]. Lacan connecte les effets de jouissance du toxique sur le corps à la marque indélébile laissée par les excès du langage qui échappent au sujet. Comme avec Freud, l'accent de la toxicité se déplace de la drogue en elle-même au rapport qu'entretient le sujet à l'Autre, pris ici dans sa dimension langagière, en tant que la rencontre avec le signifiant produit des effets sur le corps.

Nous faisons un petit détour par la leçon du 18 décembre 1973 du *Séminaire XXI*, *Les non-dupes errent*, où Lacan soutient que le nouage borroméen des trois registres réel, symbolique et imaginaire permet « la présence réelle » du sujet : « Cette présence réelle, […] il n'y a pas besoin du hasch pour vous la révéler, par sa transformation en une substance légère »[27]. C'est une façon d'indiquer qu'au-delà des divers effets produits par la drogue, celle-ci n'est ni une source de savoir ni un moyen de faire advenir le sujet. Le seul moyen pour que celui-ci surgisse réellement, c'est que les trois registres R, S, I consistent avant tout dans leur différence, dans un nœud borroméen.

Dans son discours de clôture aux journées des cartels de l'E.F.P. en 1975, Lacan met en tension la castration, l'angoisse et la drogue. Par la drogue, le sujet serait libéré des contraintes de la fonction phallique, échappant ainsi à la castration. Opérant comme un bouchon, elle éviterait la confrontation à l'angoisse. De ce fait, elle se présente davantage comme une formation de rupture que comme une formation de compromis (qui elle est une façon détournée de

---

[26] *Ibid*.

[27] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXI, *Les non-dupes errent*, Leçon du 18 décembre 1973, Inédit.

satisfaire la pulsion) : « Mais s'il y a tout de même quelque chose qui est fait dans les *Cinq Psychanalyses* pour nous montrer le rapport de l'angoisse avec la découverte du petit-pipi, appelons ça comme ça aussi, c'est tout de même clair, il est certain que c'est tout à fait concevable que pour la petite fille, comme on dit, ça s'étale plus, c'est pour ça qu'elle est plus heureuse ; ça s'étale parce qu'il faut qu'elle mette un certain temps pour s'apercevoir que le petit-pipi, elle n'en a pas ; ça lui fout de l'angoisse aussi, mais c'est quand même une angoisse, par référence, par référence à celui qui en est affligé ; je dis "affligé", c'est parce que j'ai parlé de mariage que je parle de ça ; tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est évidemment le bienvenu, d'où le succès de la drogue, par exemple ; il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi »[28]. Au-delà de l'organe, il s'agit du phallus qui, en tant que signifiant, véhicule une valeur de signification sexuelle accrochée à l'organe qui lui donne corps. La drogue devient une modalité de réponse hors phallus, qui permettrait donc de ne plus dépendre de la logique phallique commune, de s'en désinscrire.

Jacques-Alain Miller

Lors de sa conférence de clôture de la première journée d'étude du GRETA en 1988, J.-A. Miller reprend la question de la toxicomanie dans son articulation au phallus et au manque inhérent à la castration : « Le problème de la castration concerne un savoir, une connaissance sur le sexe. Le phallus, pris dans sa dimension symbolique, s'il est opérant dans l'inconscient, assure donc un semblant de connexion entre le savoir et la jouissance. Or quel rapport le toxicomane est-il en mesure d'entretenir avec un savoir sur sa jouissance, avec la parole qui permet à l'occasion de le déplier ? Le toxicomane privilégie une autre voie de satisfaction que celles qui en passent par la parole. La drogue donne lieu à une réelle expérience pour le sujet ; ce n'est pas une expérience de langage, mais au contraire, ce qui permet un court-circuit sans médiation, c'est-à-dire sans le média phallique. Autrement dit, le toxicomane se

[28] Lacan, J., Journées d'étude des cartels de l'École freudienne de Paris, Séance de clôture, 1975.

coupe volontiers de la parole et de la dimension symbolique de l'Autre à laquelle elle donne accès, par une pratique réelle »[29].
Pour J.-A. Miller, la drogue n'apparaît pas comme cause du désir mais relève plutôt du registre de la jouissance. Il en fait un objet qui vise directement la satisfaction sans prendre le risque du ratage et du manque inhérents à la dialectique entre le sujet et l'Autre.

Dans son article « La théorie du partenaire »[30], paru en 2002, J.-A. Miller s'attache à distinguer certaines drogues comme la cocaïne, qui visent une certaine inscription dans l'Autre (aliénation), d'autres comme l'héroïne, qui opèrent plutôt dans le sens d'une rupture (séparation) où il s'agit d'annuler l'Autre du signifiant, l'Autre de la demande, l'insatisfaction du partenaire… Si dans le premier cas prévaut plutôt la dimension agalmatique, dans le second, c'est la déchéance qui est au premier plan.

Les quelques lignes d'un article intitulé « Les prophéties de Lacan », paru dans *Le Point* le 18 février 2011, peuvent nous éclairer dans ce qui peut amener un sujet à préférer la jouissance de l'Un-tout-seul, celle du corps qui se jouit par l'intermédiaire de paradis toxiques, au détriment des aléas du rapport à l'Autre. J.-A. Miller y soutient que « le "*Un*", c'est aussi le culte de l'identité de soi à soi, la difficulté à supporter l'Autre, celui qui ne jouit pas de la même manière que vous »[31].

Lors de son cours *L'être et l'Un*, en 2011, J.-A. Miller aborde le symptôme analytique à partir de *l'addiction* et dégage complètement celle-ci du champ clinique de la toxicomanie, tout en y prenant appui : « Le *Un* introduit un trouble de jouissance […] Et le langage introduit dans ce registre de la jouissance – Freud disait la castration, Lacan dit autre chose, qui englobe la castration – la répétition du *Un* qui commémore une irruption de jouissance inoubliable. Le sujet se

---

[29] Groupe de Recherches et d'Etudes sur la Toxicomanie et l'Alcoolisme, ex-TyA.
[30] Miller J.-A., « La théorie du partenaire », Revue *Quarto*, N° 77, *Les effets de la sexuation dans le monde*, Juillet 2002.
[31] Miller J.-A., « Les prophéties de Lacan », *Le Point*, édition du 18/02/2011, http://www.lepoint.fr/grands-entretiens/jacques-alain-miller-les-propheties-de-lacan-18-08-2011-1366568_326.php

trouve dès lors lié à un cycle de répétitions dont les instances ne s'additionnent pas et dont les expériences ne lui apprennent rien. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *l'addiction* pour qualifier cette répétition de jouissance. On l'appelle addiction précisément parce que ça n'est pas une addition, parce que les expériences ne s'additionnent pas. Cette répétition de jouissance se fait hors-sens, et on s'en plaint »[32].

En effet, il est généralement vain de s'attarder sur le sens que revêtirait telle prise de toxiques ou tel comportement dit addictif ; même quand cela paraît envisageable, l'expérience démontre que quelque chose du symptôme, une fois qu'il est sevré de son sens, après avoir fait le tour des diverses significations, quelque chose du symptôme se maintient au-delà de ses *varités*.

Cette percussion traumatique du signifiant S_1 sur le corps où s'y impriment les effets de jouissance, serait au fondement même du symptôme. L'addiction est conçue désormais comme la racine du symptôme et dans cette optique, c'est l'inépuisable répétition de ce *Un* de jouissance dont le corps porte la trace indélébile, qui comporte en tant que telle une certaine toxicité, dont le sujet parvient d'autant moins à se séparer qu'elle porte en soi la marque de sa position dans l'existence.

C'est dans son texte de présentation du Xème Congrès de la NLS, en avril 2011, intitulé « Lire un symptôme », que J.-A. Miller précise cette nouvelle conception de l'addiction : « L'addiction c'est la racine du symptôme qui est fait de la réitération inextinguible du même *Un*. C'est le même, c'est-à-dire précisément ça ne s'additionne pas. On n'a jamais le "j'ai bu trois verres donc c'est assez", on boit toujours le même verre une fois de plus. C'est ça la racine même du symptôme. C'est en ce sens que Lacan a pu dire qu'un symptôme c'est un et cætera. C'est-à-dire le retour du même événement. On peut faire beaucoup de choses avec la réitération du même. [...] L'interprétation comme savoir lire vise à réduire le symptôme à sa formule initiale, c'est-à-dire à la rencontre matérielle d'un signifiant et du corps, c'est-à-dire au choc pur du langage sur le corps. Alors certes pour traiter le

[32] Cf. Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, 2010-2011, *L'être et l'Un*, Cours du 23 mars 2011, Inédit.

symptôme il faut bien en passer par la dialectique mouvante du désir, mais il faut aussi se déprendre des mirages de la vérité que ce déchiffrage vous apporte et viser au-delà la fixité de la jouissance, l'opacité du réel »[33].

Éric Laurent

Lors d'une conférence donnée à Bruxelles, en décembre 1988, Éric Laurent avance que le symptôme toxicomaniaque ne répond pas à la conception freudienne classique du symptôme : « Rien, dans la drogue, ne nous introduit à autre chose qu'à un mode de rupture avec la jouissance phallique. Ce n'est pas une formation de compromis, mais une formation de rupture »[34].

La drogue y est décrite comme jouissance *Une*, qui désinscrit le sujet de la jouissance phallique limitée par l'organe, et entraine selon les cas, une formation de rupture à trois niveaux :

– *Rupture avec les Noms-du-Père*, hors psychoses, qui provoque la chute de la signification phallique (Φ_0) ;

– *Rupture avec les particularités du fantasme*, que la drogue court-circuite. Il considère qu'il s'agit d'une jouissance hors fantasme, car le fantasme suppose un objet de jouissance incluant la castration. Il pense que ce n'est pas non plus pervers car la perversion suppose l'usage du fantasme.

– *Rupture avec la jouissance sexuelle*, étant donné le refus fréquent d'en passer par la jouissance du corps de l'Autre, qui situe la jouissance dans l'*Un* du corps.

Dans son texte[35] préparatoire au congrès de l'AMP de 2008, E. Laurent propose d'envisager le traitement des toxicomanes selon quatre axes, correspondant chacun au choix de l'élément du mathème du discours qui sera privilégié : le signifiant maître (S_1), le savoir (S_2), l'objet (α) et le sujet ($) :

---

[33] Miller J.-A., « Lire un symptôme », Présentation du Xème Congrès de la NLS, Revue *Mental*, N° 26, *Comment la psychanalyse opère*, Août 2011.

[34] Laurent E., « Trois remarques sur la toxicomanie », *Quarto*, N° 42, 1990, p. 69.

[35] Laurent E., « Les enjeux du Congrès de 2008 », Congrès de l'AMP, *Les objets α dans l'expérience analytique*, 2008.

– *Le traitement par le S_1* : c'est le cas de certaines associations telles que les *Narcotiques Anonymes* par exemple, qui cherchent à placer le sujet sous une identification, qui prend le statut d'idéal (ex. : « être un ancien buveur, un ex-toxico… ») ;

– *Le traitement par le S_2* : c'est l'approche la plus « participative » puisqu'elle concerne tout aussi bien la pédagogie du toxicomane par les soignants (cf. « l'éducation thérapeutique ») pour contrôler le rapport à la jouissance dérégulée, que l'extraction du savoir que le sujet a sur son objet.

– *Le traitement par l'objet* : cela revoie aux traitements de substitution à la drogue (Méthadone…), qui sont des objets légaux produits par la science, moins nocifs car contrôlés par prescription médicale. C'est par le biais de cet objet, *extime* car à la fois extérieur et incorporé, que le sujet parvient à s'inscrire dans l'Autre. De plus en plus d'institutions aujourd'hui instaurent des voies de traitement par l'objet même de l'addiction (ex. : des ateliers jeux vidéo…), dans l'optique de réinscrire des sujets parfois séparés de tout dans un discours, dans un lien social.

– *Le traitement par le sujet* : il vise, quand cela est possible, à ce que le sujet se déprenne, se désaliène de son identification. Cela « consiste à affirmer que "le toxicomane n'existe pas" ! Il propose au sujet de cesser de s'identifier à son être de toxicomane pour laisser une place à sa division subjective et à la jouissance de la parole »[36]. Dans une civilisation qui ne cesse de produire de l'ennui, de la dépression et de l'angoisse du fait d'éradiquer le manque, Éric Laurent souligne l'aspect limité de cette dernière modalité de traitement des sujets addicts, parce qu'« avec cet objet de jouissance, nous renouons un lien avec l'Autre. Non pas à partir du symbolique, mais au moyen du corps dans ses deux consistances de réel et d'imaginaire ».

En d'autres termes, en s'inscrivant dans l'Autre surtout par le biais du corps, réel et imaginaire, pris comme objet de soins, ils peinent à retrouver les effets de division subjective qu'aurait pu produire l'expérience de la parole et du langage.

---

[36] *Ibid*.

Francisco-Hugo Freda

Il avance que « c'est le toxicomane qui fait la drogue »[37] et non l'inverse, même si c'est à travers l'objet de jouissance qu'il essaie de se constituer. Dans cette clinique de l'objet, il s'agirait de rendre symptomatique la solution afin que « le toxicomane puisse faire de sa rencontre avec la drogue une erreur d'interprétation »[38]. Quand cela s'y prête, le but serait alors de « lui faire perdre le bonheur de la solution pour le malheur du symptôme en tant qu'il présentifie l'inconscient »[39].

[37] Freda F.-H., « Qui vous l'a dit ? », Revue *Autrement*, N° 106, *L'esprit des drogues*, Avril 1989.
[38] *Ibid*.
[39] *Ibid*.

Les travaux du CERCLE

Le « pousse à la femme »

Alain Courbis

« Féminisation de la civilisation contemporaine »

Sur le support du texte rédigé par Philippe de Georges concernant le thème qui sera cette année mis au travail dans le Cercle, je vous propose, avant d'esquisser quelques pistes, un petit excursus visant à contextualiser ce concept du « pousse-à-la femme » circonscrit par J. Lacan au champ restreint des psychoses.

Si le processus de « féminisation » qu'il a dégagé du commentaire freudien du cas « Schreber » s'avère nodal dans l'entendement du fait psychotique, ce processus rencontre dans la modernité un mouvement qui, partant de « l'occultation du principe féminin » diagnostiqué par Lacan dans « Les complexes familiaux »[1], aboutit à la promotion actuelle dudit principe.

On sait que la « féminisation de la civilisation contemporaine » a été rapportée par J.-A. Miller et E. Laurent[2] à « l'éclipse de l'Idéal et à la montée au zénith social de l'objet α ». Ainsi, la « sortie du règne du père »[3], anticipée en son temps par J. Lacan comme « déclin social de l'imago paternelle » en s'accompagnant d'une « atteinte » sur le viril, reconfigure la place du « féminin » en rapport au viril « attaqué ». Aussi, J.-A. Miller considère-t-il, dans la 4° de couverture du Séminaire, que « le féminin prend le pas sur le viril »[4]. De fait, dans la modernité, la « mascarade féminine » et la « parade masculine » semblent répercuter ces changements de paradigmes quand le « faire-homme », distant des « stéréotypes traditionnels de la masculinité », se confronte à des positions féminines conquérantes.

---

[1] Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, pp. 23/83.

[2] Miller J.-A. et Laurent E., *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique*, séminaire inédit.

[3] Miller J.-A., lit « Une semaine de vacances » de Christine Angot, L.Q. N°33.

[4] Miller J.-A., 4° de couverture du *Séminaire* de Jacques Lacan, Livre VI, *Le désir et son interprétation*.

Mais ces figures mouvantes de la féminité comme semblants ont peu à voir avec l'une des figures de La femme versus « pousse-à-la femme » qui vient « désigner dans la psychose l'orientation féminine de la jouissance »[5].

Féminisation dans la psychose

M.-H. Brousse[6] propose de distinguer le « pousse-à-la femme » comme « trait découlant de la structure psychotique », du « caractère de relative contingence » que ce concept peut présenter comme « élément du délire » qui peut alors se formaliser autrement : on pense, alors, au pousse à l'addiction (à la drogue par exemple) comme tentative de stabilisation chez des sujets psychotiques pour suppléer au trou forclusif.

Néanmoins, les foisonnantes études cliniques émanant d'une psychiatrie classique, aujourd'hui défunte, mentionnent la fréquence des thèmes sexuels dans la psychose qu'elles concernent les « hallucinations du sens génital » de Magnan ou chez Bleuler, ou bien encore les idées sexuelles dans la démence précoce de Kraepling. Et ces faits de discours, rangés dans la catégorie des délires sexuels ou transexualistes, ont permis de nommer la position quant au sexe de Schreber. À son propos, le Dr Weber — lors de la 2nde hospitalisation de Schreber en 1894 — notait que « l'essentiel de sa mission rédemptrice résidait d'abord et avant tout dans l'accomplissement de sa transformation en femme »[7].

La forclusion du signifiant paternel est ce qui, pour Lacan, permet de rendre compte de la féminisation dans la psychose par l'exclusion chez ces sujets de la logique phallique. Index de la « position sexuelle » du sujet psychotique, ce « pousse-à-la femme » n'est pas pour E. Laurent une « catégorie phénoménologique mais bien un

[5] Vallet D., « Figures du pousse-à-la femme », Lettre Mensuelle N°158, Avril 97.

[6] Brousse M.-H., « Le pousse-à-la femme, un universel dans la psychose ? », Quarto N°77, pp. 84/91.

[7] Weber, « Expertise médico-légale », *in* Schreber D.-P., *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, points 1975, Annexes, p. 301.

concept »[8] où s'articulent la structure logique de « la femme qui manque à tous les hommes »[9] et le « pousse » de la pulsion.
Au cours du travail de l'année, la clinique du cas nous permettra peut-être de décliner les effets singuliers de ce « pousse-à-la femme » qui s'applique, précise E. Laurent[10], autant aux sujets hommes qu'aux sujets féminins « soumis dès lors à un forçage ravageant » quand, mortifiés, ils demeurent captifs d'une figure de La femme « représentant l'illimité »[11].
Sans doute pourrons-nous également illustrer comment la clinique peut permettre d'appréhender ce « pousse-à-la femme » comme construction délirante, sachant que pour le Président Schreber elle a fait office de solution imaginaire lui ayant permis d'établir « un compromis raisonnable »[12] avec l'envahissement de la jouissance.

Transexualisme

Mais, dans d'autres conjonctures cliniques, quand la dimension imaginaire fait défaut, *quid* du rapport dénudé de ces sujets au réel, alors que s'impose pour eux « la certitude inébranlable d'être La femme »[13] ? Du reste, certains d'entre eux, convaincus d'appartenir à l'autre sexe, peuvent vouloir corriger cette « erreur de la nature ». De ce transexualisme à l'œuvre, J. Lacan énonce : « Le transexualisme, ça consiste très précisément en un désir très énergique de passer par tous les moyens à l'autre sexe, fût-ce à se faire opérer quand on est du côté mâle »[14].
Ce qui semble faire point de convergence entre le « pousse-à-la femme » dans le transexualisme masculin et féminin est la visée dans ces deux positions de vouloir incarner une « figure d'exception » en l'espèce de La femme « toute », sans manque, asservis dans les deux cas à un « idéal de féminité totale ».

---

[8] Laurent E., « Lettre à la LM », Lettre Mensuelle N°114, p. 12.
[9] *Ibid.*
[10] *Ibid.*
[11] Delarue A., « Le pousse-à-la femme », Conférence clinique inédite, Paris VIII.
[12] *Ibid.*
[13] *Ibid.*
[14] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, p. 31.

Au-delà de la binarité sexuelle

On pourrait considérer que l'affirmation indéfectible quant au sexe vaudrait, dans ces cas de transexualisme, comme « solution » stabilisant ainsi l'incertitude radicale de la sexuation. Néanmoins, le cas de Norry May Welby est exemplaire de faire exception à la « binarité sexuelle ». En effet, ce sujet né garçon puis devenue femme par une rectification chirurgicale, refusera de se ranger sous le signifiant "homme" ou "femme" et, militant pour la voie d'un troisième genre (sexe neutre), obtiendra la reconnaissance sociale et judiciaire en se voyant attribuer un passeport sur lequel est mentionné dans la rubrique du sexe : « *not specified* ».

Du reste, cet au-delà de la binarité sexuelle est très actuelle et surtout outre Atlantique. A. Stevens, dans un court texte récent intitulé « Genre d'apprentissage : apprentissage du genre »[15], indique que suivant les Etats, le genre s'apprend à l'école. Serait-ce une tentative de réponse sociale à la question du genre telle qu'elle peut s'affirmer chez de jeunes adolescents. L'une d'entre elles, Sophia, prend la parole en classe : « J'en suis venue à la conclusion que je suis devenue *non binary*, c'est-à-dire que je ne suis ni un garçon ni une fille » et demande que dans la langue soit prise en compte la singularité de sa position.

Transexualisme et structure

Sur la question du transexualisme, J. Lacan, dans le commentaire qu'il fait des cas de Stoller, indique que ce dernier aurait eu avantage à les écrire avec la référence à la « forclusion lacanienne »[16]. Alice Delarue, dans son excellent article[17], confirme que le refus du signifiant phallique signe bien la structure. Et la « folie » (du sujet transexuel), écrit-elle, « est de vouloir viser l'organe alors que c'est le signifiant phallique qu'il rejette ».

Ainsi, le « syndrome transsexuel » émarge-t-il dans la majorité des cas au registre des psychoses au bémol près, pointé par M.-H.

---

[15] http://www.desiroudressage.com/2017/11/03/genre-dapprentissage-lapprentissage-genre-alexandre-stevens/

[16] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, p. 31.

[17] Delarue A., « Le pousse-à-la femme », conférence clinique inédite, Paris VIII.

Brousse, d'avoir à distinguer « transexualisme du côté masculin et transexualisme du côté féminin »[18]. Autant, la psychose est avérée dans les cas de transexualisme masculin, avance-t-elle, autant du côté féminin, elle fait débat.

Avant de finir, je voudrais aborder le thème du « pousse-à-la femme tel qu'il se déduit de la demande infantile de transexualisme où se pose à la fois la question de la structure et celle du choix du sexe. En effet, devant prendre place dans le répartitoire sexuel, tout sujet va être soumis à un choix obligé. « Son sexe, l'on l'a parce qu'on l'a choisi », précise J. Lacan. Et cette assomption du sexe propre, dans un procès de sexuation, convoque le moment structural de l'Œdipe qui « permettra à l'homme d'assumer un certain type viril et à la femme un certain type féminin »[19].

Mais parfois ce qui peut se jouer là et de manière parfois très précoce, prend forme pour l'enfant d'une objection radicale à tirer les conséquences de cette confrontation impossible au réel corporel. Sur fond d'anatomie déniée — or, « si l'anatomie n'est pas tout, elle n'est cependant pas rien »[20] — une conviction « fixe » s'affirme d'appartenir à l'autre sexe. C'est le cas d'un enfant de 7 ans, que J. Champeau avait présenté en 1995 lors d'une soirée clinique. Je cite J. Champeau : il « conteste la place qu'**on** lui assigne dans la classification commune hommes/femmes. Il y a **erreur** dont il demande correction. Son pénis, il ne veut pas le garder mais s'en débarrasser ou plutôt qu'**on** l'en débarrasse »[21]. Sans développer plus avant ce cas exceptionnel, j'ai retenu une question que cet analyste se posait et posait tout aussi bien à son auditoire : « Comment, s'interrogeait-il, sont conduits ces petits enfants mâles à se ranger sous la bannière femelle » [22]?

---

[18] Brousse M.-H., « Le pousse-à-la femme, un universel dans la psychose ? », Quarto N°77, p. 85.

[19] Brodski G., « Le choix du sexe », La clinique de la sexuation ; impossible et parti-pris (document de travail préparatoire de la XII° Rencontre internationale du Champ Freudien (20 & 21 Juillet 2002), p.11.

[20] Champeau J., « Un enfant transexualiste » ou « Les sources empoisonnées de la vie », A propos de Nice, Bulletin N°6, p. 26.

[21] Champeau J., *op. cit.*, p. 27

[22] Champeau J., *op.. cit*, p. 34.

Le 2° cas, je l'ai relaté au séminaire clinique d'Antibes que Rémy Baup et moi-même avons animé l'an dernier. Vouloir « être une fille » formalisait l'exigence affirmée par un jeune garçon qui, dans le dialogue avec son analyste, rajoutait : « ma mère a trois garçons et elle veut une fille ». Du tac au tac, réponse de l'analyste : « oui, tu veux être cette fille qui manque à ta mère ». À quoi l'enfant rétorque : « Non ! Je veux être une fille ! ». Puis, l'analyste s'enquérant du destin du "zizi", s'entendra répondre par cet enfant déterminé : « je le cache ou je le coupe ! ». L'intéressant dans cette rencontre clinique est l'inconnu pour ce jeune sujet de son rapport ultérieur à l'Autre féminin. Néanmoins l'analyste, il s'agit de Gabriela Brodsky, considérait que les dires de l'enfant n'auguraient en rien de ce qui allait être son choix sexué comme de ses choix de jouissance. Dans son article, elle hypothèque trois destins possibles pour lui : « Sera-t-il un exhibitionniste qui ouvre son imper pour faire peur aux filles ? Cachera-t-il son pénis tout en montrant ses accessoires féminins, travesti pour les regards des connaisseurs ? Cherchera-t-il à corriger au moyen de la chirurgie l'erreur de la nature ? » [23].

Outre la clinique que nous pourrons convoquer pour l'illustration de ce thème, la littérature, la filmographie ou la mythologie sauront sans doute constituer un vivier dans lequel nous pourrons puiser autant pour le thème lui-même que pour ses connexions. Ainsi, sur la question du travestisme, Charles de Beaumont (dit Chevalier d'Eon) et son goût pour le travestisme font référence, de même que le témoignage de l'abbé de Choisy commenté à plusieurs reprises par H. Castanet.

Quant à l'hermaphrodisme, il prend forme romancée dans l'ouvrage de Noëlle Chatelet[24] alors que la monographie d'Herculine Barbier et son « pseudo-hermaphrodisme » ont suscité l'intérêt de M. Foucault[25], qui fera publier son « cas ».

---

[23] Brodsky G., « Le choix du sexe », *op.cit*.

[24] Chatelet N., *La tête en bas*, Editeur Point Poche.

[25] Foucault M., *Herculine Barbin dite Alexina*, Hors-série Connaissance, Gallimard.

Frank Rollier

Prendre des gants

Un homme de 23 ans se présente ainsi : « j'étais psychotique, maintenant j'ai une névrose obsessionnelle ». Peu avant le bac, à l'âge de 17 ans, il a fait un épisode délirant à thème religieux ; il n'a pas eu besoin d'être hospitalisé car sa mère s'est occupée de lui ; elle était « son infirmière ».

Très angoissé, il énonce que « Dieu, la croix, la sexualité » l'inquiètent et surtout, dit-il, « la peur d'être homosexuel », ce qu'il complète d'une question : « être homosexuel, ça se sent à quoi ? » Il n'a jamais eu d'aventure homosexuelle, et il ajoute que ça ne lui « plairait pas ». S'il ne fait pas d'un homme l'objet de son désir, il dit pourtant avoir parfois « des idées », contre lesquelles il lutte en ayant recours à des rituels magiques, comme de placer son stylo dans une certaine position.
À 20 ans, il a fréquenté une femme, la seule avec laquelle il ait eu des relations sexuelles, mais le jour où elle lui a demandé de s'engager, quelque chose « s'est brisé ». Ne trouvant pas « une définition scientifique de l'amour », il a cessé de se demander s'il l'aimait et il a « préféré la quitter ». Je fais l'hypothèse que cette rencontre s'est révélée « *trou*matique » (Lacan) le jour où la demande de sa partenaire a fait de lui l'objet de sa jouissance et a pu le confronter à la question abyssale de la paternité. Après cette rupture, il n'a pas eu d'autre relation amoureuse.
Depuis l'adolescence, il se compare aux autres garçons, muscle à muscle, et cela concerne aussi à l'occasion ce qu'il nomme « le machin ». Il cherche, une norme phallique en prélevant des objets partiels sur le corps de l'autre. Il tente de traiter le morcellement de son corps en utilisant ses semblables comme une image dans un miroir, afin de se construire un corps unifié. Cela s'avère pourtant insuffisant et il lui arrive de se sentir assailli par le regard d'autres garçons, qu'il estime être « plus forts » que lui. Dans cette régression au stade du miroir, l'autre spéculaire se ramène à un double

menaçant. Et quand il parle de sa peur de l'homosexualité, il précise que c'est « à force de se comparer aux autres hommes » qu'il « se pose des questions ».
Pourtant, les femmes qu'il côtoie à la faculté l'intéressent, mais il leur trouve toujours « un défaut par rapport à l'image idéale » ; c'est aussi ce qu'il remarque chez les mannequins des magazines dont il « ausculte les proportions » assidument – l'une est « trop ronde », l'autre « un peu froide ». Avec les femmes, il « cherche le truc parfait », mais il ajoute que pour le trouver, « il faudrait les avoir toutes ». Butant sur le défaut de l'autre et ne pouvant symboliser la castration, il ébauche une figure de l'exception – être l'homme auquel il ne manquerait aucune femme, l'homme de toutes les femmes (ce qui est différent de collectionner *Mille e tre* partenaires). L'idée de « les avoir toutes » révèle ainsi la logique du sans limite vers lequel il est poussé. Seul un père de la horde, jouisseur infatigable, pourrait trouver *La femme-toute*, indemne de la castration et qui incarnerait donc la perfection. Mais cela reste chez lui à l'état d'ébauche délirante.
Depuis qu'il a 14 ans, il pratique un sport de combat car il éprouvait le besoin de se défendre ; ce fut d'abord le karaté, puis la boxe française qui met en jeu tout le corps, en particulier les pieds et les poings, dans ce qu'il nomme « une suite logique ». Cette logique me paraît être une tentative de suppléance de la logique phallique dont il est privé, du fait du rejet du signifiant du Nom-du-Père. Il continue encore cette pratique car il voudrait « être plus solide ». Le ring constitue une scène où se déroule un jeu en miroir entre partenaires de même sexe, ce qui lui permet de se construire une image de lui, c'est-à-dire un corps. L'image du boxeur constitue une érotisation de son image telle que i(α) – l'image de soi – vient à la place du signifié phallique forclos[1]. À défaut d'une armature symbolique, il y trouve aussi un cadre qui lui fournit des règles strictes auxquelles se conformer. Détail remarquable, il insiste sur le fait que ce sport nécessite le port de gants et il précise qu'il « a besoin d'un peu de contact avec des gants » ; le recours au gant est un petit *plus* qui établit une barrière entre lui et l'autre et lui permet de garder l'intégrité

[1] Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, N° 44, Février 2000, p. 53.

de son corps. À la façon du président Schreber, il se dote d'un « corps scopique » dont la restauration se situe dans le champ du regard.
Ce patient questionne son identité sexuelle à partir de sa fascination pour les corps de ses semblables, sur fond d'une jouissance sans limite vers laquelle il est poussé du fait de la non-inscription de *moins-phi.* Mais il ne s'agit pas pour lui de revendiquer une modalité de jouissance, ni l'appartenance au monde gay. Grâce au gant, il appareille son corps de façon à se protéger du regard et des coups de l'Autre. Le gant paraît alors la condition nécessaire pour que son corps tienne et que le lien social soit supportable.

Il n'y a donc pas ici de constitution d'un pousse-à-la femme en tant que tel – dans le sens d'une transformation du corps – encore que l'on puisse s'interroger sur son « auscultation » des images de femmes dans les magazines. Essayerait-il d'y voir s'il est devenu une femme ? Mais c'est une hypothèse que je ne peux pas étayer.
Un souvenir viendra donner une autre dimension à sa peur d'être homosexuel. À 19 ans, alors qu'il est en vacances dans un hôtel avec son père et qu'ils dorment dans le même lit, il envoie « un coup de poing » qui frôle son père. Évoquant ce passage à l'acte, il dit se demander si son père « n'aurait pas tourné sa jaquette » depuis qu'il s'est séparé de sa mère, il y a quelques années. Être l'objet de la jouissance du père, être la femme du père, serait ainsi le degré zéro d'un pousse-à-la femme, dont la peur d'être homosexuel serait le symptôme.
Pour J.-C. Maleval « la forme la plus discrète du pousse-à-la-femme se traduit par l'apparition d'une crainte d'être homosexuel », pousse-à-la-femme qui apparait comme une tentative de significantiser une position d'objet de la jouissance de l'Autre. M.-H. Brousse parle à ce propos de pousse-au-signifiant[2].

Dans ce traitement court (que ce sujet a écourté), il s'agissait d'abord de ne pas authentifier la dimension imaginaire de cette identité homosexuelle. Lacan nous a explicitement mis en garde contre

[2] Brousse M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *Quarto*, N° 77, Juillet 2002.

« l'effet catastrophique, constamment observé chez les psychotiques, de toute suggestion dans le sens de la reconnaissance d'une homosexualité latente »[3]. Contrairement à ce que Freud a avancé à propos de Schreber – il parlait d'un retour de la pulsion homosexuelle rejetée dans le fantasme de persécution –, pour Lacan, ce qui est forclos ce n'est pas l'homosexualité, mais le signifiant du Nom-du-Père.

Les séances ont visé à ne pas laisser sa question en suspens et à le soutenir dans son travail d'élaboration, tout en respectant ses défenses obsessionnelles et en soutenant sa solution singulière par le gant.

[3] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 546.

Philippe Giovanelli

Silvia

Depuis qu'elle a 12 ans, Silvia a souvent parlé avec des psys. Elle fait référence aux nombreux thérapeutes et éducateurs rencontrés après avoir révélé que son beau-père l'avait mise en position d'objet de jouissance, dès sa petite enfance, il y a une trentaine d'années.
Il était violent, criait, buvait et battait sa mère. Silvia a 12 ans quand sa mère profite d'une absence de cet homme pour quitter précipitamment leur domicile avec elle et ses autres enfants. Quelques mois plus tard, Silvia décrit des événements : il a abusé d'elle depuis son enfance. Elle rencontrera de nombreux psys et éducateurs qui vont mettre des mots sur ce qu'elle a vécu. À partir de là, dit-elle, *force est de constater que j'ai vécu des choses horribles, mais au moment où je les vis quelque chose m'échappe*.
Son arrimage avec le symbolique sera chaotique. Elle ne parle que très tard, vers cinq ans. Puis a des difficultés, dans l'acquisition de la lecture et de l'écriture, dont certaines la pénalisent encore. Elle attribue cela aux événements de son enfance, qui ont commencé avant ses six ans.
D'un côté, elle dit qu'avec son beau-père elle ne s'est jamais sentie forcée. D'un autre côté, lorsqu'elle parle des pratiques sexuelles de cet homme qui la mettaient en contiguïté avec le déchet, les excréments, elle énonce avec lucidité qu'elle a été *meurtrie au fond de* son *âme*. Cependant, ces deux constats restent pour elle hétérogènes l'un à l'autre, et ne participent pas d'un questionnement. Elle fait aussi le constat qu'elle a un *extérieur net et un intérieur bousillé*. Il était nécessaire en séance de mettre un voile sur ce versant de déchet et de la décaler de sa satisfaction à dire ses récits de rencontres destructrices où règne la jouissance. Cette orientation du travail l'amène à considérer que d'aller *trop directement aux choses*, dans la sexualité, l'a toujours amenée à rencontrer des hommes violents.
Silvia aura recours à l'image de la femme toujours très apprêtée, mais ces semblants imaginaires ne pourront endiguer le réel de la

jouissance se manifestant par l'alcool en excès et des rencontres sexuelles avec des hommes violents. L'illimité de la jouissance sera quelque temps encadré par le fait de se faire payer en tant que prostituée ; cependant, cette modalité d'inscription dans l'Autre ne suffira pas à localiser durablement la jouissance dérégulée.

Elle dit avoir rapidement obtenu une notoriété dans ce milieu, qu'elle explique par son savoir sur la jouissance : *je sais jouir et les faire jouir, et tous ceux qui croient qu'ils vont m'apprendre quelque chose n'en savent jamais autant que moi*. Cela traduit sa position d'être *La femme* qui détient le savoir de la jouissance sur tous les hommes, celle qui incarne la jouissance qui manque aux hommes. Elle a le savoir sur le sexe, ce qui la place en position d'exception et elle attribue cela à sa rencontre précoce d'une jouissance du corps initiée par son beau-père.

Elle rencontre, à 25 ans, un partenaire dont elle subit les insultes et les coups pendant deux ans, jusqu'à la naissance de son fils ; elle partira peu après. Silvia commence à lire beaucoup sur l'éducation des enfants. Le travail des professionnels de la crèche où elle amène son fils est *une révélation* qui l'anime pour être éducatrice. Elle estime que ce sont les éducateurs qu'elle a rencontrés dans son enfance qui lui ont sauvé la vie. Elle quitte donc son poste de standardiste pour passer un diplôme d'assistante de petite enfance ; elle apprécie de se présenter ainsi. Cette nomination va la soutenir par une stabilisation du lien social.

Elle viendra en consultation quelques semaines après l'interruption d'un contrat de travail. Sa volonté de s'assurer des conditions optimales pour les enfants accueillis rend légitime, de son point de vue, sa rigueur à dénoncer le moindre défaut de fonctionnement dans l'emploi qu'elle occupait. Cette décision de son employeur la contrarie et la précarise, mais elle refuse de s'impliquer subjectivement en une quelconque part dans cette situation. Elle a repéré qu'elle *n'arrive plus à avancer*, depuis la fin de ce travail, et qu'elle *fait les choses comme un robot*. Son fils fait ce constat qu'elle considère exact : *t'es vide maman*.

Après quelques mois, elle rencontre un partenaire plus âgé qu'elle ; il lui plait par l'abstinence qu'il manifeste à son égard. Ça l'apaise de ne pas toujours être sollicitée. Avec celui-ci, elle constate que c'est la

première fois qu'elle ne raconte pas à un partenaire tout ce qui lui est arrivé. Je soulignerai en séance qu'*au moins un* est correct avec elle, pour relever la distinction qu'elle établit ici, et décompléter ce « tous » qu'elle utilisait pour qualifier ceux qui ont abusé d'elle. Elle utilisera cette intervention comme un appui dans son choix. Elle le fréquente quelques mois puis sera mise en difficulté par le peu de désir qu'il lui manifeste, qu'elle interprète comme un défaut situé chez elle. Elle trouvera par la suite un travail de garde auprès d'enfants. Le travail d'assistance auprès d'enfants lui procure de nouveau un soutien, en l'inscrivant dans un lien social.

Audrey Prévot

Hypothèse d'un pousse-à-la-femme chez une femme

Barbara prend rendez-vous au BAPU suite à son agression par son petit ami alors très alcoolisé. Ce dernier est installé avec elle depuis plusieurs mois. En couple depuis presque deux ans, elle dépeint une relation très conflictuelle, marquée par les exigences folles et les incohérences du jeune homme. *Ce n'est pas le gendre idéal*, résume-t-elle. Elle m'explique alors que ses parents n'ont jamais accepté Kévin. Malgré son extrême discrétion concernant les frasques de leur relation, la famille n'est cependant pas dupe : *Ils ont du flair*.

Si Barbara ne leur dit rien de la tyrannie du partenaire, elle est trahie par son corps qui exprime le ravage auquel elle est confrontée. Épuisement, angoisse, tristesse, perte de poids, sont en effet devenus ses compagnons de route. Elle admet que cette relation avec Kévin est néfaste mais ne parvient pas à y mettre un terme. Elle énonce alors : *Les besoins et les désirs des autres sont plus importants que les miens*. Barbara se fait ainsi l'objet de jouissance du partenaire et reste pour le moment aux prises avec ses excès. Son engagement dans le travail d'analyse lui permettra peut-être de se trouver une porte de sortie. Mais rien n'est moins sûr.

Dès notre première rencontre, comme pour illustrer sa formule « les besoins et les désirs des autres sont plus importants que les miens », Barbara revient sur un événement traumatique de l'adolescence. Elle m'explique en effet avoir été contrainte à une première relation sexuelle à l'âge de 16 ans, avec un homme qui l'employait alors sur les marchés. Ce dernier lui avait fait à plusieurs reprises des avances auxquelles elle n'avait pas su se soustraire. Elle avait finalement accepté de coucher avec lui et cela s'était répété plusieurs fois sans qu'elle puisse y échapper. Le besoin de l'homme avait primé sur sa réserve initiale, au point que Barbara ne considéra pas spontanément ces relations sexuelles imposées comme une possible agression. C'est l'arrêt de cette activité saisonnière qui eut raison de la situation pour le moins énigmatique pour Barbara. Elle reprit alors le lycée et

rencontra un jeune homme de son âge avec lequel elle entama une relation amoureuse.
Au bout de quelques mois, contre toute attente, le garçon la laissa tomber. La rupture fut difficile à supporter. Dans ce moment de grande solitude, comme pour se rassurer sur sa capacité à plaire, Barbara se mit à fréquenter de plus en plus assidûment des sites de rencontres puis, par effet de contiguïté, des sites pornographiques où le principe est de s'exhiber sexuellement pour satisfaire un partenaire qui observe et parle via l'écran. Barbara ne dit pas grand-chose de cette pratique qui s'impose à elle. Quasi quotidiennement, elle est poussée à se connecter pour trouver quelqu'un auprès de qui répéter le même scénario. Peu importe qui la regarde, ce qui compte c'est de combler sexuellement son spectateur. Le plaisir induit chez l'autre, non pas de provoquer pour elle une satisfaction sexuelle, la rassure plutôt sur sa capacité à séduire, sur son identité de femme. Si elle n'y trouve pas de plaisir, elle en retire un gain *narcissique*. Les hommes lui disent en effet le plus souvent qu'elle est exceptionnelle, qu'elle sait y faire et c'est ce qui la contente. Car ce caractère de l'exception est, semble-t-il, ce vers quoi elle tend, au point même de parfois se retrouver dans des situations risquées (jeu sexuel devant un écran noir, rendez-vous avec un homme douteux, etc.). Être exceptionnelle, Barbara ne sait finalement pas très bien ce que ça recouvre. Elle reconnaît qu'elle a toujours été désinhibée vis-à-vis de la sexualité, qu'elle a très tôt assumé ses pulsions et que, durant l'enfance, la pratique de la masturbation était de mise, sans aucun embarras. La sexualité, ce n'était pas un problème pour elle pendant qu'elle s'en débrouillait seule, sans la présence réelle de l'Autre.
Barbara est donc poussée à se faire La femme qui fait jouir les hommes. Dans cette manœuvre, n'est-elle pas en recherche d'une maîtrise perdue à l'occasion des relations forcées avec son patron ? Ne pouvons-nous pas considérer ce symptôme comme une tentative de renouer ensemble RSI ? Il me semble en effet que la rencontre avec le désir et la jouissance de l'Autre dans sa face réelle est restée très énigmatique pour elle, comme une expérience hors-sens, incompréhensible. Elle ne peut pas initialement en rendre compte. La stratégie imaginaire qu'elle élabore ensuite au moyen de son exhibition sexuelle sur internet est une façon de recouvrir le trou dans

lequel elle est tombée après avoir accepté sans défense des rapports sexuels avec son patron. L'écran interposé entre elle et les voyeurs a sans doute toute son importance, il constitue un filtre qui la protège du corps-à-corps réel, il rend en même temps plus puissante sa pantomime où elle se fait *La femme-toute* qui contente tous les hommes. Les messages, les commentaires positifs qui lui sont adressés en retour sont, me semble-t-il, aussi essentiels : ils valident l'efficacité de l'opération où, avec un certain savoir y faire avec son image et son corps, elle se construit une identité de femme qui l'arrime autrement au manque de l'Autre.

C'est la relation avec Kévin, son partenaire actuel, qui met progressivement un terme à ses pratiques d'exhibition. Face à la découverte fortuite par le jeune homme de son addiction, Barbara finit par tout arrêter. Contrainte d'en expliquer les raisons, elle se confie alors pour la première fois sur les rapports sexuels imposés par son ancien patron. Elle en fait la cause du montage singulier qu'elle a mis en œuvre via internet, considéré par le petit ami comme un dérèglement de sa sexualité à éradiquer totalement, ce à quoi elle consent car « les besoins des autres sont plus importants que les siens ».

Encouragée par Kévin, elle fera part à ses parents de sa mauvaise expérience sexuelle à l'âge de 16 ans. Ce qu'elle ne pouvait pas subjectiver jusqu'ici lui revient de l'entourage qui interprète cela comme un abus. Accompagnée par la famille, Barbara engage des démarches auprès des autorités mais finalement ne porte pas plainte, décidant de se régler sur le caractère d'ambiguïté de la situation.

Le lien de causalité qu'elle établit entre les rapports sexuels imposés par le patron et son usage addictif des sites pornographiques valide notre hypothèse d'une tentative chez elle de se remettre de l'expérience traumatique par l'appui pris sur la stratégie imaginaire. En consentant à la figure d'exception de *La femme-toute* qui satisfait les hommes, elle se met à distance de l'objet de jouissance de l'Autre auquel elle s'était vue réduite, sans défense, avec les avances du patron.

Sans le support de la signification phallique, Barbara est donc contrainte d'élaborer une solution tout à fait singulière, orientée sur la

figure de l'exception. Ne pouvons-nous pas considérer cette manœuvre comme relevant d'un *pousse-à-la-femme* ?
Marie-Hélène Brousse, dans son texte, « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose »[1], nous rappelle en effet que le pousse-à-la-femme, « c'est un pousse-au-signifiant ». Dans le cas de Barbara, il me semble que c'est bien ce à quoi elle est poussée dans l'après-coup de l'expérience insensée avec son employeur. Après avoir été réduite à un pur objet de jouissance de l'Autre, elle est poussée à incarner *La femme* idéale qui manque aux hommes et qui les fait jouir. C'est une manière pour elle de voiler le trou dans lequel elle a été aspirée lors des premières sollicitations sexuelles de l'Autre. Mixte d'imaginaire et de symbolique, sa pantomime a opéré jusqu'à la rencontre avec un partenaire, jeune homme faisant partie de son entourage amical, jeune homme en chair et en os, auprès duquel, au nom de l'amour, elle continue de faire figure d'exception. Elle est maintenant l'unique pour lui : son caractère exceptionnel en est donc préservé. L'impossibilité de Barbara à mettre un terme à leur relation est sans doute liée au risque qu'elle encourt d'abandonner du même coup la position d'exception que cette liaison lui garantit. Sans le support du partenaire amoureux qui vient localiser sa jouissance, elle reste en effet menacée de se donner en pâture à n'importe qui voudra bien jouir d'elle.
Pour finir, je voudrais revenir sur la formule qu'elle propose pour nommer son symptôme : « Les besoins et les désirs des autres sont plus importants que les miens ». N'est-ce pas là-dessus qu'il s'agit de travailler avec Barbara pour lui permettre d'en faire un usage moins radical ? C'est ce vers quoi je tente de l'orienter, pour permettre une entame dans la violence et la jouissance de sa relation amoureuse. Le seul fait que Barbara accepte de venir me parler de tout ça donne l'indice d'une petite ouverture de son côté, à ne pas manquer !

[1] Brousse M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *Quarto*, N° 77, Juillet 2002.

Alain Courbis

Le « pousse-à-la femme » dans l'œuvre de l'écrivain François Augeras

Un trajet

Loin des déclinaisons effectuées à Barcelone pour le Congrès de l'AMP consacré aux « Psychoses ordinaires » et à leur traitement, le dernier ouvrage de Philippe Lacadée[1] centré sur l'auteur François Augiéras inscrit plutôt le trajet de vie problématique de ce sujet au registre des psychoses extraordinaires. Dans cet écrit est mis à l'étude le périple d'une vie écourtée et s'étant achevée dans un dénuement total quand, déconnecté de tout et exténué par « l'abandon de son corps », François Augiéras meurt à 46 ans d'un 3ème infarctus à l'hôpital de Périgueux tout près de la grotte de Domme dans laquelle, ermite volontaire, il s'était maintenu reclus. Ainsi en ce lieu ultime, dans sa « Chambre royale » de Pierre, il aura poursuivi – dans une solitude absolue – sa recherche de « l'Homme Nouveau »[2] et, en place « d'étoile de la voute céleste »[3] aura tenté, via un émetteur-récepteur, « d'entendre le son primordial du murmure de Dieu »[4].

Autobiographie sommaire

C'est à Rochester (Etat de New-York), où ses parents s'étaient rendus pour raisons professionnelles, qu'il nait en 1925 alors que quelques mois auparavant son père – Pierre – décédait brutalement d'une crise d'appendicite purulente ravageant sa mère, esseulant l'enfant, trouant par cette « ab-sens » l'univers symbolique de ce sujet sans père « à la recherche – comme il l'écrira – de l'homme, de la

---

[1] Lacadée P., « François Augiéras. L'homme solitaire et la voie du Réel », Ed. Michèle.
[2] *Ibid*., p. 13.
[3] *Ibid*., p. 28.
[4] *Ibid*., p. 254.

protection de l'homme »[5]. Le retour en France avec sa mère (et son père embaumé dans la soute du bateau) va le confronter au laisser-tomber de celle-ci qui, veuve inconsolable, tentait en vain de « retrouver dans le fils la réincarnation du mari tant aimé et trop tôt disparu »[6]. Sa mère, dans les écrits du fils, sera saisie comme « épave perdue dans la ville inhumaine »[7] ; mère autant sujet qu'objet de la haine d'un fils à la dérive « entré terrorisé dans l'existence […] naufragé, sans patrie sans attache »[8]. Et, confronté à l'insoluble d'une question sur son identité : « Mon identité, mes origines sont-elles les miennes ? »[9], « Suis-je Pierre ? »[10], cet enfant « malheureux » va, dans un éloignement vital d'avec sa mère, « tendre vers le Sud »[11]. Son nomadisme vers les pays du midi témoignera, sa vie durant, de cette quête. C'est à l'adolescence que dans une solitude radicale, il s'éprouve « sans famille, sans patrie ». Livré à lui-même, il va répondre alors à « l'appel venu des forêts »[12] en désertant le monde des humains et de leurs dogmes religieux « qui font croire à un Dieu qui n'existe pas »[13]. Attentif alors au « perpétuel murmure de la vie »[14], il tentera de nouer son corps au réel de la nature avec lequel il « ne voudra faire qu'Un »[15], orientant dès lors sa vie de la nature et du Ciel antique en une quête pour faire consister le Dieu de l'univers.

Une rencontre traumatique

Lors d'un séjour chez son oncle paternel, officier en retraite et retiré dans un musée fortifié à El Goléa, en plein désert, un évènement fera date pour le jeune François Augiéras. Dans ce Lieu, plus précisément

---

[5] Augiéras F., « Une adolescence au temps du Maréchal et de multiples aventures », Paris, Editions de différence, littérature 2001, p. 38.
[6] Lacadée P., « François Augiéras… », *op.cit.,* p. 47.
[7] *Ibid.,* p. 50.
[8] *Ibid*.
[9] *Ibid.,* p. 46.
[10] Augiéras F., *op.cit*., p. 25.
[11] Augiéras F., « Augiéras. Une trajectoire rimbaldienne » ? Edition Au signe de la Licorne, cité par Lacadée P., *op.*cit., p. 50.
[12] Lacadée P., « Françlois Augiéras… », *op.cit*., p. 66.
[13] *Ibid.,* p. 13.
[14] *Ibid.,* p. 69.
[15] *Ibid.,* p. 14.

dans le « Lit de fer » placé sur le toit sous les constellations du désert, va se perpétrer le délit incestueux envers « l'Enfant », sommé de répondre à l'appel répété du « vieillard », alors qu'au bord du tombeau cet « ancêtre primordial » pouvait entrainer avec lui l'enfant « séduit, terrorisé, ravi, désespéré »[16]. Et dans ce Lieu, hors temps, le jeune François va subir la passion de son oncle, « homme libre » de toute limitation conventionnelle, attendant sans doute de ce « jeu barbare[17], transgressif et répété, le legs du « refus pur et simple des lois, des coutumes et des opinions des gens du commun »[18] qu'incarnait son oncle. Par la suite, François Augiéras revendiquera lui aussi une différence d'avec les gens du commun. Défendant une position d'exception, d'être « à part » : « je ne suis pas des vôtres, surtout pas en amour », il affirmera vouloir demeurer « étranger » ; « Je suis étranger à vos mœurs, à votre civilisation, à ce temps »[19].

« Le secours de l'écrit »

À la recherche de la « liberté libre » chère à Rimbaud – poète préféré d'Augiéras – il relate dans l'un de ses ouvrages : « Le voyage des morts », ses expériences de jouissance en faisant « l'aveu sans culpabilité d'un plaisir naturel tiré des garçons, des jeunes filles et des animaux ». Or, la « rencontre inaugurale avec la jouissance hors-sens via une sexualité hors du sens dit commun » avec son ascendant – autant haï qu'aimé –, aura pour incidence contingente et sans doute nécessaire de faire naître ce sujet à l'écriture comme « mode de survie ». « Naissance d'une écriture à soi comme une naissance à soi dans l'écriture » commente Philippe Lacadée[20]. Ainsi, née de « l'infamie » d'une sexualité imposée comme par la violence de cette initiation, cette écriture, « issue de ce réel sauvage »[21] et soutenue par l'indéfectible créance faite aux mots, nécessitera l'invention d'un style à la hauteur de la magnificence des astres et d'un langage faisant table rase de toute référence littéraire.

---

[16] Lacadée P., « François Augiéras… », *op.cit.,* p. 102.
[17] *Ibid.,* p. 92.
[18] *Ibid.,* p. 104.
[19] *Ibid*., p. 89.
[20] *Ibid.,* p. 110
[21] *Ibid.,* p. 113.

Sans doute la provocation de cette écriture subversive – censurée en partie de son vivant – aura-t-elle pu témoigner d'une volonté de dénoncer le « père abusif » et contester « ceux qui se prennent pour les pères de la littérature »[22]. Néanmoins, ces écrits « authentiques » et scandaleux – produits par cet homme « déboussolé » mais cultivé – en suscitant l'intérêt des plus grands (Gide notamment) vont lui permettre, comme « artiste-écrivain », de faire valider par l'Autre la singularité de sa trajectoire.

Choisir son sexe ?

« Le vieil homme et l'Enfant » – premier de ses écrits – peut être considéré comme « matrice » de tous les développements ultérieurs. Plusieurs fois remanié, épuré et rédigé sous le pseudonyme d'Abdallah Chaamba, ce récit d'initiation érotique et « spirituelle » dénude une position indécise quant au choix sexué. Insistante dans son trajet de vie, cette indécision formalisée en une question récurrente : « Était-il une femme ou un homme ? »[23], accompagna son nomadisme. Par ailleurs, dans les premières pierres de son « œuvre-vie » apparait une pente à la féminisation de son être. Ainsi, dans le commerce imposé par son ascendant il se « sentait être une fille »[24], précisant que la nuit il engageait son être en tant que « fille qui chantait et tissait au clair de lune »[25]. Sur le support d'une question insistante sur sa naissance au monde : « Y eut-il une erreur ? »[26], une logique pourrait être postulée d'une erreur sur la personne sexuée. C'est ce que développe Ph. Lacadée, postulant que l'enfant François Augiéras aurait dû être/naître fille et avait été « remplacé par le garçon »[27]. À ressaisir les différents jalons de son œuvre vitale, une quête semble s'imposer chez ce sujet désarrimé de l'Autre : celle d'une « jouissance extatique, absolue »[28]

[22] Lacadée P., « François Augiéras… », *op. cit*., p. 115.
[23] *Ibid*., p. 27.
[24] *Ibid*., p. 171.
[25] *Ibid*.
[26] *Ibid*., p. 46.
[27] *Ibid*., p. 172.
[28] P. Lacadée, « François Augiéras… », *op. cit*., p. 68.

ayant pour seule visée la « Plénitude de l'Être »[29] réalisée par la fusion avec les éléments contingents de la Nature.

Le « pousse-la femme »

Dans l'examen des différents écrits de François Augiéras, P. Lacadée considère le « pousse-à-la femme » comme une « solution, voie d'issue pour tenter de loger chez ce sujet les débordements de jouissance »[30]. Pour exemple, ceux-ci l'amenaient parfois, revêtu d'une robe de femme, à « se trousser lui-même pour « se faire bien jouir » »[31]. Dans deux ouvrages, qui à l'époque ont pu faire scandale[32], sont décrites deux déclinaisons de ce « pousse-à-la femme » :

La première assigne à « l'artiste-écrivain », dans son ouvrage « L'apprenti-sorcier », une position de « servante, d'épouse d'un prêtre-sorcier qui, ayant instauré avec lui un rapport de soumission provoquait lors d'échanges charnels ce qu'il avait « en lui de femme ». Aussi, « faisait-il » avec cet homme « la tendre et charmante épouse »[33].

« Un voyage au Mont Athos », relate des séjours effectués auprès des moines orthodoxes. Là, le « pèlerin Augiéras, « à la recherche de la Terre Sainte », connait une « métamorphose éprouvée de la jouissance dans son corps »[34] en se proposant comme « la seule et jolie fille »[35] qui manque aux hommes de la Montagne Sainte de ce Lieu. « Dans l'obscurité, précise-t-il, la féminité l'emportait alors sur la virilité »[36].

Ainsi, cette « liberté libre » du poète, au-delà des limites que le phallus et la castration imposent, faisait-elle boussole à la question de savoir qui il était : « L'épouse en lui » faisait réponse, participant à sa joie d'exister quand il découvrait cette part féminine « douce et

---

[29] *Ibid*.
[30] *Ibid*., p. 168.
[31] *Ibid*., p. 167.
[32] Augiéras F., « L'apprenti-sorcier » et « Un voyage au Mont Athos ».
[33] *Ibid*., p. 171.
[34] *Ibid*., p. 25.
[35] *Ibid*., p. 172.
[36] *Ibid*., p. 177.

charmante de son caractère »[37]. Là encore l'illimitation d'une volonté de jouissance sauvage, en s'inscrivant dans une quête du Sacré, visait la « purification de l'âme » en constituant le Dieu Univers comme seul lieu d'adresse. Une autre modalité de « Faire-Un » peut ici être rapportée, quand « L'Appel des forêts » – lieu non pollué par les humains – prend place comme accès au Réel. Lors d'un de ses nombreux vagabondages, une rencontre insolite avec un arbre va solliciter « en-corps » la femme en lui qui, écrit-il, « venait des premières nuits de la terre ». Parlant tendrement et enlaçant l'arbre, il écrit : « Je fis avec l'arbre la femme, le torse nu, les flancs nus, serrant le tronc entre mes cuisses, je sombrais dans la volupté pure et simple, absolue, délicieuse »[38]. Ces expériences de jouissance extatique pourraient être rapportées au « sentiment océanique » décrit par Romain Rolland, tant la perte de la conscience du corps semblait en ce laps prévaloir : « je me séparais de moi-même, je n'habitais plus mon visage, ni mes yeux ni mes bras et je me tenais à quelque distance de moi »[39]. À l'adolescence déjà, quand l'appel des forêts s'était fait impérieux, il avait éprouvé ce détachement avec son corps sous forme d'élation vers le Ciel.

En guise de conclusion

Dans la phase terminale de sa vie, à la recherche de l'Enchantement cosmique et aspirant à « devenir la « Claire Lumière Primordiale » »[40], la jouissance subie du Dieu de l'Univers correspondra à un abandon, un laisser-tomber – mortel – de son corps. Quant au « pousse-à-la femme », qui lestait son rapport aux petits autres en voulant incarner La femme qui manque aux hommes, Philippe Lacadée construit l'hypothèse que ce « pousse à… » peut se repérer par le surgissement dans l'univers délirant de ce sujet d'une aspiration à devenir un « quasar ». Ainsi, comme « étoile de la voute céleste »[41], il aura pu vouloir incarner l'astre qui manque à l'Univers.

---

[37] Lacadée P., « François Augiéras… », *op. cit*., p. 181.
[38] *Ibid*., p. 177.
[39] *Ibid*., p. 176.
[40] *Ibid*., p. 254.
[41] P. Lacadée, « François Augiéras, op. cit., p.28.

Conférences

Marta Serra Frediani

Le *parlêtre* adore son corps

Si dans son premier enseignement, Lacan abordait l'effet de jubilation que produit chez l'enfant la découverte de son corps, dans ses toutes dernières élaborations il posait que le *parlêtre* adore son corps. Ces deux affirmations concernent le corps que, de toujours, Lacan prit en compte et que jamais il ne cessa de mettre en relation avec le registre imaginaire.
Nous pouvons penser que l'adoration du *parlêtre* pour son corps provient de cette jubilation de l'enfant avec le sien mais, entre les deux, il y a un long trajet de son enseignement durant lequel Lacan produisit des mutations radicales dans le registre de l'imaginaire et, avec lui, dans le concept de corps.
Je voudrais vous proposer un parcours entre ces deux moments de l'enseignement de Lacan en prenant comme boussole, le corps.

Dans le miroir, la jubilation

Lacan propose, très précocement, que la relation de l'homme avec son organisme en tant qu'unité se fait au travers de l'image, donnant ainsi au corps son statut imaginaire.
C'était déjà sa proposition dans son texte « Le stade du miroir […] »[1], dans lequel il déployait la relation particulière que les humains entretiennent avec l'image de leur corps, captée dans le miroir. Il caractérisait le moment de rencontre de cette image de soi par ce trait de joie, de jubilation, qui donne à l'enfant l'impulsion pour se dresser et jouer avec son image, ceci en un temps de son développement pendant lequel, précisément, le contrôle de son corps est peu assuré. De fait, en raison de la prématurité avec laquelle il nait, le petit d'homme ne connaît que certaines parties de son corps – ici il découvre une main, là il rencontre un pied et, en plus, il a à sa disposition, pendant une période, un sein nourricier que

[1] Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 93-100.

soudainement il va perdre. Dans cette situation, la rencontre avec l'image complète dans le miroir lui offre une unité corporelle de laquelle, en réalité, il n'a pas la moindre expérience vitale. Cependant, cette image qui incorpore tous les fragments vécus en une totalité, lui vient trop tôt, dans une anticipation qu'il ne peut expérimenter. L'enfant a, d'un côté, son expérience du corps morcelé et, d'un autre côté, il rencontre une unité dans le miroir qui intègre tous les fragments et les coordonne. Évidemment, cette unité spéculaire se présente sous un bien meilleur aspect que ses vécus et, par conséquent, rétroactivement, ceux-ci – ses vécus – restent marqués par un indice de fragmentation qui ne pouvait être là avant.

Ces points ainsi posés, il est compréhensible que de réussir à s'identifier à cette image et à la nommer *Je*, produise une jubilation. Il s'agit d'un certain effet de fascination pour une image de soi-même qui plait à l'enfant. C'est le *premier corps*, en tant qu'unité, auquel l'enfant à accès. Lacan l'énonce très clairement : « […] c'est là que l'image du corps donne au sujet la première forme qui lui permette de situer ce qui est du moi et ce qui ne l'est pas »[2].
Néanmoins, il est important de souligner que cet affect de jubilation ne surgit pas d'une complétude mais d'un manque, vu que l'unité du corps est dehors, dans cet « autre » du miroir ; car, ce que l'enfant expérimente c'est l'organisme réel des morceaux, l'incoordination motrice, etc. Donc, il y a deux corps en jeu. Lacan dit que « […] le sujet s'identifie dans son sentiment de soi à l'image de l'autre […] »[3]. Et, de plus, il ajoute que cette forme totale du corps qu'il réussit à attraper dans ce miroir « […] est plus constituante que constituée […] »[4]. Il est certain que cette image vient de l'extérieur pour informer — littéralement parlant — cette image i*n-forme*, de la forme qu'il n'y avait pas avant ; c'est pour cette raison qu'elle est constituante et non constituée. Et, Lacan pousse ceci à l'extrême, étant donné qu'il attribue à cette image de non seulement donner la forme au corps propre mais, aussi, d'être la base de toute autre unité perceptible. Il

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 94.
[3] Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, *op. cit.*, p. 181.
[4] Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Idem*, p. 95.

dit : « C'est l'image de son corps qui est le principe de toute unité qu'il (l'homme) perçoit dans les objets […] »[5]. Ou, dit autrement, l'objet est toujours plus ou moins structuré comme l'image du corps du sujet.
Et, dans ce moment de son enseignement, Lacan qualifie la relation du sujet avec son image de *rapport érotique* : « […] Ce rapport érotique où l'individu humain se fixe à une image qui l'aliène à lui-même, c'est là l'énergie et c'est là la forme d'où prend origine cette organisation passionnelle qu'il appellera son *moi* »[6].

Après cette première approche, Lacan a continué à travailler sur le corps et sur l'imaginaire et a introduit plusieurs nuances et variations, mais jamais il ne laissa tomber ce qu'il avait formulé dans ce premier temps. C'est tellement ainsi que dans son texte de 1974 sur *La troisième*, un an avant *Le Séminaire* XXIII, il le rappelle et le reprend ainsi : « Le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance par l'image du corps. C'est de là que je suis parti. Le rapport de l'homme […] avec son corps, s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image »[7].

Se procurer un corps

Le *parlêtre* « croit » qu'il a un corps, mais c'est une possession particulière, étant donné qu'il ne l'a pas d'entrée sinon qu'il l'obtient dans le nouage des trois registres. En introduisant l'ordre de la croyance entre le *parlêtre* et son corps est mise en relief l'inévitable influence du symbolique dans cette relation car, croire ou ne pas croire est une alternative qui n'est possible que pour ceux qui soutiennent leur être du langage. La croyance est un pur effet de langage en ceci que les seuls éléments avec lesquels on peut la

---

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1978, p. 198-199.
[6] Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, *op. cit.*, p. 113.
[7] Lacan J., « La troisième », *La Cause freudienne*, 2011, N° 79, *Lacan au miroir des sorcières*, p. 22. Lacan poursuit ainsi : « Au départ, j'ai bien souligné qu'il fallait pour cela une raison dans le réel. Il n'y a que la prématuration qui l'explique. Ceci n'est pas de moi, c'est de Bolk […] Cette préférence pour l'image vient de ce que l'homme anticipe sa maturation corporelle, avec tout ce que ça comporte, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce semblable prend sa place — donc, naturellement qu'il le vomit ».

penser, l'articuler et la soutenir, ce sont les mots. Ainsi, il n'y a de possibilité de croyance que chez l'être humain qui produit constamment des mots grâce à la facilité avec laquelle les signifiants qu'il croise, au hasard de ses rencontres, se nouent, se combinent et s'enchaînent, produisant des significations diverses. L'être parlant produit des croyances diverses qui ont l'utilité d'orienter une grande partie de ce que nous faisons, et on pourrait presque dire qu'elles déterminent le fait même que nous les faisons.

Cependant, il existe des croyances très communes comme le fait qu'en général – encore qu'à cela il y ait des exceptions – nous croyons que nous sommes vivants, que nous sommes mortels et que nous sommes sexués. Chacune d'elles a une grande importance et implique inévitablement le corps, en ceci que c'est la seule matière en jeu. Croire qu'une chose est vivante ne peut se faire qu'à partir de l'animation que nous captons dans sa matière. Quant à la substance dont sont faits les autres vivants, plantes et animaux divers, elle maintient avec la vie une relation stable et prévisible, leurs fonctions de base sont programmées dans leurs gènes et orientées par l'instinct : nous savons par avance de quoi ils vont se nourrir, comment ils se comporteront par rapport à leur environnement, quand et de quelle manière, ils se reproduiront. Leur vie est déterminée par leur organisme. Leur vie est leur organisme. Ils n'ont besoin d'aucune croyance pour la soutenir ni pour faire quelque chose d'elle. C'est ce que contient le concept de nature[8].

Il n'en va pas ainsi pour les humains. *Déprogrammés* au regard de ce prévisible, notre programme inclut quelque chose qui nous fait radicalement distincts : notre organisme est susceptible d'être affecté par les mots qui lui parviennent, produisant des effets en forme d'affects, faisant que chaque *parlêtre* est le résultat singulier et non reproductible du nouage de la substance du corps avec le langage. Le corps s'offre au signifiant et là, le signifiant se matérialise.

Cette conception de la substance du corps est ce qui change radicalement par rapport au corps du stade du miroir, c'est l'innovation qu'introduit Lacan dans son dernier enseignement. Il la présente ainsi : « […] La substance du corps, à condition qu'elle se

[8] Miller J.-A., « Le réel au XXIème siècle », Présentation du thème du IXème Congrès de l'AMP, *La Cause du désir*, N° 82, 2012, p. 90.

définisse seulement de ce qui se jouit. Propriété du corps vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit ». Et, il ajoute : « Cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante »[9].

Ainsi, on peut aborder le concept de corps du point de vue du signifiant ou de celui de la jouissance. Par sa relation avec le symbolique le corps est dénaturalisé, mortifié et déprogrammé mais, relativement au réel, le corps est substance jouissante, matière vivante, étant donné que la jouissance est impossible en dehors de la vie, en dehors de la substance vivante qui la contient.

C'est pour cela que, justement, *parlêtre* n'est pas la même chose que sujet. *Parlêtre* est un terme qui reprend le concept de sujet mais en lui ajoutant quelque chose en plus, le corps. Concept auquel Lacan n'assigna jamais une lettre, point qu'il serait intéressant d'interroger.

Lacan a toujours maintenu le terme *sujet* dans le registre du symbolique et c'est ainsi qu'il le soulignait aussi dans le *Séminaire* XXIII : « […] les rapports de l'homme à son corps, et qui tient tout entier dans le fait que l'homme dit que le corps, son corps, il l'a. […] Ça n'a rien à faire avec quoi que ce soit qui permette de définir strictement le sujet, lequel ne se définit d'une façon correcte que de ce qu'il est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant »[10].

Cependant, le corps dans ce temps de son enseignement n'est déjà plus que la seule image spéculaire sinon la substance même qui la produit, ce qui permet d'introduire une question : de quelle manière l'être de langage se met-il en relation avec la substance qu'il habite ?

Car, ainsi, tel que nous identifions l'animal avec son organisme, l'être parlant – en tant que sujet du signifiant – ne peut s'identifier avec son organisme, il ne le peut pas parce que ce sont des registres totalement distincts, l'un du symbolique – le sujet – et l'autre du réel, la substance jouissante.

C'est sur ce point que nous pouvons situer l'origine de l'intérêt que le *parlêtre* a pour son image : il a besoin d'elle pour que se réalise le nouage des deux autres registres. Grâce à l'image qui donne une

---

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 26.

[10] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2006, p. 154.

forme, qui *in-forme*, s'obtient l'idée d'unité et d'individualité ; ce qui peut permettre que le sujet assume son organisme comme propre sous la forme d'un corps et qu'il puisse formuler le « ceci est mon corps ». Ainsi s'éclaire que « avoir un corps » requiert une condition : le réel (la jouissance) et le symbolique (le langage) nécessitent l'imaginaire pour se nouer de manière borroméenne, ceci est, par l'intermédiaire de l'image.
Par cette approche on pourrait résoudre un aspect qui peut d'emblée apparaître comme énigmatique : le fait que Lacan pose la question « d'avoir un corps »[11] de deux façons apparemment contradictoires.

D'un côté Lacan, dans « Joyce le Symptôme », dit « LOM cahun corps et nan-na kun. […] C'est l'avoir et pas l'être qui le caractérise »[12].
Pendant que, dans *Le Séminaire* XXIII, il indique que « Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a ». Puis, il ajoute : « En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance — consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant »[13].

L'effet de contradiction apparaît spécialement fort et accentué dans ces deux citations car cela ne correspond pas au Lacan contre Lacan qui peut se produire avec certains concepts travaillés en des moments différents de son enseignement. Dans ce cas, « avoir un corps » et « croire l'avoir et en réalité ne pas l'avoir », sont des citations contemporaines, les deux correspondant à son dernier enseignement. Et elles paraissent opposées. Cependant, nous verrons que cette opposition est seulement apparente ou, mieux dit, qu'elle peut être résolue en suivant Lacan lui-même.
Comme le dit Lacan « avoir, c'est pouvoir faire quelque chose avec »[14], en conséquence, pour que l'être parlant puisse faire

---

[11] Cette formulation « l'homme a un corps » n'est pas nouvelle chez Lacan. On la trouve déjà dans *Le Séminaire*, Livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 93.
[12] Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565.
[13] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 66.
[14] Lacan, J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 566.

quelque chose avec son corps – que ce soit l'adorer ou quelque autre chose qui lui vienne – requiert qu'il le prenne en charge comme une possession à laquelle il attribue la valeur de pouvoir le représenter, de dire quelque chose de lui y compris d'avant que le parlant ne prenne la parole. Pour le *parlêtre*, dit Lacan, « […] l'idée de soi comme corps a un poids. C'est précisément ce que l'on appelle l'ego »[15]. Et, tout *parlêtre* est toujours, mentalement, en relation avec une image de soi-même en laquelle il croit. Il croit que ça, c'est lui, il croit que ça parle de lui. J.-A. Miller, lors du Parlement de Montpellier[16], disait que cette image mentale a la particularité d'être passée par le *Photoshop* de l'Idéal et que, de cela, surgissent précisément les difficultés dans la vie du sujet parlant, étant donné que, très souvent, l'un ne se reconnaît pas dans ce qu'il réalise, dans ce qu'il fait, parce qu'il se croit semblable à son image mentale. Le sujet souffre donc de sa croyance, il souffre d'essayer de faire coïncider ce qu'il vit avec ce qu'il pense de lui-même, avec ce qu'il pense qu'il est[17].

Adoration mentale et jouissance solitaire

Quand tout va plus ou moins bien, le *parlêtre*, à se voir dans le miroir, peut penser sans le moindre doute : "je suis celui-là".

L'image de son corps, qu'elle lui plaise ou non, l'aide à s'unifier. À ceci plusieurs avantages : par exemple, cela lui permet une certaine identification de soi-même par rapport aux autres ; cela lui donne quelque idée sur l'apparence qu'il présente au monde qui l'entoure et lui permet de vérifier les changements que marque le temps qui passe – avec les bonnes et mauvaises rencontres que cela amène – sur l'unique consistance de laquelle il est fait, la seule avec laquelle il puisse se penser lui-même : son corps. Ce sont déjà, là, des motifs

---

[15] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 150.

[16] Miller J.-A., « Autour du Séminaire XXIII », Intervention au Parlement de Montpellier, UFORCA, 21-22 mai 2011, Inédit.

[17] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXI, *Les non-dupes-errent*, Leçon du 11 décembre 1973, Inédit : « Ce que vous faites, sait **—** sait : s.a.i.t. **-** sait ce que vous êtes, sait vous ». Ce que l'on peut traduire ainsi : « ce que vous faites, sait - sait que vous êtes, vous savez ». Cependant, avec l'équivoque homophonique en français, cela donnerait : « ce que vous faites, sait - sait que vous êtes, que c'est vous ».

pour l'adorer. Mais, paradoxalement, le "je suis celui-là" surgit quand se désigne le reflet du corps, pas le corps lui-même.
Quand ce qui se pointe, ce qui se scrute, c'est la substance même, alors l'affirmation en jeu est "ce corps est mien" avec sa conséquence immédiate, "je peux faire, avec lui, ce que je veux".

C'est là que commence la difficulté, car cette affirmation est une fausse illusion de domination, une croyance fallacieuse de possession car le sujet n'obtient même pas du corps la certitude sur son sexe ; suis-je homme ?, suis-je femme ? Alors, il se voit poussé à introduire des « transformations » sur son corps, en lui incorporant des identifications symboliques et imaginaires pour essayer de stabiliser un certain par-être[18] du sexe qu'il se suppose ; aspirant ainsi à réussir que sa jouissance soit celle qui, selon le sujet, devrait être et non celle qui est.
Cette transformation ne se produit pas seulement dans notre société actuelle ou dans les sociétés avancées. Lévi-Strauss relatait comment les Eyiguayeguis[19] passaient des journées entières à se peindre le visage, les uns aux autres. De plus, ils se demandaient pourquoi les missionnaires étaient aussi stupides de ne pas se peindre. Pour eux, on devait être peints pour être un homme ; celui qui restait « naturel » ne se distinguait pas des brutes, des animaux.
Aujourd'hui, nous allons encore plus loin que les Eyiguayeguis, car les avancées technologiques permettent d'introduire des changements dans le réel du corps – ajoutant, retranchant, modifiant –, nourrissant toujours plus chez le *parlêtre* la fantaisie de ce qu'il est en son pouvoir de déterminer, quand et comment, son corps pourra ressentir, où et de quelle manière, il vibrera.
Pour autant, le *parlêtre* est dans une relation d'exigence permanente à son corps, étant donné qu'il attend que celui-ci représente bien l'image mentale qu'il a de lui-même, l'idée de soi, son ego, car c'est ce à quoi il se croit ressembler. Il exige que ce corps soit l'instrument pour ressentir et jouir sur un mode harmonique à son ego.

---

[18] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, (1972-73), Paris, Seuil, 1975, p. 44.
[19] Lévi-Strauss C., *Tristes tropiques*, Paris, Plon, Terre humaine, 1955, p. 214.

Mais, précisément, le sujet se trouve fréquemment questionné par son corps qui se manifeste comme Autre, comme étrange, comme étranger à son être de langage. Et ceci est dû à ce que le sujet est accroché au langage pendant que le corps, pour sa part, l'est à la jouissance. Et ceci parce que le corps n'interroge pas le sujet par la voie du désir, mais par la voie d'une jouissance qui s'impose d'une manière tenace et réitérée, une jouissance dans laquelle le sujet ne peut pas se reconnaître. Ce sont ces manifestations qui rendent compte du corps comme substance jouissante, comme substance qui se jouit d'elle-même, sans pour cela avoir besoin du sujet de la parole. En ce sens, « le corps fout le camp à tout instant », c'est dire que le sujet n'a pas son corps à sa disposition.
Quand la jouissance du corps est en accord avec les attentes du sujet, nous parlons de plaisir, de satisfaction et cela, par *bon heurt*, arrive. Parfois y compris en recourant à d'autres corps ou objets divers de l'époque ; ce qui donne au *parlêtre* l'apparence d'un être sociable, communicatif. Pour autant, on peut dire que le *parlêtre* « a » un corps quand il l'aborde du côté symbolique, c'est ce qui lui permet de l'adorer mentalement. Alors que quand nous le prenons à partir du réel, le corps devient substance jouissante, c'est-à-dire qu'il jouit seul et sans l'autorisation de personne.

Les trois registres existaient depuis le début de l'enseignement de Lacan. En 1953, Lacan fit une conférence dont le titre était : « Le symbolique, l'imaginaire et le réel »[20]. Ils étaient déjà là et ils se sont maintenus tout au long de son enseignement, bien que nous sachions comment se trouva progressivement modifiée la relation entre eux – en fonction de ce que la pratique enseignait à Lacan de la psychanalyse –, jusqu'à arriver à un résultat radicalement distinct.
Comme je l'ai déployé jusqu'à maintenant, le corps est un de ces concepts que l'on peut suivre au milieu des différentes mutations théoriques, changeant de statut au même rythme que les trois registres le faisaient.

[20] Lacan J., « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », *Des Noms-du-Père*, Paris, Broché, 21 janvier 2005.

Mais Lacan a dit que « la théorie doit toujours passer ses pouvoirs à la pratique »[21], parce que son enseignement n'était pas celui d'une philosophie mais celui d'une praxis ; et pour cela il inventa aussi la passe, avec l'ambition que l'expérience de chacun puisse apporter sa contribution à l'élaboration épistémique.
C'est cette voie que je vais prendre maintenant pour essayer de transmettre quelque chose de ce concept complexe qu'est le corps à partir de ma propre expérience analytique, en divisant mon témoignage en trois parties : le corps imaginaire, le corps symbolique et le corps réel.

Le corps imaginaire

« *L'homme […] aime son image comme ce qui lui est le plus prochain, c'est-à-dire son corps. Simplement, son corps, il n'en a strictement aucune idée. Il croit que c'est moi. Chacun croit que c'est soi. C'est un trou. Et puis au-dehors, il y a l'image. Et avec cette image, il fait le monde* »[22].

À quatre ans, j'étais déjà élève dans l'Académie de danse et de gymnastique de ma mère. Un festival de fin de cours se préparait et j'y tenais un rôle important dans deux numéros du spectacle, dont la chorégraphie avait été inspirée par le film musical *Mary Poppins*.
En résonance avec un certain lieu pour le désir de l'Autre familial, on m'avait assigné le rôle du petit garçon du film ; mais je suis tombée malade d'une hépatite. Cependant – famille d'artistes oblige –, personne ne pensait annuler ma participation, malgré un fort symptôme d'épuisement propre à cette maladie. On m'amenait aux répétitions et l'on m'enveloppait dans des couvertures dans un coin du théâtre durant les temps de repos.

---

[21] Jacques-Alain Miller, dans la première partie de son cours *Le partenaire-symptôme* (Paris, 19 novembre 1997, Inédit p. 6) cite cette phrase de Lacan : « J'étais content de tomber sur cette phrase de Lacan que je n'avais pas pu lire parce qu'elle n'est pas écrite, c'est quelque chose qu'il a dit et que je mets là comme ça, comme garde-fou, et en même temps comme stimulation, "c'est toujours – a-t-il dit une fois –, c'est toujours à la pratique que la théorie enfin a à passer la main" ».
[22] Lacan J., « Le phénomène lacanien », Conférence prononcée au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice le 30 novembre 1974, *Cahiers cliniques de Nice*, N° 1, Juin 1998, p. 18.

Le vécu du corps propre était désagréable, mais l'image qui se donna à voir durant le spectacle ne fut pas marquée par un moins de vie – je ne paraissais pas malade –, ni non plus par un moins phallique – je ne semblais pas être une petite fille. J'ai joué et ce fut un succès. Je me souviens que je fis un petit faux pas pendant la représentation, ce qui ajouta un applaudissement spontané du public.

L'expérience du corps réel se vit amplement compensée par l'expérience de l'image que les autres me renvoyaient de moi-même. Ce fut une jubilation par le corps que l'un s'approprie tel qu'il s'imagine que les autres le voient. Un corps profondément médiatisé par l'Autre et son regard.

Il y avait aussi le film et les photos de l'événement sur lesquels resta enregistrée la désinvolture de la petite artiste à l'endroit du phallus imaginaire. Ces images m'enchantaient ! Il se produisait avec elles quelque chose de ce que Lacan appelle « le rapport érotique »[23] du sujet avec son image, une image avec laquelle « le sujet s'identifie dans son sentiment de Soi »[24], une image de la forme du corps propre qui, cependant, vient du dehors, comme d'un autre, avec ce qui se montre d'évidence qui est « plus constituante que constituée »[25]. Vu qu'elle devient point d'appui, origine de cette « organisation passionnelle [que le sujet] appellera son *moi* »[26].

Si, aussi bien, ces images m'étaient agréables, elles m'informaient aussi sur la nature trompeuse de l'image du corps. Elle est trompeuse car elle forclos ce qui s'expérimente dans le corps réel. Ainsi, il peut se donner à voir, volontairement ou involontairement, quelque chose de totalement distinct de ce que l'on vit.
Cette lucidité infantile introduisit un usage du corps qui s'est étendu tout au long de la vie. « Avoir, c'est pouvoir faire quelque chose

---

[23] Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, *op. cit.*, p. 113.
[24] Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Ecrits*, *op. cit.*, p. 181.
[25] Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Ecrits*, *op. cit.*, p. 95.
[26] Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, *op. cit.*, p. 113.

avec »[27], écrit Lacan. J'ai appris à faire de mon corps une possession à laquelle j'attribuais la capacité et la valeur de pouvoir me représenter y compris avant de prendre la parole. J'ai appris à utiliser l'image comme parapet de ma division subjective, pour me réfugier derrière elle. Dans l'image mentale de moi-même, mon apparence dépassait de beaucoup mon être. L'idée de moi-même comme corps avait un poids, ce que Lacan nomme l'ego, duquel de plus il affirme que : « Si l'ego est dit narcissique, c'est bien parce que, à un certain niveau, il y a quelque chose qui supporte le corps comme image »[28].

Tout au long de mon enfance et de mon adolescence j'ai poursuivi mon apprentissage de la gymnastique et de la danse, deux disciplines qui nécessitent une forte exigence du corps dans le but de lui faire produire une image qui, d'une manière ou d'une autre, fascine. S'en sont suivis des concours de danse et des défilés de mode. Depuis cette perspective de *parlêtre* que j'étais, « j'adorais mon corps », pour ce que j'arrivais à lui faire produire comme image pour, en premier lieu, ma mère.

Quand j'étais petite fille, je pouvais le faire comme le garçon de *Mary Poppins*, mais aussi simplement en jouant aux indiens et aux cowboys avec le fort que j'avais demandé aux rois mages. Je voyais le regard satisfait de ma mère et, moi, je me complaisais à m'offrir à ce regard, sentant une satisfaction inexplicable pour moi en ce moment de ma vie.

La jouissance imaginaire que Lacan situait dans les premiers temps de son enseignement fut théorisée à partir du narcissisme freudien – non de la pulsion et de sa satisfaction – et ce fut aussi à partir du narcissisme que Freud définissait l'amour, y incluant l'amour maternel[29], comme identification narcissique : on peut aimer un enfant comme ce que l'on fut.

---

[27] Lacan J., « Joyce le Symptôme », Paris, Seuil, 2001, p. 566.
[28] Lacan, J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 150.
[29] Freud S., « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, pp. 81-105.

D'une certaine manière, j'ai été un bon soutien du narcissisme maternel, tout autant relativement à ce qu'elle avait pu être comme garçon pour son père aimé, comme dans la belle femme qu'elle fut ensuite et que j'étais heureuse de pouvoir incarner à ses yeux, en miroir avec elle.

Dans mon expérience analytique, ce corps imaginaire joua un rôle très important, non seulement dans la mise en forme du transfert, mais aussi tout au long du travail analytique et dans sa conclusion même.
Pour en venir à parler du corps symbolique, je peux m'appuyer sur quelques points d'entrecroisement qui existent entre corps imaginaire et symbolique, en suivant Lacan. Pour lui, l'image de soi-même est i(α) – le *i* fonctionne comme l'enveloppe, l'habillement de l'objet *a* – duquel Lacan dira finalement qu'il est un « semblant d'être »[30]. Ainsi, la relation à sa propre image a son importance relativement au semblant d'être qui devra trouver la manière d'intégrer l'objet *a*, de le contenir.

Du corps symbolique

« L'inconscient, c'est qu'en somme on parle – si tant est qu'il y ait du parlêtre – tout seul. On parle tout seul parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose – sauf si on s'ouvre à dialoguer avec un psychanalyste »[31].

Ma fiction adolescente préférée avait à voir avec mon père. Je le présentais comme un riche entrepreneur – triomphant et séducteur – qui ne réussissait pas, malgré toutes ses offres et ses efforts, à changer ma décision ferme de lui refuser mon affection et ma compagnie, en contrepoint de la soumission que, selon ladite fiction, il obtenait de mes frères et sœurs. C'était un récit utile, plein de sens, qui éclairait pour celui qui m'écoutait la raison pour laquelle je travaillais depuis si jeune et étais l'appui affectif et économique de ma mère.

---

[30] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *op. cit*., p.85.
[31] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Leçon du 11 janvier 1977, *Ornicar*, N° 4, p. 7, Inédit.

Je n'ai aucune idée de comment cette histoire surgit, mais j'ai cru pendant de nombreuses années que c'était un mensonge dont l'unique but consistait à m'élever au rôle d'héroïne. Je ne réalisais pas comment je soutenais avec elle un père qui, ayant tout, restait désirant envers moi, un père avec du désir. Je me suis inventé un père. La vérité de mon désir jouait à cache-cache avec moi dans le mensonge. Lacan le dit ainsi : « Le langage de l'homme, cet instrument de son mensonge, est traversé de part en part par le problème de sa vérité »[32].

Cependant, mes lectures freudiennes avaient attiré mon attention sur une scène indélébile, un jeu avec mon père – un jeu qui concernait mes jambes et mes fesses et que j'ai plusieurs fois décrit – qui prit la valeur d'une scène de séduction ; jeu interrompu brusquement par une phrase de ma mère adressée aux deux. J'ai beaucoup travaillé autour de cette scène dans mon analyse, abordant de multiples manières le désir paternel et aussi la prohibition maternelle.
Avec cette scène, j'avais le cadre œdipien freudien complet auquel je pouvais aussi ajouter quelques enseignements lacaniens : le désir de l'Autre prenant la fille innocente pour jouir d'elle comme objet, et l'introduction de l'interdiction – par le biais du langage – qui réalise la castration de jouissance. Deux visages de l'Autre : un jouissant qui transgresse la loi et l'autre castrateur, qui dit non à la jouissance avec des mots simples : *à ça, on ne joue pas*, prononcés par ma mère.

Aussi, l'opposition antinomique jouissance/langage et la prohibition comme boussole du désir, que Lacan soutenait à l'époque de « Subversion du sujet […] », m'étaient faciles à comprendre. De même que le fait que la loi ne requiert pas le père – il suffit largement de l'ordre que la structure même du langage contient pour produire son effet sur la jouissance œdipienne. De plus, des années après, j'ai perçu que la prohibition maternelle s'était arrondie avec sa phrase : *Tu verras, aux belles femmes les hommes nous mangent dans la main*, orientant sur comment cette jouissance infantile devait être

[32] Lacan, J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, *op. cit.*, p. 166.

rejetée pour pouvoir ultérieurement être atteinte. C'était la promesse de jouissance phallique dans laquelle s'embarqua mon être.

D'autre part, cette scène de séduction était aussi une source importante de culpabilité car, bien qu'ayant été fondamentale pour la résolution de mes terreurs nocturnes, cela poussait à la recherche inconsciente de punition. Chose que, bien sûr, je rencontrais dans l'enfance sous la forme de cures avec linges d'eau bouillante sur les fesses pour traiter des abcès récurrents ; cures que je supportais stoïquement, pour l'admiration de toute la famille.

Néanmoins, y compris étant déjà en analyse, j'abordais cette culpabilité associée à la scène de séduction depuis la place de la victime, la victime qui consent sans opposition, ce qui m'aidait à me situer du côté des hystériques de Freud, confrontées à l'irruption de la jouissance sexuelle en position passive, sans aucune responsabilité subjective. De cette façon, le cadre clinique se complétait d'un *Proton pseudos*[33] persistant vu que, si de quelque chose je ne voulais rien savoir, c'était de ma propre jouissance dans cette affaire.

La sortie de cette position fut précipitée par une conversation contingente, quand une personne proche me raconta la demande que sa fille, encore petite, faisait à son père presque toutes les nuits, pour pouvoir s'endormir : qu'il lui fasse de petits pincements sur les fesses. L'impact du récit resta en suspens jusqu'à la prochaine séance d'analyse. Ce jour-là, en le mettant en paroles, sous transfert, cela prit pour moi la même valeur que le récit du capitaine cruel pour l'Homme aux rats. Il se produisit une rectification subjective cruciale qui ne nécessitait aucune interprétation. Elle était déjà faite.

Il y a des concepts et des constructions théoriques que nous pouvons manier avec une certaine adéquation avant qu'ils n'aient été abordés et extraits de l'expérience analytique, mais l'effet de vérité et sa

[33] Freud S., « Esquisse pour une psychologie à usage des neurologues », (1895), *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

subjectivation dans l'analyse ont une portée extrêmement ample et profonde, avec de multiples effets dans le travail quotidien. Il en fut ainsi pour moi, sur ce point.

Mais le plus important de cette scène c'est que ce fut le pilier sur lequel s'édifia le fantasme. En elle, la jouissance rencontra la fixation et la signification qui favorisa une certaine orientation du désir du sujet due à l'extraction de l'objet *a* du fantasme, grâce à la combinaison des pouvoirs métaphoriques et métonymiques du langage qui localisa, condensa et déplaça, les parties du corps imaginaire qui prédominaient dans la scène – les jambes et les fesses – pour constituer *jambon*.
Sans aucun doute on m'avait parlé, limitée et grondée pour des tas de choses avant ce jour – si ce jour a existé – mais c'est précisément le trait exceptionnel de la contingence : ce jour, dans cette scène, s'inscrivît l'*aliénation* du sujet au langage, son consentement à ladite aliénation et, bien sûr, à ses conséquences de régulation. Et, allant de pair, se produisit en conséquence la réponse de *séparation*, livrant la livre de chair de l'objet *a*, objet en même temps de la faute du sujet et du désir de l'Autre.

Dans la *Proposition du 9 octobre...,* Lacan parle du fantasme comme là « où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel »[34] et, pour cela, il est le cadre d'où s'interprète – et donc s'y réagit – le réel que nous présente la vie.
Cela signifierait que nous arrivons à avoir une certaine perception du réel, que nous arrivons à l'aborder. La manière qu'il a de le proposer dans le *Séminaire* X, *L'angoisse*, me paraît encore mieux ajustée, quand il propose le fantasme comme « un tableau qui vient se placer dans l'encadrement d'une fenêtre »[35], précisément parce qu'avec le fantasme le réel reste couvert, recouvert. D'une certaine manière, il se fait inaccessible, ou reste réduit à cette insistance du fantasme qui revient toujours au même endroit pour nous donner une signification répétitive de la réalité et une modalité de jouissance aussi répétitive,

[34] Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.
[35] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2005, p. 89.

compulsive. Finalement, la réalité est toujours fantasmatique ; la réalité est le morceau de réel que le fantasme déguise pour chacun, avec les restes que le langage met à sa portée.

Ce corps, parasité par le langage, devint le support de ma plainte symptomatique : ne pas pouvoir aimer un seul homme, étant vouée à la vérification compulsive du dit maternel : *aux belles femmes les hommes nous mangent dans la main*.
Pour arriver à formuler : *nous mangent dans la main… comme le jambon*, ce fut un long chemin analytique qui se termina en donnant comme produit la traversée du fantasme.

Il me reste une chose en suspens ; je me suis toujours expliquée et j'ai expliqué à d'autres cette scène, disant que ce fut depuis le cadre de la porte de la cuisine que ma mère nous lança : *à cela on ne joue pas*. La scène fut toujours encadrée. La question qui surgit est : qui est dans le cadre et qui est dehors ?, d'où je le regarde ?, d'où je le vois ? Ce sera un autre thème.

Le corps réel

« […] nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit »[36].
« […] les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire »[37].

Un jour après avoir coupé la séance, l'analyste me parlait et je ne pouvais pas l'écouter. Il m'interroge : que se passe-t-il ? J'ai balbutié une réponse qui surement incluait deux mots : corps et espace. C'était, de nouveau, cette vieille sensation. Il perçut mon trouble car il m'accompagna jusqu'à la salle attenante et partit avant de revenir avec un grand verre d'eau qu'il m'offrit, en même temps qu'il prononçait cette phrase détendue : *C'est de l'eau française, moi j'en bois, elle fait du bien !* J'ai bu, mais la sensation avait déjà disparu.

---

[36] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, *op. cit.*, p. 26.
[37] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, *op. cit.*, p. 17.

Ce fut la seule fois qu'elle surgit en présence de l'analyste, en un moment très perturbé de ma vie, quand le soutien du fantasme commençait à se fissurer. Elle apparut, là, avec sa face d'angoisse.

J'avais déjà parlé de cette sensation lors des entretiens préliminaires, presque 10 ans auparavant, et l'analyste n'y avait prêté qu'un instant d'attention pour lui enlever la valeur de phénomène élémentaire que je laissais percer, timidement, entre les lignes, dans mon discours. À partir de ce moment, je restais avec le diagnostic que, de toujours, on lui avait attribué dans ma famille : terreurs nocturnes infantiles. Je crois que je n'ai pas reparlé de cela dans mon analyse, ni non plus après qu'elle soit réapparue à la fin de cette séance.

Quelques temps plus tard, je considérai mon analyse comme terminée et cela pour quelques années. Un jour, je demandai à mon analyste un entretien que je supposais ponctuel. Dès que je me suis trouvée face à lui, je me vis amenée à lui parler de cette sensation, comme je l'avais fait au début de mon analyse. C'était, de nouveau, la même chose. Cette fois j'essayai de mieux l'expliquer, je cherchais des mots qui pourraient mieux transmettre ce qui se passait, quelque chose qui concernait l'espace ; il s'agrandissait, se rétrécissait… Entre deux rencontres avec l'analyste surgit un effet de sens : ce n'était pas l'espace visuel qui changeait, vu que cette sensation s'initiait toujours à l'aveugle ! C'était le corps, seul avec lui-même !
Je revins en séance en état d'excitation, verbeuse. J'étais joyeuse de cette découverte, mais aussi surprise, avec incrédulité, stupeur et désorientation. Je ne savais pas quoi faire de ça. Et, ce qui surgit fut un apparent reproche à l'analyste : *Et vous, c'est sûr que vous vous étiez rendu compte. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit au long de toutes ces années ?* L'analyste – qui jusque-là était resté avec un regard présent et une écoute attentive –, prit quelques feuilles sur son bureau et commença à travailler. Le sujet supposé savoir était de nouveau en fonction, là où il pouvait m'accompagner pour aborder le réel qui, tenant son rôle, avec son inertie, était revenu à la même place. Moi, je revins aussi à la mienne, sur le divan.

J'ai repris mon analyse sur cette expérience de corps que j'appelais *va-et-vient*. Ce baptême eut sa valeur, parce que le propre du sens c'est précisément ça, nommer, et dès que nous nommons quelque chose, comme le dit Lacan[38], il y a des choses que nous pouvons supposer qui ne sont pas sans fondement dans le réel.

Ce vécu corporel avait existé depuis l'enfance sans aucune nécessité d'interdit, ni de discours, sans dépendre d'aucune personne familière, ni du désir d'aucun Autre. La condition unique requise pour produire son apparition touchait au langage dans sa relation à l'espace : écouter une ou plusieurs voix, à une distance telle que ne s'articulait pas une signification, que ne se transmettait pas un sens.
Ce que l'on me racontait c'était, qu'étant enfant, une fois que cela se déclenchait, il n'y avait pas moyen de l'arrêter, on pouvait seulement m'accompagner jusqu'à ce que cela s'éteigne. Cela apparaissait la nuit, probablement quand j'étais couchée et que mes aînés continuaient à table – parlant – dans la salle à manger familiale. Parfois, je me réveillais au milieu d'un épisode, envahie par cette sensation qui continuait étant consciente. Je ne savais pas expliquer ce qui m'arrivait, il me manquait les mots pour le faire ; d'autres fois, le lendemain matin, on me questionnait sur ce qui s'était passé et moi, je ne me souvenais absolument de rien.

Le corps était là, recevant *lalangue*, profondément lacanien, érigé comme Autre du langage. Ma construction, en analyse, est que l'installation de la jouissance phallique, associée à la scène de séduction, attrapa une part du réel concerné dans cette jouissance du corps – primaire – qu'est le *va-et-vient*, produisant une certaine domestication et réduisant son apparition intempestive comme sa fréquence, progressivement. Ce fut le langage comme appareil de jouissance mis au travail.
C'est une construction par déduction à partir de ce recours au langage pour m'auto-calmer que j'utilisais en quelques occasions dans l'enfance alors que se produisait le *va-et-vient*. Je disais : *sois tranquille, il ne se passe rien, il y a des jambons au plafond*. L'énoncé

[38] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXII, *RSI*, Leçon du 11 mars 1975, Inédit.

de ces mots je l'avais, durant des années, attribué à ma mère ; ce fut dans mon analyse, déjà très avancée, que j'ai su que ce n'était pas elle qui disait ces mots, mais moi-même. Comment le comprendre ? Pourquoi ? Peut-être était-ce le déplacement de l'interdit qu'elle avait introduit dans la scène œdipienne qui produisit *jambon*. Cette phrase, avec son supposé pouvoir me tranquilliser, exprimait le recours naissant à prendre appui sur le fantasme comme écran du réel.

Le *va-et-vient* était donc une expérience de jouissance hors signifiant, c'était le corps comme substance jouissant de lui-même, ce qui n'était pas sans *lalangue*, qui était là, comme dit sans dires, comme pur flux acoustique, non symbolique mais réel. C'était une musique éloignée de l'humain. Ensuite vint le langage – avec les mots et le sens –, et commencèrent les embrouilles avec l'interdit, avec le désir, avec la culpabilité et avec la vérité. Peut-être pourrais-je dire que, par chance, commencèrent les problèmes du *parlêtre*. Parce que c'est dans la rencontre du corps du *va-et-vient* avec le langage – avec *jambon* en place de S_1 –, que je situe l'événement de corps qui fut et est, le *sinthome*.

Le *va-et-vient* ne s'est pas éteint au cours de l'enfance, il s'est poursuivi tout au long de la vie. Surgissant toujours associé à la condition incontournable de voix plus ou moins proches et de l'obscurité ; inquiétant mais d'une certaine façon agréable, étant donné que non seulement je ne cherchais pas à l'éviter mais que je pouvais, aussi bien, chercher à provoquer son apparition. Sauf exceptions – comme le jour où il apparut en séance ou en quelque autre occasion isolée –, il ne s'accompagnait plus de l'affect d'angoisse.

Tout au long de ma vie, j'ai essayé de nombreuses fois de mettre des mots pour le définir, arriver à pouvoir le dire. Dans les derniers temps de mon analyse, je lui ai trouvé une formule possible : expérimenter la pulsion de vie et la pulsion de mort hors de tout sens.

Pour finir : le nouage des trois

Ceux-là, ce sont les *trois corps* ou, mieux dit, le corps abordé depuis les trois registres. Je veux seulement ajouter un point, quelque chose qui me surprit moi-même alors que je préparais ce témoignage : en essayant de dater les trois événements infantiles que j'ai relatés – un

pour chaque registre –, je me rends compte que je les situe tous au même âge : à quatre ans. Dans mon effort à les séparer, pour la transmission, se produit un forçage, étant donné que ce qui est en jeu n'est pas chacun des registres séparément mais, précisément, leur nouage.

Esthela Solano-Suarez

L'inconscient est ce qui se lit[1]

Le phénomène du transfert s'est imposé à Freud à partir d'un échec. De l'interruption précoce de la cure de Dora, qui le quitte sourire aux lèvres trois mois après le début du traitement, il tirera une leçon.
Il en déduit qu'il s'agit d'un phénomène inévitable qui découle nécessairement de la relation analytique, ayant le statut d'une « nouvelle création de la maladie »[2] faisant obstacle à l'élucidation de l'inconscient. L'analyste, en étant averti, peut transmuter l'obstacle en « son plus puissant auxiliaire »[3] dès lors qu'il l'interprète. Freud attribue l'interruption prématurée de l'analyse de Dora au fait de ne pas avoir réussi à se rendre à temps « maître du transfert »[4].
Les textes de 1915 sur le transfert vont prolonger cette réflexion donnant au transfert le statut d'un « amour véritable »[5], vis-à-vis duquel Freud adresse une mise en garde aux analystes en leur rappelant de ne pas s'en attribuer les mérites. La dimension éthique requise pour traiter convenablement l'amour de transfert comporte la nécessité de respecter l'exigence de faire une analyse et de ne pas cesser de la poursuivre, écrivait-il, quand l'analyste s'occupe des analysants.

Lacan, visant dès son premier enseignement à restituer le dire freudien, fait du transfert le pivot de l'expérience analytique non sans interroger sa nature et son maniement. Ce questionnement se poursuivra tout au long de son enseignement. Nous allons parcourir

---

[1] Conférence prononcée à Monaco, dans le cadre de la Section Clinique, le 16 juin 2018.
[2] Freud S., « Fragment d'une analyse d'hystérie », *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1971, p. 87.
[3] *Ibid*., p. 88.
[4] *Ibid*.
[5] Freud S., « Observations sur l'amour du transfert », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1981, p. 127.

celui-ci en repérant quelques moments cruciaux afin d'en extraire les axes conceptuels majeurs, sans prétention d'exhaustivité.

Dans son « Intervention sur le transfert »[6], texte qui précède de deux ans le discours de Rome, Lacan revient sur le cas Dora et procède à une lecture à l'aide de la notion des lois symboliques du discours et de la fonction de la parole comme productrice des effets de vérité. Ceux-ci sont attenants aux processus dialectiques qui animent le discours. La psychanalyse, en tant qu'expérience de parole, est conçue comme « une expérience dialectique »[7] et cette notion, ajoute Lacan, « doit prévaloir quand on pose la question de la nature du transfert »[8]. Ainsi, loin d'être relatif à une propriété mystérieuse de l'affectivité, le transfert démontre en revanche un moment de « stagnation de la dialectique analytique »[9], moment où l'on voit apparaître « des modes permanents selon lesquels [le sujet] constitue ses objets »[10]. En conséquence, Lacan se propose d'examiner les relations dialectiques caractérisant le moment d'échec de l'analyse de Dora.

Cette lecture comporte la prise en compte et la distinction de l'axe imaginaire d'avec l'axe symbolique. Si le symbolique est responsable du progrès dialectique de la parole, l'imaginaire par contre se constitue en obstacle dès lors que l'inertie de la jouissance narcissique empêche le progrès de la vérité. Ici, les préjugés œdipiens de Freud lui ont barré la route, l'empêchant de déceler la fonction éminente de Madame K. dans l'économie subjective de Dora.

Dans ce texte, on assiste à un effort de coupure de la part de Lacan pour extraire le transfert de la relation duelle, régie par l'axe imaginaire du miroir, le déportant vers une assise tierce, transcendant la relation analyste-analysant, et trouvant son fondement dans les lois du langage. L'ordre symbolique s'oppose au désordre imaginaire.

---

[6] Lacan J., « Intervention sur le transfert », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 215-226.
[7] *Ibid.*, p. 216.
[8] *Ibid.*
[9] *Ibid.* p. 225.
[10] *Ibid*.

La notion d'ordre est propre du registre symbolique comme Jacques-Alain Miller le signale, car le symbolique engendre la notion de la place la distinguant du terme qui vient l'occuper. Ainsi peut-on distinguer dans le langage deux « ordres distincts et séparés par une barre résistante à la signification »[11], l'ordre du signifiant et l'ordre du signifié. Les unités signifiantes, différentielles et discrètes, s'articulent « selon les lois d'un ordre fermé »[12] dans la chaine signifiante, répondant au principe de connexion métonymique et de substitution métaphorique d'où provient l'effet de sens.
Dans cette perspective, Lacan conçoit les formations de l'inconscient comme étant relatives aux lois du langage. Le rêve, le lapsus, le mot d'esprit peuvent être interprétés en suivant les coordonnées des lois du symbolique. Une vérité refoulée y est supposée en tant que vérité chiffrée, laquelle, une fois traduite, se révèle comme vérité du désir, ainsi que Jacques-Alain Miller le met en évidence. Dans ce sens, le désir et la vérité en tant qu'effets du signifiant, viennent s'inscrire à la place du signifié. Dans cette perspective, l'inconscient en tant que discours de l'Autre recèle une vérité refoulée. Les renversements dialectiques, opérés dans la parole analysante par les ponctuations pratiquées par l'analyste, la dévoilent.

Dans son texte « La direction de la cure et les principes de son pouvoir »[13], Lacan revient sur le transfert dont il fait une lecture à partir des déviations des postfreudiens, qui se sont enfermés dans des impasses de doctrine sans issue, réduisant le traitement du transfert à des affaires de frustration ou de gratification de la demande, dans le *hic et nunc* de la séance analytique.
Lacan leur oppose la distinction fondamentale du registre du désir d'avec celui de la demande. Pour traiter convenablement la demande, rappelle-t-il, il est judicieux de chercher d'où elle provient et quelle est sa nature. Si l'offre de parler faite par l'analyste crée la demande, ce dont il est question alors dans une analyse, c'est d'une

---

[11] Lacan J., « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, *op. cit.*, p. 497.
[12] *Ibid.*, p. 501.
[13] Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, *op. cit.*, pp. 585-645.

demande « radicale »[14], voire inconsciente. L'analyste supporte la demande, non pas « pour frustrer le sujet, mais pour que reparaissent les signifiants où sa frustration est retenue »[15].

La boussole que Lacan nous propose comporte de considérer la demande comme étant de l'ordre du signifiant. Elle est trace dans l'inconscient, voire marque idéale où siège l'identification première, laquelle résulte de la substitution du signifiant aux besoins, substitution qui s'opère à partir de la réponse de l'Autre primordial[16]. Dans cette perspective, s'il est important de « préserver la place du désir dans la direction de la cure »[17], l'analyste doit s'orienter vis-à-vis de cette place « par rapport aux effets de la demande… »[18]. Autrement dit, on ne s'oriente qu'en fonction des effets des signifiants de la demande, ce qui va de pair avec la proposition de Lacan « de prendre le désir à la lettre »[19]. En effet, les signifiants de la demande sont pris ici comme étant de l'ordre de la lettre, dont les effets sont à lire au niveau de la métonymie du désir où se produit « le peu de sens »[20] qui amène au jour « le manque à être » du sujet[21].

Si la demande doit être conçue selon la logique du signifiant, alors l'analyse peut faire venir à jour les signifiants de la demande responsables de la fixation du désir. Ce n'est qu'un an après, dès lors que Lacan construit le graphe du désir dans la prolongation de « La direction de la cure… », qu'il posera en haut et à gauche de son graphe le mathème de la pulsion, conçue comme « trésor des signifiants » dans l'inconscient : « Elle est ce qui advient de la demande quand le sujet s'évanouit »[22]. Faire venir au jour les signifiants de la demande responsables de la fixation du désir, revient à traiter la pulsion afin de libérer le désir refoulé.

---

[14] *Ibid.*, p. 617.
[15] *Ibid.*, p. 618.
[16] *Ibid.*, p. 619.
[17] *Ibid.*, p. 633.
[18] *Ibid*.
[19] *Ibid.*, p. 620.
[20] *Ibid.*, p. 622.
[21] *Ibid.*
[22] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien», *Écrits*, *op. cit.*, p. 817.

Or, Lacan insiste sur le fait que toute demande, en tant que demande inconditionnelle, vise à recevoir de l'Autre un complément d'être. Ainsi la demande d'amour trouve sa source dans le manque, et l'Autre est appelé à le combler par le don de « ce qu'il n'a pas, puisque à lui aussi l'être manque »[23].

De sorte que le transfert met en jeu la dimension de la demande, notamment de la demande d'amour, et son maniement comporte la mise à l'écart des identifications aux signifiants de la demande, afin de produire une séparation d'avec l'identification à l'objet d'amour.

Lacan anticipe ici les développements qu'il mettra à jour au cours du *Séminaire* XI en termes d'*aliénation* et de *séparation*, aussi bien qu'il ébauche la fonction éminente du fantasme « dans son usage fondamental » par quoi « le sujet se soutient au niveau du désir évanouissant »[24]. Le fantasme étant conçu à ce moment comme « image mise en fonction dans la structure signifiante »[25], sera soumis à une reformulation de ses prémisses vers la fin du *Séminaire* VI, quand Lacan parachève son graphe du désir. Le désir du sujet sera alors conçu non pas seulement comme la métonymie du manque-à-être, mais comme étant relatif à la fonction de l'objet petit α dans le fantasme. L'objet dégagé de ses accointances imaginaires, voire dégagé de la matrice i(α), devient l'équivalent d'un objet pulsionnel. Ainsi dans l'analyse, il ne sera pas seulement question de faire advenir une vérité refoulée, mais de jouer la partie là où au niveau du fantasme inconscient, s'accomplit une exigence de jouissance, pas toute accordée au désir de l'Autre.

Dans ce cheminement, la fin de l'analyse sera théorisée par Lacan à partir de la logique du fantasme, et le maniement du transfert viendra nécessiter l'élucidation de l'acte analytique. L'acte analytique est la réponse élaborée par Lacan pour contrer les écueils du transfert là où il rend ses armes face aux exigences pulsionnelles, lui permettant de trouver la voie de dépassement de l'impasse dont Freud témoigne dans son texte « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ». La résolution de cette impasse par la voie de l'acte analytique ouvre la voie de la théorisation de la fin de l'analyse en termes de passe.

---

[23] Lacan J., « La direction de la cure… », *op. cit.*, p. 627.
[24] *Ibid.*, p. 637.
[25] *Ibid.*

Ainsi, dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », Lacan avance la théorie de la fin de l'analyse et de la passe. Il s'agit pour lui de dissiper l'ombre épaisse qui recouvre le « réel en jeu dans la formation même du psychanalyste »[26] afin de rendre compte du passage de l'analysant à l'analyste.
Le pivot de ce passage, c'est l'objet petit α, pivot du transfert et point d'Archimède de la résolution de l'impasse subjective du désir.
Si « au commencement de l'analyse est le transfert »[27], il l'est parce que le psychanalysant suppose un savoir qui lui échappe, savoir relatif au symptôme dont il pâtit. Il sera question dans l'expérience analytique de la conquête du savoir supposé aussi bien que de la dissolution de l'illusion qui consistait à faire de l'analyste le siège de la supposition du savoir.
Ceci comporte que le transfert n'est pas un phénomène intersubjectif, mais plutôt que son ressort relève des formations de l'inconscient et du savoir qui s'y articule, d'où sa définition par Lacan en tant que sujet supposé savoir. S'il est question du *sujet*, cela ne veut pas dire pour autant qu'il est supposé par un autre sujet, mais au contraire, comme le rappelle Lacan, appelant à la catégorie aristotélicienne de la supposition – *hupokeimenon* – le sujet est supposé par un signifiant qui le représente auprès d'un autre signifiant.
L'algorithme du transfert écrit la supposition du sujet relative à l'articulation signifiante[28] :

$$\frac{S_t \longrightarrow Sq}{s\ (S_1, S_2, \ldots S_n)}$$

De l'implication d'un sujet représenté par le signifiant S du transfert, avec un signifiant quelconque, Sq, résulte sous la barre comme étant

[26] Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 244.
[27] *Ibid.*, p. 247.
[28] *Ibid.*, p. 248.

l'effet de celle-ci, le s d'un sujet « impliquant dans la parenthèse le savoir, supposé présent, des signifiants dans l'inconscient ».
Si le propre du transfert est de prendre appui sur le savoir supposé, de celui-ci l'analyste « ne sait rien », au point que « le Sq de la première ligne n'a rien à faire avec les S en chaîne de la seconde et ne peut s'y trouver que par rencontre »[29].
L'algorithme du transfert est identique selon Lacan à « ce qui est connoté dans le Banquet comme l'*agalma* »[30], objet précieux dont Alcibiade pense que Socrate est le contenant ingrat.
Celui à qui on suppose le savoir, on l'aime, le supposant posséder l'objet cause du désir. Se noue alors dans l'agalma du transfert le savoir supposé, l'amour et l'objet cause du désir.
La fin de l'analyse, et le passage de l'analysant à l'analyste, comportent la résolution de l'équation dont la constante n'est autre pour Lacan que l'agalma du transfert : dès lors que l'analysant isole l'objet petit α du fantasme comme étant le reste qui détermine sa division, le sujet supposé savoir, s'avérant inessentiel, se solde de la destitution subjective. Par cette voie, le psychanalyste à venir peut se vouer à son tour à l'agalma du désir.
On conçoit alors que le transfert est la clé de voute de la transmission de la psychanalyse dès lors que le passage de l'analysant à l'analyste signe la résolution du transfert à l'analyste, non sans comporter sa transmutation en transfert de travail[31].

Après ces considérations, nous allons nous porter vers le dernier et tout dernier enseignement de Lacan, afin de considérer à la lumière de ces avancées la question relative au transfert.
Grâce à la lecture éclairée de Jacques-Alain Miller, nous pouvons prendre la mesure de la rupture majeure qu'introduit Lacan au cours de cette période, dès lors qu'il introduit un changement de perspective aboutissant à une redéfinition de l'inconscient, du symptôme et par voie de conséquence, de la fin de l'analyse.

---

[29] *Ibid.*, p. 249.
[30] *Ibid.*, p. 251.
[31] Lire à ce propos le texte de Miller J.-A., « L'Ecole, le transfert et le travail », *La Cause du désir*, N° 99, pp. 137-152.

Ce cheminement prend son point de départ au moment où Lacan se propose d'extraire la psychanalyse du champ de l'œdipe, mythe élaboré par Freud, qui ne va pas sans l'assujettir au père, frôlant du coup le champ de la religion. L'au-delà du mythe et l'au-delà du père ouvrent vers le champ de la jouissance. Celle-ci amène à l'ordre du jour la question cruciale de son traitement dans l'expérience analytique. Si dans l'expérience analytique on opère à partir du sens, peut-on alors résoudre par cette voie la part de jouissance qui échappe au sens ? Comment traiter alors par le semblant, qui répond au registre de l'imaginaire et du symbolique, la jouissance hors-sens, voire réelle ?

La disjonction du semblant et du réel permettra à Lacan de distinguer des jouissances : celle qui se condense dans l'objet plus de jouir et celle qui se rapporte à la jouissance de la parole, toutes deux distinctes de la jouissance irréductible, voire réelle, que recèle en dernier terme le symptôme. Cette distinction amène Lacan à considérer l'objet petit α en tant que noyau élaborable de la jouissance, comme relevant du semblant, aussi bien que la jouissance phallique, laquelle résulte de ce qui s'inscrit du sexuel en fonction du signifiant.

Le statut différentiel des jouissances donne raison de la distinction opérée par Lacan entre la *lalangue* et le langage. La *lalangue* est celle dont on a été parlés, la langue maternelle. Son registre est celui des sonorités du signifiant, avant tout ordonnancement grammatical et syntaxique, ce pour quoi elle est ouverte aux équivoques homophoniques. Tandis que le langage sera définit par Lacan comme étant une élucubration de savoir sur *lalangue,* ce qui suppose une mise en ordre structurale des signifiants de *lalangue,* fondée sur la paire signifiante S_1-S_2, responsable des effets de sens.

L'hypothèse de Lacan c'est que, de la rencontre du corps et de *lalangue* proviennent les marques dont les effets sont les affects, à entendre comme des effets de jouissance.

Si la paire signifiante est propre à l'articulation du langage et si celle-ci est responsable des effets de sens, alors les signifiants de *lalangue* ne relèvent pas de l'Autre du sens, mais de l'Un tout seul, et leur trace dans le corps prend le statut d'une lettre de jouissance. Lacan visera en conséquence à accorder la psychanalyse à la lettre, à l'*Un*

de *lalangue*, afin d'avoir une incidence sur la consistance de jouissance des marques de *lalangue* sur le corps, comme mode de traiter le *sinthome*.

Dans cette voie, Lacan propose d'opérer en analyse à partir de la disjonction radicale qu'il fait valoir, dans le *Séminaire Encore*, entre le signifiant et le signifié, au point d'avancer qu'entre ces deux ordres il n'y a pas de rapport. « Le signifiant ne se pose que de n'avoir aucun rapport avec le signifié… »[32] avance-t-il, non sans préciser que le signifiant relève de la dimension sonore – de ce que l'on entend « au sens auditif du terme » – laquelle « n'a avec ce que ça signifie aucun rapport »[33].

Par cette voie, qui privilégie la dimension du signifiant tout seul, Lacan vient à concevoir l'interprétation comme relevant de la lecture : « Ce dont il s'agit dans le discours analytique, c'est de donner à ce qui s'énonce de signifiant une autre lecture que ce qu'il signifie »[34]. Or, la lecture est relative à la dimension de l'écrit, dont sa dimension nous laisse « apercevoir que le signifié n'a rien à faire avec les oreilles, mais seulement avec la lecture, la lecture de ce qu'on entend de signifiant »[35].

Pour enfoncer davantage le clou, il profère : « Dans le discours analytique il ne s'agit que de ça, de ce qui se lit, de ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire »[36]. Ce qui se lit, c'est la lettre.

L'interprétation est lecture du « *moterialisme* » de la langue, et vise à avoir une incidence sur le traumatisme initial, sur la lettre de jouissance qui s'est traduite en événement de corps. La marque dont le corps se jouit relève de l'Un et elle ex-siste à l'Autre.

Dans ce sens, Jacques-Alain Miller signalait qu'il faut entendre la *lalangue* comme étant en relation avec l'Un-corps[37], c'est-à-dire le corps propre, non pas comme consistance imaginaire, sinon comme

---

[32] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, PUF, 1975, p. 32.
[33] *Ibid.*, p. 31.
[34] *Ibid.,* p. 37.
[35] *Ibid.*, p. 34.
[36] *Ibid.*, p. 29.
[37] Miller J.-A., « Le tout dernier Lacan », *L'orientation lacanienne*, Cours du 7 mars 2007, Inédit.

substance jouissante. Il ajoute que la psychanalyse est ainsi déplacée par Lacan vers le registre de l'Un, et la pratique repensée à partir du *sinthome de l'Un*. Cette perspective est solidaire de la substitution du concept de *parlêtre* à celui de l'inconscient, dans la mesure où « le *parlêtre* c'est celui qui de parler superpose un être au corps qu'il a »[38]. Ce nouveau nom de l'inconscient inclut le corps qui « se jouit ».

Que devient alors le transfert dans le dernier enseignement de Lacan ?
Comme Jacques-Alain Miller l'a mis en évidence, Lacan déplace la psychanalyse dans le registre de l'Un tout seul et repense la pratique à partir de ce qu'a d'absolu le *sinthome* de l'Un[39].
Cette perspective, comme l'a rappelé Éric Laurent récemment au Congrès de l'AMP à Barcelone, est celle des Uns séparés, non articulés, sans Autre, tandis que le transfert suppose l'articulation signifiante d'où provient la supposition d'un sujet au savoir. Ce qui veut dire que le sujet supposé savoir ne relève pas de l'Un tout seul, mais de l'Autre.
À ce propos, Jacques-Alain Miller constate que le transfert est le grand absent du dernier enseignement de Lacan, du moins dans les Séminaires XXIII et XXIV[40].
On assiste en même temps, au cours de cette période, à une radicalisation du réel borroméen qui, d'après Lacan, est « sans loi » et « ne se relie à rien ». De ce fait, le réel échappe aux lois du langage et ex-siste à l'articulation S_1-S_2, puisqu'il est hors sens[41]. Si le savoir, noté par Lacan d'un S_2, est ce qui s'articule, le réel en revanche échappe à l'articulation du savoir. Dans ces conditions, le savoir devient pour Lacan « élucubration », voire « délire », n'étant que défense vis-à-vis du réel qui, ne se reliant à rien, fait objection au tout : il n'y a que des bouts de réel.

---

[38] Miller J.-A., « L'Être et l'Un », *L'orientation lacanienne*, Cours du 25 mai 2011, Inédit.
[39] Miller J.-A., « Le tout dernier Lacan », *op. cit.*, Cours du 14 mars 2007.
[40] *Ibid.*
[41] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, PUF, 2006, p. 116.

Le réel – disjoint du savoir, caractérisé par le non-rapport au sens – échappe à l'interprétation soutenue par le sujet supposé savoir, lequel, mobilisant les signifiants dans l'inconscient, met en jeu comme nous l'avons considéré la supposition d'un sujet aux signifiants du savoir inconscient.

Ce n'est qu'au cours du *Séminaire* XXV, *Le moment de conclure*, que Lacan revient sur le transfert, le 10 janvier 1978, ouvrant vers une nouvelle perspective.
Il se demande ce que peut vouloir dire le « supposé savoir » en question et répond : « le supposé savoir lire autrement », mais à condition de lier ce « lire autrement à S de grand A barré, qui désigne un trou »[42].
Faire appel non pas au manque, mais à la catégorie du trou à la place de l'incomplétude et de l'inconsistance de l'Autre, c'est rappeler que le propre de la dimension du symbolique relève du trou, car le signifiant fait trou dans le réel. Nous pouvons trouver une indication féconde, celle de prendre appui non pas sur les effets de sens qui obturent le trou dans le symbolique, mais sur la fonction du trou propice à « évider le sens ».
Lacan nous donne alors une version nouvelle de l'interprétation, suivant la ligne déjà ouverte dans le *Séminaire Encore*, présentée plus haut. L'analysant parle et « l'analyste, lui, tranche », dit Lacan. Et il ajoute : « Ce qu'il dit est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture, à ceci près que pour lui, il équivoque sur l'orthographe. Il écrit différemment de façon à ce que par la grâce de l'orthographe, d'une façon différente d'écrire, il sonne autre chose que ce qui est dit, que ce qui est dit avec l'intention de dire, c'est-à-dire consciemment… »[43].
L'interprétation s'appuie sur l'équivoque homophonique, ce qui ne veut pas dire que l'analyste se livre à l'exercice des jeux de mots mais, au contraire, dès lors qu'il pratique une coupure dans la phrase énoncée par l'analysant, il fait valoir une autre façon d'écrire faisant résonner tout autre chose, n'ayant aucun rapport avec l'intention de signification. C'est l'opération de l'analyste qui fait passer la parole

[42] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXV, *Le moment de conclure*, Leçon du 10 janvier 1978, Inédit.
[43] *Ibid.*, Leçon du 20 décembre 1977.

analysante du côté de l'écriture. Nous trouvons ici une définition nouvelle de l'acte analytique conçu comme participant de l'écriture, voire comme étant responsable de faire coupure au niveau de l'articulation signifiante afin de faire passer le signifiant du côté de la lettre.

Par ce biais, Lacan aspirait à la mise en exercice d'une dimension de l'acte « qui ne serait pas débile mentale »[44], énonçait-il. La débilité mentale, ici évoquée, répond à la dimension qu'il a dégagée depuis la perspective borroméenne, d'après laquelle les effets du symbolique dans l'imaginaire, c'est-à-dire les effets de sens, se trouvent être solidaires de la sphéricité de la bonne forme relative à l'image du corps. De ces deux registres résulte la « mentalité », que Lacan caractérise par l'adjectif « débile » dans la mesure où c'est un biais qui nous barre l'accès au réel hors sens. C'est le domaine propre de l'impuissance de la pensée, la pensée est débile car impuissante à penser le réel hors sens.

En conséquence, Lacan aspirait à une dimension de l'acte analytique qui ne prendrait pas appui sur la pensée. Si Lacan avait déjà formulé la logique de l'acte analytique comme relevant d'un « je ne pense pas », nous trouvons ici une radicalisation de la formule, indiquant aux analystes qu'ils doivent régler leur position en rupture d'avec le « je pense » soutenu par l'intention de signification analysante.

Un autre écueil qui se dessine vis-à-vis de l'acte analytique, c'est la voie du délire, voire la voie de l'élucubration de savoir comme voile fictionnel vis-à-vis du réel de la jouissance de l'Un.

Comment concevoir alors la voie de l'acte analytique qui ne serait pas débile et qui ne viendrait pas à alimenter le délire ?

La réponse que l'on trouve chez Lacan est celle d'élever l'acte analytique « à la dignité de la chirurgie »[45]. C'est une proposition percutante. Elle se fonde sur l'opération analytique réduite à la coupure. Mais nous pouvons aussi déduire que si Lacan fait appel au terme de « chirurgie », c'est parce que l'acte analytique n'exclut pas la question du corps. La coupure vise à émouvoir « l'écho dans le

[44] *Ibid.*, Leçon du 11 avril 1978.
[45] *Ibid.*

corps du fait qu'il y a un dire »[46], voire les traces, les marques de *lalangue* dont le corps « se jouit ».
Nous pouvons par ailleurs constater que, dès lors que Lacan répond à la question qu'il s'adresse, se demandant ce qu'il a voulu dire quand il a conçu le transfert en termes de sujet supposé savoir, il y répond en apportant une précision : « supposé savoir lire autrement »[47], tout en éliminant, à ce moment, le terme de « sujet ».
Nous trouvons que cette élusion correspond à la nouvelle orientation de la pratique, en tant qu'elle vise à cerner non pas l'inconscient transférentiel, mais l'inconscient réel.
À cet égard, l'analyse du *parlêtre* qui découle de la nouvelle orientation proposée par Lacan, réside dans une désarticulation du langage, un "trouage" du langage, un vidage du sens, pour faire sourdre la *lalangue* dont la lettre de jouissance parasite le corps. Cette opération prend son orientation de la lisibilité de la lettre, lisibilité dont la limite est posée par l'illisibilité du trou, de l'inconscient comme trou. Elle implique une dissolution du sujet supposé savoir, visant au-delà de la supposition du sujet *l'ek-sistence* de l'inconscient réel, dont l'inconscient transférentiel constitue l'enveloppe de fiction.

[46] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome, op. cit.*, p. 17.
[47] Lacan J., Le moment de conclure, leçon du 10 janvier 1978.

Les Cahiers Cliniques de Nice

Publication de la Section Clinique de Nice
Dépôt légal Décembre 2018

Directeur de la publication
Jacques-Alain Miller

Responsable
Philippe De Georges

Rédaction, conception, mise en page
Nathalie Seban et Salvatore Maugeri

Secrétariat : 25 rue Meyerbeer – 06000 Nice